**CHAPITRE I**

*Traquenard*

Paris, 1939. Au petit matin et dans un demi-sommeil, Adrian perçoit une clameur étouffée, un brouhaha qui monte de la rue, une effervescence de foule inhabituelle à cette heure-ci, qui s’amplifie et finit par le tirer hors du lit. Il entrouvre ses volets et constate un regroupement autour du panneau d’affichage du quartier. Il s’habille à la hâte et se précipite au premier carrefour. En ce deuxième jour de septembre, l’ordre de mobilisation générale annonce le second conflit mondial. L’homme retourne dans son bistrot, affolé, et réveille son épouse encore endormie :

— Ça y est, la France va déclarer la guerre à l’Allemagne. Il ne manquait plus que ça !

— Tout devrait être rapidement terminé, dit Jeannette qui tente de le consoler. Tu n’as pas lu les déclarations de Gamelin dans « Paris Soir »? Notre armée est si forte qu’on va en faire du pâté de ces boches.

Adrian redescend dans la salle principale en titubant, et pris d’un vertige, se rattrape à la rambarde, s’accoude au comptoir et vide à grandes gorgées la première bouteille à sa portée.

Adrian doit une coquette somme d’argent à son créancier, mais il lui est impossible d’éponger sa dette. Louis le menace. Celui qu’on surnomme « Loulou » est un quinquagénaire avec une vraie tête de l’emploi. Son chapeau à rebord dissimule mal une longue cicatrice oblique qui part du haut du front et finit sur l’arcade sourcilière gauche, séquelle d’une rixe au cours de laquelle il faillit perdre un œil. Il est engoncé dans un long manteau noir qui cache une arme. Un pistolet qu’il montre ostensiblement à celui qui reçoit ainsi un dernier avertissement. À plusieurs reprises, Loulou se présente à l’ouverture du bar pour réclamer son dû à Adrian qui lui assure qu’il le remboursera rubis sur ongle. Ce dernier vendra son affaire et reprendra son activité bien plus lucrative de charcutier. Loulou lui a donné un maigre délai. Sans paiement intégral du montant en question, il mettra sa sentence de mort à exécution.

— Ma tendre bichette, je vais sans doute être mobilisé, mais je ne suis pas inquiet pour moi, mais pour toi. Loulou est imprévisible, et je ne veux pas qu’il s’en prenne à toi en mon absence. Pourquoi ne pas te réfugier auprès de ta cousine du Perche dont tu m’avais parlée ?

— Et pour notre bistrot, que va-t-il devenir ?

— Ne t’inquiètes pas. Il me reste des économies. Tu partiras d’ici en tirant le rideau de fer. Dès que tout sera terminé, on ira s’installer sur la Côte d’Azur, se refaire une nouvelle vie.

— Tu connais quelqu’un là-bas ?

— Personne, et c’est bien pour ça que je veux y aller. Loulou et sa bande ne pourront pas nous retrouver.

**\***

Adrian Poznanski est né et a grandi dans une famille d’origine polonaise à Champigny-sur-Marne, près de Paris. Ses grands-parents paternels étaient des banquiers, et avaient dû fuir les pogroms qui sévissaient à Cracovie au siècle précédent. Lorsqu’ils s’installèrent en France, ils ouvrirent un cabinet de comptabilité. À l’époque, il suffisait de poser une plaque sur sa porte pour s’installer. Une profession apprise sur le tas. En 1909, ils laissèrent leur affaire à leur fils unique, Roman. Avec Monika, son épouse, ils eurent un premier fils, Wojtek âgé de quatre ans, et quelques mois après le départ de Roman sur le front, elle mit au monde Adrian en 1915. Roman fut démobilisé car ses poumons étaient atteints par le gaz moutarde déversé dans les tranchées de Verdun. Il n’était plus le même, une sorte de zombie. Un univers duquel nombre de ses amis et clients n’étaient pas revenus, des ténèbres. D’une voix éteinte, il racontait à son épouse l’horreur du champ de bataille. Ce froid qui traversait les corps, la faim qui paraissait sans limites, les poux qui eux n’en finissaient plus de vivre et de survivre, les rats qui à chaque bombardement sortaient de leur cachette et couraient dans tous les sens, la pluie qui se faufilait y compris dans les réserves alimentaires, la boue qui imbibait tous les vêtements, les transformant en une sorte de glacial et dérisoire papier buvard, la fosse commune dans laquelle il ensevelissait les corps. Monika en était bouleversée.

Roman faisait partie des précurseurs de la petite reine, et à cette époque, posséder un bicycle était un luxe que seuls les plus aisés pouvaient s’offrir. L’homme avait des jambes robustes, mais son manque d’entrainement l’empêchait de rivaliser avec les autres coureurs. Lors des courses organisées dans le bois de Vincennes, il était distancé. Mais ce dimanche fut son jour de gloire, car il remporta la seule et unique victoire de sa carrière. Un dénouement aussi cocasse qu’inattendu. Roman fut le premier surpris lorsqu’il coupa le cordon de la ligne d’arrivée sous les applaudissements enthousiastes des spectateurs. La méprise venait de ses fils, Wojtek et Adrian, qui inversèrent un panneau d’indication conduisant le peloton de tête sur une mauvaise piste. Lorsqu’ils aperçurent leur père, bon dernier, ils l’avaient remis dans la bonne direction. Les garnements n’avaient rien dit à leur mère, et lorsque Roman monta en haut du podium, Monika et les enfants éprouvèrent une grande fierté envers un ancien combattant qui avait eu le courage de surmonter son handicap.

Roman luttait pour ne pas s’asphyxier. Ce besoin de sentir couler un air frais sur son visage l’aidait à respirer et à se sentir vivant. L’état respiratoire s’aggravait et le père dut abandonner sa passion. Il se savait condamné à court terme. Dès que Wojtek eut atteint sa majorité, il lui céda son cabinet. Adrian, le cadet, n’avait pas d’appétence pour les chiffres et pour les études en général. Ses parents s’inquiétaient de ses résultats scolaires médiocres. Pourtant, il avait réussi son certificat d’études haut la main. Roman lui avait trouvé un emploi chez les « Marconet », des charcutiersqui comptaient parmi les plus gros clients du cabinet. Roman avait demandé à son fils de ne pas trahir la confiance qu’ils lui avaient donnée. Le jeune garçon avait promis à son père d’être assidu et appliqué malgré les rudes et longues journées qui s’enchaînaient. Adrian se levait à quatre heures du matin, et pédalait jusqu’à leur atelier qui se situait aux Halles de la Villette. Après des heures de travail soutenu, il faisait le trajet inverse, exténué, et cela six jours sur sept. Malgré cette vie de galérien, le gamin s’accrochait et était apprécié par le père Marconet qui le prit sous son aile. Quatre années passérent, le jeune homme était suffisamment autonome pour s’installer à son propre compte. Il accommoda à sa façon les recettes traditionnelles qu’il avait apprises du vieux, et sa réputation d’excellence se répandit comme une traînée de poudre. Son produit phare, le pâté en croute, s’arrachait, et le boudin noir aux truffes était également très prisé par les restaurateurs.

Adrian avait à peine vingt ans et l’argent affluait. C’était un bon vivant, facétieux, mais maladroit, ses blagues étaient loufoques, voire grotesques. Ainsi, lors de la foire de Paris, il avait vendu toute sa marchandise en une seule matinée. Du haut du premier étage, il haranguait la gent féminine éberluée, afin de venir voir « la meilleure saucisse de Paris » en exhibant son sexe. Ceci lui valut d’être interpellé par un agent de police et de passer une nuit au poste. Il allait guincher dans les dancings des bords de Marne et dilapidait son argent. Ses frasques étaient trop ostensibles. La séduisante Jeannette l’avait repéré. Elle accumulait les faits divers, une vie faite de rapines et de maraudages. Lorsque la môme de Montmartre se lia avec lui, elle s’éloigna de ses mauvaises fréquentations. Elle espérait avoir enfin trouvé un protecteur qui la ferait sortir de l’impasse dans laquelle sa condition sociale l’avait enfermée.

Des fourrures, du champagne, des mets fins, des vêtements luxueux, la jeune femme était comblée. Jeannette proposa à son nouveau mari de reprendre ce qu’elle présenta comme étant une affaire en or. Un bar situé en plein cœur de Paris. Personne ne s’en portait acquéreur, car les plus avertis savaient qu’il avait mauvaise presse. En guise de cadeau de noces, Adrian acheta ce débit de boissons à un taux d’intérêt avantageux. Un crédit qu’il avait contracté auprès de Loulou dont il ignorait la notoriété sulfureuse. Cet établissement était un repaire de malfaiteurs. Une trappe permettait d’accéder à un escalier qui conduisait à un sous-sol obscur aménagé en une salle de jeu clandestine. Les soupiraux avaient été calfeutrés afin de ne pas être remarqué de l’extérieur. Lorsque Adrian découvrit ce passage secret, il était furieux. « Ce tripot restera fermé » avait-il décrété à sa femme qui lui jura, faussement, en ignorer l’existence. La vente de boissons ne rapportait pas suffisamment, et les dépenses somptuaires de la môme eurent vite fait de rompre ce serment.

Adrian concéda de ne mettre cet endroit qu’à disposition des initiés, en l’occurrence les membres de la bande à Loulou et exclusivement le dimanche en soirée lorsque l’établissement était fermé. Si Adrian n’était au départ qu’un simple spectateur, il se retrouva bien vite autour de la table, accompagné de Raymond, son nouvel ami, un des tueurs de la bande. Ses complices offraient de bonnes mains au nouveau propriétaire, un classique tour de passe-passe pour appâter le pigeon. Les horaires d’ouverture furent étendus jusqu’à devenir quotidiens. Les soirées attiraient les truands patibulaires qui grouillaient dans ce local glauque à l’odeur de sueur et d’alcool, éclairé à la lampe à pétrole. Passé cette période de fortunes inespérées, la seconde phase s’enclencha, et Adrian se fit plumer par des tricheries bien rodées. Pour se renflouer, il emprunta encore plus d’argent à Loulou, comptant sur le retour de la chance, mais il s’enfonçait inexorablement jusqu’à s’étrangler financièrement.

**\***

Cette mobilisation générale est donc une aubaine pour Adrian, un précieux sauf-conduit pour échapper à son créancier. Cinq jours seulement après l’appel à la mobilisation, il reçoit sa convocation pour une incorporation immédiate. Il se présente à la caserne de Château-Thierry et fait la rencontre de Roger, un pied-noir d’Algérie, une rencontre d’où naîtra une longue et profonde amitié qui changera le cours de leurs vies respectives.

**CHAPITRE II**

*Frères d’armes*

Alger, 1939. Lorsque les gendarmes pénètrent dans la charcuterie familiale pour lui remettre son ordre de mobilisation, Roger n’est pas surpris. Il se présente à la caserne de Boufarik, dans la banlieue d’Alger. Les appelés sont mêlés sans distinction, mais lors des pauses et des repas, les regroupements spontanés attestent que le mélange des communautés, pieds-noirs et indigènes, est une image d’Épinal colportée par les films de propagande à la gloire d’une intégration factice. Il reste cantonné dans la caserne avec une centaine d’hommes. En semaine, Paulette a pris le relais et assure le quotidien de la boutique. Elle achalande les étals avec les produits que son mari confectionne au cours de ses permissions de fin de semaine.

Les ancêtres de Paulette étaient maltais, et ceux de Roger, des Mahonnais arrivés par une émigration depuis les îles Baléares vers Oran en 1845, lors de la colonisation française de l’Algérie. Ils avaient emporté avec eux leur savoir-faire dans la préparation de multiples variétés de charcuteries, Longanisse, Boutifarre, Soubressade qui s’étaient ensuite diffusées sur tout le territoire de l’Algérie. Lorsque son père fut terrassé par une crise cardiaque, Roger dut reprendre la boutique à contrecœur, abandonnant ainsi définitivement le rêve d’une carrière de footballeur professionnel.

Cela fait déjà quelques mois que la guerre a été déclarée sans qu’aucune hostilité ne soit engagée de part et d’autre, provoquant l’incompréhension et l’ennui des troupes. Sur cette base militaire se rejoue le scénario du roman de Buzzati, « Le Désert des Tartares ». L’ennemi est réel, mais invisible, et l’attente, infinie. Aux tours de gardes interminables succèdent des exercices de tir à blanc. Le soir, les appelés jouent aux cartes, au billard, à la pétanque ou lisent les informations en parcourant les journaux mis à disposition. Roger est convoqué en ce début décembre pour partir de l’autre côté de la Méditerranée. Il s’est déjà rendu deux fois en métropole à l’occasion de la coupe de France, mais ses séjours étaient brefs. Il n’aima pas ni le brouillard, ni le froid, mais il rencontra d’autres joueurs issus d’autres cultures que la sienne.

Lors de son discours adressé à la cinquantaine de combattants prêts à partir, le commandant n’a aucun doute en la puissance de l’armée française « qui conduira immanquablement le régime Hitlérien à une défaite cuisante ». Débarqué sur le vieux port, Roger est dirigé vers la gare Saint-Charles. Sur le quai, un long grincement entrecoupé de quelques crissements suraigus annonce le convoi ferroviaire noyé dans des arabesques nuageuses. Puis c’est de nouveau un long périple vers la gare de Lyon sur de rudimentaires banquettes en bois. À Paris, il est convoyé par un camion militaire qui l’amènera à la caserne de Château-Thierry. En parcourant les boulevards, Roger a la surprise de constater que tant dans la capitale phocéenne qu’ici, les deux villes ne semblent pas en état d’alerte. Les terrasses sont fournies et les boutiques proposent des parfums de marque et des tenues de célèbres couturiers.

Arrivé à destination, on le conduit vers un dortoir qui aligne huit lits superposés. Roger range son paquetage dans l’armoire métallique, s’assoit et, épuisé, s’endort. Lorsqu’il se réveille, un autre soldat est allongé sur le côté sur le lit d’en face. C’est Adrian qui croise le regard profond du visage mat et tanné de Roger.

— Tu es bien bronzé pour un mois de janvier, lance Adrian.

— Toi, aussi pâle, tu dois être d’ici, répondit Roger.

— Pas faux, je suis né pas bien loin, à Champigny-sur-Marne. Tu viens d’où ?

— D’Alger, rétorque le pied-noir de façon laconique.

— « L’étoile d’Alger » ! Un bon club de foot d’après ce que j’ai entendu.

Passionné de sport, Adrian suit tous les résultats des compétitions dans les pages de *«*L’Équipe », un journal qu’il lit assidûment. En évoquant « L’étoile d’Alger », il a touché dans le mille sans le savoir.

— Tu connais ? remarque, surpris, Roger. J’en ai fait partie, j’étais leur gardien de but.

— Donc, comme moi, tu es charcutier, reprend Adrian.

— Comment le sais-tu ? s’étonne Roger.

— Ils ont regroupé les hommes par métier, d’après ce que m’a dit l’adjudant. Dans le dortoir à côté, ce sont les boulangers et en face les cuisiniers. Apparemment, ils ont besoin de nous pour nourrir la troupe.

— Comment tu t’appelles ? demande Roger.

— Adrian Poznanski.

Roger lui tend la main et la lui serre vigoureusement.

— Tu es déjà venu à Paris ?

— Oui, mais à part les vestiaires du parc des Princes et Notre-Dame, je ne connais rien d’autre.

— Si on nous en laisse le temps, je te ferai visiter mon Paname.

— Pourquoi pas ? Je te remercie pour ta proposition, répond le pied-noir.

Les hommes sont affectés en cuisine. L’après-midi, ils participent aux exercices de l’infanterie qui se multiplient. Les deux camarades sont jugés aptes à occuper les postes de conducteur et de tirailleur. Adrian essaie de contacter Jeannette, mais le téléphone sonne dans le vide. Il est rassuré. Elle est sans doute partie chez sa cousine en Normandie. Là-bas, impossible de la joindre directement, les liaisons téléphoniques sont inexistantes. Jeannette lui avait griffonné une adresse sur un bout de papier d’addition. Il lui enverra un télégramme dès qu’il le pourra.

Avant leur départ sur le front, les deux soldats ont quartier libre. Le titi parisien tient parole et accompagne son ami visiter les plus beaux sites de la capitale. Il veut aussi s’assurer que Jeannette a bien fermé la porte principale et tiré le rideau en fer du troquet. À l’approche du Marais, Roger constate que l’attitude de son ami a changé. Adrian ne sourit plus, il a le visage fermé, et semble sur le qui-vive, se retourne fréquemment comme s’il était suivi. Arrivé à proximité du café, Adrian demande à son ami de l’attendre cinq petites minutes. Il est étonné de constater que la terrasse accueille des clients attablés. Lorsqu’Adrian pénètre, discrètement après maintes précautions, dans son établissement, il découvre qu’une tête de mort a été gravée sur le comptoir. Jeannette accoure affolée vers lui :

— Mon chéri, tu es cinglé de venir ! Loulou vient de partir, et il sait que tu n’es pas loin. Il a des oreilles partout. Il peut revenir à n’importe quel moment et s’il te voit, il n’hésitera pas à te tuer.

— Mais, il n’a pas été mobilisé lui aussi ?

— Apparemment, non, répond sa femme.

« Il a sans doute dépassé l’âge limite », pense Adrian.

— Mais pourquoi es-tu encore là ? Je t’avais dit de partir.

Jeannette baisse les yeux.

— Il y a encore plein de clients à servir, ce serait dommage de perdre l’argent que nous devons à Loulou.

— Peu importe l’argent, c’est ta vie qui en danger ! Maintenant, il faut que tu files chez ta cousine.

— J’ai fait ma valise, elle est en haut, j’ai mon billet de train pour demain, dit Jeannette l’air éhontée.

De retour à la caserne, Roger sent son ami bouleversé. Adrian explique sommairement à son ami qu’il est victime d’extorsion de fonds et qu’il ne sait pas comment sortir de cette situation.

— Pourquoi ne déposes-tu pas une plainte à la police ?

— Ils ont certainement d’autres préoccupations actuellement, répond Adrian qui ne souhaite pas révéler les raisons profondes de ses tracas.

\*

Les deux amis sont aux commandes de leur blindé qui est chargé sur un train-plateforme en direction des Ardennes. Arrivés à Sedan, ils sont logés dans un campement temporaire, situé dans une vaste clairière, à moins de dix kilomètres de la frontière franco-allemande. Roger éprouve la même lassitude qu’à Boufarik, mais avec des engelures aux pieds et aux mains en plus. Dans les bunkers des lignes Siegfried et Maginot, Français et Allemands s’observent. C’est à qui tirera le premier. Tous les soldats sont nerveux et ont envie d’en découdre. Ils ne comprennent pas l’hésitation de l’état-major pour attaquer, vaincre et pouvoir rejoindre leur famille.

Avant de se coucher, Roger et Adrian ont l’habitude de fumer une dernière cigarette devant leur campement. Une truie montre le bout de son groin. Vive, ses yeux attendrissants apportent du réconfort dans cet univers morose. Ils l’adoptent immédiatement. D’une intuition surprenante, elle est méfiante, elle se cache en journée. Au gré des soirs, elle réapparaît, cherchant quelques restes de repas. Les deux camarades lui donnent des épluchures et des fruits gâtés jetés dans les poubelles du mess. Elle les suit dans la forêt. Ils fabriquent un enclos de fortune avec des pieux et du fil de fer, dans une grotte à l’orée du bois. C’est Adrian qui la dénomme Gisèle, « comme la femme de Gamelin, mais en moins maquillée », dit-il ironiquement à son camarade, et l’animal reconnaît son prénom.

\*

Afin de galvaniser des hommes lassés par une attente interminable, le commandant souhaite faire briller les apparats de son armée et donne l’ordre de passer en revue la garnison avec honneur et discipline, avant un affrontement qui s’annonce imminent. La troupe s’est longuement préparée pour cette occasion.

Le temps est radieux. Les médailles et les casques argentés brillent au soleil. Tous les hauts gradés sont réunis dans la tribune ornée de calicots aux couleurs nationales. Après un discours triomphant d’optimisme, à 9 heures précises, en ce dimanche glacial de février, le son de la fanfare résonne dans l’artère principale de la capitale Ardennaise. Le passage de chaque corps d’armée est minuté. Les deux camarades ont pris place dans leur engin rutilant et ouvrent le cortège, puis c’est au tour de l’infanterie. Les troupes à pied s’élancent à pas cadencés. Dans son abri, Gisèle devient nerveuse. Le vacarme des tambours battants l’a effrayée. Elle ronge sa ficelle qui la maintien pour s’échapper de l’enclos. Elle pénètre dans la ville et se fraye un chemin au milieu des spectateurs qui ne l’ont même pas remarquée. L’alignement des soldats est parfait jusqu’à ce que la truie se précipite, apeurée, sur l’avenue. Paniquée, elle est comme un chien dans un jeu de quilles, les hommes s’emmêlent les guiboles et les rangs sont rompus. Une véritable pagaille s’empare de la colonne militaire et le colonel ne peut que déplorer une armée est en pleine débâcle. Il fulmine et tous les sous-officiers se précipitent pour capturer la trouble-fête sous les rires de la foule. Faute de pouvoir la capturer vivante, Gisèle est froidement abattue. Roger et Adrian, positionnés dans leur char, ont entendu les coups de feu, mais en ignorent l’origine. Ils apprendront l’exécution de la bête. Personne, à part eux, ne sut comment cet animal était arrivée là. Une petite truie sacrifiée sur l’autel de la bêtise humaine, de la vengeance illégitime, de l’humiliation supposée et d’une cruauté qui sévira au cours de ce demi-siècle de destructions apocalyptiques.

\*

Les deux amis déjeunent ensemble, attristés par la disparition de leur mascotte. L’adjudant se dirige bruyamment à grands pas vers leur table et s’adresse à Adrian :

— Soldat Poznanski, le commandant souhaite vous voir immédiatement.

Lorsqu’il pénètre dans le bureau d’un hôtel réquisitionné, la mine sévère du gradé ne laisse aucun doute sur la terrible annonce qu’il doit lui faire. Adrian salue au garde-à-vous, et n’a même pas le temps de s’asseoir que le colonel l’informe froidement du décès de son épouse. Ce dernier n’a pas de renseignement sur les circonstances, mais accorde au jeune soldat une autorisation de sept jours afin d’organiser les funérailles. Roger essaie de réconforter son camarade.

— On m’a laissé une semaine de permission, dit Adrian.

— J’en ai obtenu quatre pour me rendre à Alger. On se retrouvera certainement à mon retour.

Ils se retrouveront, oui, mais pas à Sedan, ni un mois après, car la terrible offensive allemande sera déclenchée après leurs départs respectifs. La division à laquelle ils appartiennent sera décimée par la percée fulgurante des panzers de l’armée d’Hitler.

\*

Dès son arrivée à Paris, Adrian se dirige vers le poste de police. Le corps sans vie a été signalé par Louis qui a alerté la police, puis il n’a plus donné de ses nouvelles. L’autopsie a révélé une asphyxie avec des traces d’étranglement criminel. Au cours de sa déposition, Adrian désigne Loulou comme étant le principal suspect. Face à l’enquêteur, il précise qu’il a été menacé par l’homme car il n’arrivait plus à honorer les mensualités de l’emprunt contracté auprès de lui. Avec le commissaire, tous se rendent sur les lieux du crime, et Adrian lui montre la sinistre gravure attribuée à Loulou. La preuve des menaces pesant envers lui et son épouse.

— J’avais dit à ma femme que ce type était un danger. S’enfuir était la seule option. Si seulement elle m’avait écouté, déplore-t-il.

Jeannette est inhumée au cimetière de Montmartre. Adrian a tenu secret le lieu et la date de la cérémonie, car l’éventualité de croiser Loulou le terrorise. Une destinée qui a basculé, sa fortune, raflée par des gangsters, sa femme assassinée, et l’offensive allemande qui a débuté. La capitale est à portée de tirs des canons des panzers.Adrian n’a pas eu le temps de rejoindre son unité, et reçoit l’ordre d’intégrer un bataillon d’infanterie chargé de défendre la Ville lumière, mais Paris, impuissante, face à cette *Blitzkrieg* redoutable, se rend sans combattre. Consterné, Adrian assiste à la parade triomphale des soldats du Général Fedor von Bock sur les Champs-Élysées. Il se rend à l’évidence que la bataille de France est une défaite cuisante que ni les gouvernants, ni l’état-major français n’ont su anticiper. Démobilisé, il est aux abois. La police n’a pu mettre la main sur le principal suspect, et Loulou est sans doute à ses trousses. Son réseau d’informateurs est étendu. Il est trop dangereux de retourner chez lui, et Adrian a pensé s’enfuir en zone libre, sur la côte d’azur, mais il a aperçu cette affiche près des Invalides, accrochée sur la porte d’un bureau de conscription, celle d’une armée victorieuse pénétrant dans la cité antique de Palmyre avec ce slogan : « Découvre l’aventure, engage-toi ». Il saisit la formidable opportunité qui lui tend les bras, et signe illico. Il est incorporé dans les troupes de Vichy afin de vaincre ces traîtres d’Anglais qui ont coulé la flotte française à Mers el-Kébir. Raymond lui propose de reprendre son bistrot en gérance et de verser les mensualités du loyer à son frère Wojtek, à Champigny. Adrian accepte, car il croit son ami de confiance. Raymond reçoit la visite de Loulou furibond qui recherche le fugitif. Raymond lui confie qu’il s’est engagé dans l’armée du Levant.

Adrian vogue vers un autre horizon. Six jours de navigation pour mettre le pied en Syrie, au port de Lattaquié. Il est affecté près d’Alep dès l’automne 1940, puis à Damas en janvier 1941. L’ennemi n’est pas encore présent en nombre, mais le plan de libérer le Moyen-Orient du joug français est bel et bien acté par l’état-major allié. Dans la capitale syrienne, la guerre n’est qu’un lointain écho venu d’Europe et la vie bat son plein. La situation est paisible sans aucun combat. Le soir, les soldats ont quartier libre et se promènent dans le souk dont les étals regorgent d’épices, d’objets en bois finement ciselés et de délicieuses pâtisseries au miel, à la pistache et aux amandes. Adrian s’émerveille des somptueux palais et se délasse dans les hammams hérités de l’Empire ottoman. Il aime se perdre dans les venelles et découvrir ainsi sur une esplanade envoutante, bordée d’une église à l’Est, d’une synagogue au Nord, et d’une mosquée à l’Ouest, dans une faconde intarissable, un conteur narre les fabuleuses aventures de Nasr Eddine, en alternant arabe et français. Adrian est captivé, se sent transporté, si loin de son ancienne vie.

Au printemps 1941, le débarquement allié sur les côtes libanaises se précise. Une partie des forces françaises est concentrée dans la région de Tyr, site présumé de l’offensive. Avant les combats, les soldats obtiennent une ultime permission. Adrian s’attable avec quelques compagnons en front de mer dégustant de succulents mezzés accompagnés de thé à la menthe et d’arak. Son regard se perd dans la foule, quand tout à coup, son sang se glace, un terrible effroi s’empare de lui en apercevant un groupe d’hommes qui se dirigent vers le port. Il reconnaît sans hésitation l’un d’eux, le long et patibulaire Loulou. Il baisse les yeux et pense être victime d’une hallucination. Il relève la tête précautionneusement sur l’homme qui passe à quelques mètres de lui, puis qui s’éloigne. Il n’y a aucun doute, sa silhouette, son visage balafré est reconnaissable entre mille. « Comment une chose pareille peut-elle se produire ? Le monde est-il si petit ? » se demande Adrian. Deux hommes en fuite, l’un pourchassant l’autre. Mais, en le reconnaissant sans se faire repérer, Adrian a un coup d’avance.

**CHAPITRE III**

*Un fait de guerre*

Tyr, Liban, 1942. La troupe est brusquement réveillée en pleine nuit par un bombardement nourri que le commandement n’a pas anticipé. Les avions et les navires anglais et australiens qui croisent au large, pilonnent les positions de l’armée française fidèle à Pétain. Le campement est en état d’alerte et l’ensemble des chars se préparent à partir. Ce régiment français est bien décidé à empêcher les alliés de traverser le fleuve Litani pour s’emparer de la ville.

Adrian, son crane protégé par un casque et la face dissimulée par un long chèche enturbanné, est assis à son poste de tir. Il fait partie d’un équipage de trois hommes. Tous sont prêts et attendent les soldats d’un autre escadron qui s’apprêtent à monter, eux aussi, dans leur machine. Le vrombissement des moteurs se fait entendre. Adrian est une nouvelle fois tétanisé par ce qu’il aperçoit. Loulou, l’échalas, se glisse péniblement dans un des véhicules stationnés devant lui. Adrian n’a aucun mal à apercevoir sa plaque d’immatriculation. Le signal de départ est donné, et la colonne de blindés s’ébranle. Après quelques heures de route, ils arrivent sur la rive Est du cours d’eau et restent postés à couvert, camouflés sous des branches de palmiers. En début de soirée, les chars sont à présent à portée de tirs les uns des autres et les hostilités s’engagent. Adrian essuie un feu nourri. Son conducteur est touché mortellement. Il riposte et demande au troisième homme, un certain Pierre Jousset, de reprendre les commandes. Celui-ci se faufile dans l’étroit réduit du cuirassé et dégage le corps du malheureux soldat. Il saisit le volant et tente une marche arrière qui précipite l’engin dans un bourbier. Dans la manœuvre, une des chenilles se brise. Malgré les coups d’accélérateur, il patine, irrémédiablement coincé dans un fossé.

Grâce aux ponts flottants déployés par le génie militaire, les Australiens traversent le Litani et gagnent du terrain. Les deux soldats piégés restent à l’abri dans leur blindage. Une accalmie survient, Adrian prend des jumelles. Dans une obscurité entre chien et loup, il distingue l’immatriculation « N-4745 ». Le char dans lequel Loulou a pris place est lui aussi immobilisé et une épaisse fumée se dégage de la tourelle. D’un geste brusque, Adrian s’empresse de saisir la mitrailleuse et de la pointer sur l’engin pris dans les flammes. Les deux premiers occupants parviennent à s’extirper sans difficulté, mais le dernier a du mal à se déplier et à sortir du brasier. Pierrot décide d’enclencher la gâchette et d’y laisser son doigt fermement appuyé pendant quelques secondes. Le tir en rafales ne laisse aucune chance à la victime qui s’effondre sur le sol. Pierre Jousset a bien vu que son compagnon a tiré délibérément sur un des leurs. Il hurle :

— Mais que fais-tu ? Tu es malade !

Adrian perçoit la colère réprobatrice sur son visage, et il est à présent persuadé que s’ils en réchappent tous les deux, Pierre Jousset le dénoncera aux autorités militaires pour trahison. Il ne veut pas finir devant un peloton d’exécution et n’hésite pas à dégainer son pistolet onze millimètres et à tirer une balle dans la nuque de ce témoin gênant qui s’écroule à son tour sur le volant.

La déroute de l’armée de Pétain est cuisante et aux alentours de minuit, pris en tenaille, l’escadron doit se rendre. Adrian enlève son tricot de peau et l’agite frénétiquement au-dessus de sa tête pour signaler sa reddition. Un soldat australien lui fait signe de sortir et de le rejoindre mains en l’air afin qu’il soit fouillé.

Les prisonniers français sont conduits dans un camp improvisé, entouré de fil barbelé. Ce corps de ferme abandonné contient une centaine d’autres soldats français. Adrian décline sa nouvelle identité et montre les papiers qu’il a subtilisés à sa pauvre victime en ayant arraché la photo. Dès le lendemain, avec d’autres soldats captifs, on le désigne pour nettoyer le théâtre des opérations. On lui demande de rapporter les identités retrouvées sur les corps. Adrian se dirige vers le char « N-4745 ». Il reconnaît la sinistre balafre du gangster. En fouillant dans sa poche, il retrouve ses papiers. Aucun doute, il s’agit bien de lui. Mais sa satisfaction est de courte durée, il se dirige vers le corps de ce jeune innocent. Pierre Jousset était un chic type issu de l’assistance publique. Ils avaient sympathisé et partagé leur table à plusieurs reprises. Il rêvait d’aventure, d’ailleurs, de camarades, de filles orientales, d’exotisme.

Adrian remet les médaillons et les papiers qu’il a collectés sur les six cadavres en y incluant les siens avec une photo carbonisée, volontairement méconnaissable. Il creuse la fosse, y dépose les corps, les recouvre de terre, plante une croix et s’adresse à Pierre :

— Le destin s’acharne sur Adrian, mais la mort ne veut pas de lui. Il vaut mieux le faire disparaître. Toi, Pierre Jousset, tu n’aurais pas dû mourir, mais tu revivras à travers moi, jusqu’à la fin de mon existence.

Les images de drame tournent dans sa tête. La fureur incontrôlable qui s’est emparée de lui le terrifie tel un monstre sanguinaire qui aurait jailli du fond de son cerveau, et qui a guidé sa main meurtrière. Il est pris d’une crise de panique, on le conduit à l’infirmerie. Il y restera, prostré, mutique.

\*

Le camp de rétention est agrandi à chaque arrivée d’une nouvelle cohorte de soldats dont le nombre grossi attestant de la défaite progressive des troupes françaises de Vichy. Ce matin-là, les détenus sont rassemblés dans la cour. À tour de rôle, chacun est invité à rentrer dans une écurie reconvertie en centre de tri. À l’intérieur, deux officiers britanniques et australiens encadrés par cinq sous-officiers consultent le cahier de recensement. Deux portes se situent de part et d’autre de la table des gradés. À l’appel du nom de Pierre Jousset, Adrian ne réagit pas, il n’a visiblement pas encore assimilé sa nouvelle identité. L’officier réitère son appel en haussant le ton, et Adrian réalise, sursaute, se lève précipitamment, et se présente devant eux. On lui propose de rester fidèle à Pétain en prenant la porte de droite, ou de rejoindre les troupes de De Gaulle par l’autre porte située à gauche. Une minorité de soldats choisissent de se rallier aux Forces Françaises Libres et Pierre est un de ceux-là, non par choix idéologique, mais parce qu’il ne veut pas rester prisonnier plus longtemps. On lui attribue son nouvel uniforme, et sa nouvelle affectation dans l’infanterie. Le soldat s’installe à bord d’un camion bâché en direction de Damas qu’il faut libérer. Une bataille franco-française, les soldats de De Gaulle contre l’armée de Pétain. Au cours de l’assaut, un éclat d’obus le touche à la tête, il est opéré d’un hématome, mais reste hémiplégique. Il est évacué sur l’hôpital militaire de Beyrouth.

Du fait de l’occupation allemande, il lui est impossible de rejoindre son frère Wojtek à Paris. En attendant, Adrian trouvera du réconfort auprès de son ami Roger à Alger, ville récemment libérée par les alliés et la résistance. Sa demande mettra deux semaines avant de recevoir une réponse positive. Il embarque sur un des bateaux militaires assurant la liaison Beyrouth-Alger. Paulette et Roger le logent dans la chambre située au premier étage au-dessus du magasin. Adrian montre ses nouveaux papiers d’identité à Roger. « Un changement d’identité qui garantit ma sécurité, dit-il à son ami. Il vaut mieux qu’Adrian Poznanski soit déclaré mort, car un des membres de la bande qui m’extorque est venu me chercher jusqu’au Liban, tu imagines ! ». Roger ne lui pose pas plus de questions tant il sent son ami préoccupé par cette affaire. À présent, il faudra qu’il prenne l’habitude de l’appeler Pierrot.

Adrian ne veut pas faire l’aumône et se bat pour reprendre des forces en se rééduquant lui-même. La lente convalescence se poursuit en marchant péniblement avec l’aide d’une canne dans la casbah d’Alger. Une veille ville grouillante de vie, avec des vendeurs ambulants, les mêmes odeurs, les parfums et les mêmes échoppes qu’à Damas, il se sent revivre et récupère progressivement la mobilité de son bras et de sa jambe droite.

En 1944, c’est la contre-offensive alliée sur l’Europe. Roger est de nouveau mobilisé pour le débarquement de Provence. Inapte au combat, Pierre est cependant suffisamment rétabli pour prendre le relai de son ami. Anna, une italienne fuyant la guerre en Lybie, a également trouvé protection chez Paulette et Roger. Entre les deux réfugiés, c’est un coup de foudre. En mai 1945, lorsque Roger sera démobilisé, Anna et Pierrot se marieront dans la basilique Notre-Dame-d’Afrique, là même où la jeune femme avait fait la rencontre du couple de pieds-noirs.

Anna n’a connu son mari que sous sa nouvelle fausse identité. Adrian s’est inventé un passé d’emprunt, celui que lui avait raconté Pierre Jousset. Pierre n’a rien révélé à sa femme de ses démêlés parisiens, ni de son mariage avec Jeannette, ni les raisons qui l’avaient poussé à fuir vers le Liban.

Anna recontacte le reste de sa famille perdue dans les contrées reculées des Alpes italiennes. Sa mère lui apprend que son père et son frère cadet, tous les deux partisans communistes, ont été tués par les hommes de Mussolini. Massimo, le frère aîné a réussi à s’enfuir dans le maquis, et il est encore en vie. Anna émet le souhait de retourner vivre dans sa vallée, mais là-bas, après deux hivers rigoureux, les conditions de vie sont encore plus rudes que pendant la période fasciste. Pierrot lui propose de s’installer dans le sud de la France. Anna accepte le compromis, cela la rapprochera de sa terre natale.

**CHAPITRE IV**

*Des mains d’orfèvre*

Ortisei, Val Gardena, Alpes italiennes, 1924. En ouvrant le tiroir de la table de la cuisine, la mère s’aperçut une nouvelle fois qu’un de ses couteaux avait disparu. Elle savait qui le lui avait chipé et partit retrouver sa fille de l’autre côté du ruisseau dans la bergerie du grand-père Walter, à flanc de colline.

— Anna, redonne-moi ce couteau, tu vas finir par te blesser, j’en ai besoin.

— Maman, s’il te plait, laisse-moi finir cet agneau pour la crèche de Noël. Je n’en ai pas pour longtemps.

La mère s’asseyait, attendait et ne pouvait qu’être admirative par ce qu’elle voyait naître sous ses yeux.

Walter était un sculpteur sur bois réputé dans la vallée. C’est lui qui avait découvert un véritable don chez sa petite fille. Anna passait de longues heures avec lui dans son atelier à observer chacun de ses gestes, à l’écouter, et à faire émerger ses créations. Il lui avait interdit de toucher à ses outils, mais la tentation était trop forte. Alors qu’il s’était absenté, Anna avait taillé un morceau de bois pour en faire un adorable Jésus dans son berceau. Le vieux en fut ému. Il savait que ces heures passées ensemble ne furent pas inutiles. Anna fut pardonnée, et même mieux, elle eut l’autorisation de l’aider. Walter la guidait dans ses gestes, lui donnait de précieux conseils.

Dans cet endroit très reculé du Haut-Adige, la sculpture sur bois était transmise de génération en génération, et entre garçons. Ce travail faisait vivre les paysans lorsque la terre était gelée et recouverte d’un épais manteau de neige de décembre à avril. Massimo, le frère aîné d’Anna, aurait dû reprendre le flambeau, mais il n’avait aucune patience ni appétence pour cela. Il préférait bûcheronner sur les propriétés forestières que détenait son oncle. L’hiver, il partait à la ville de Bolzano, le chef-lieu, à sept heures de marche en contrebas. Il y travaillait en tant que ramoneur et livreur du charbon.

Au printemps, dès que le niveau d’eau était suffisant, il remontait dans la vallée pour redescendre le fleuve impétueux sur un radeau de rondins et livrer les plus beaux troncs aux menuiseries de la plaine. Il emmenait avec lui une caisse remplie d’œuvres en bois, solidement attachée, que Walter avait taillées l’hiver durant. La plupart des hommes qui effectuaient ce périple étaient des équilibristes hors pair, mais les accidents étaient fréquents lors de l’étroit passage des gorges. Les cordes pouvaient se rompre et disloquer les embarcations. La plupart d’entre eux ne savaient pas nager et se noyaient dans les flots grossis par la fonte des neiges.

Anna se mettait volontairement à l’écart des filles et s’identifiait à ses deux frères et particulièrement à Massimo. Elle ne rentrait dans le moule de l’éducation féminine de l’époque. Rebelle, elle rechignait à apprendre la cuisine et la broderie. Elle avait trouvé refuge dans cette bergerie qui servait d’atelier à Walter, et y confectionnait de simples jouets, puis elle reproduira les œuvres de son grand-père qui parsemaient le village. Des sculptures religieuses qu’il offrait tantôt au curé, tantôt à la municipalité ou à ses amis.

Anna était issue d’une fratrie de quatre enfants. La famille avait vécu un drame terrible, la perte à l’âge de quatre ans, d’une petite fille atteinte d’une méningite foudroyante. Anna avait assisté au dernier souffle de sa sœur, et en restera profondément marquée tout au long de sa vie. La pauvreté était telle que les parents n’avaient pas les moyens d’acheter des chaussures pour chaque enfant. Seuls les deux garçons en étaient pourvus afin de se rendre aux différentes foires aux bestiaux des villages alentour. Anna était donc la plupart du temps pieds nus, accompagnée de sa chèvre préférée qui lui léchait ses pieds meurtris par les pierres et les ronces, tandis qu’elle taillait le bois en chantonnant les airs que son oncle lui avait appris. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, cette région du Sud-Tyrol, antérieurement autrichienne, fut rattachée à l’Italie. La population vivait en autarcie et ne parlait que la langue du coin, le ladin. L’usage du dialecte local était à présent interdit. Le père refusait de parler italien et se retrouvait fréquemment au poste des carabiniers. Sa fille ne l’intéressait pas et il trouvait qu’il valait mieux faire les travaux des champs et faire paitre les bêtes plutôt que de perdre son temps à faire des sculptures. Les deux frères et sa mère ne pouvaient s’opposer au patriarche, tant il était rustre. Il était particulièrement cruel quand il prit une statue pour allumer la cheminée.

— Au moins, elles servent à quelque chose, disait-il de façon sarcastique à sa fille.

Anna était une fille au physique attirant, parée d’une longue chevelure brune qui couvrait ses épaules, un teint de porcelaine, des lèvres fines, des yeux noisette en amandes, mais vides et tristes. Un mariage arrangé par le père fût envisagé. Même si elle aimait profondément sa mère, ses deux frères, et que la simple idée de les quitter lui déchirait le cœur, elle ne voulait pas se marier, et ne pensait qu’à partir loin d’ici tant elle étouffait sous les diktats et les affres paternels.

\*

Vérone 1937. Luca Pavia était un antiquaire prospère. Il tenait une boutique qui avait pignon sur l’avenue la plus huppée de la ville de Vérone. Régulièrement, il prospectait dans les campagnes alentours en quête de mobiliers, de bibelots, de tableaux, de statues qu’il revendait ensuite aux riches collectionneurs de la ville.

Cet été avait été accablant de chaleur, et en ce mois d’août, les affaires n’étaient pas florissantes. Il avait confié sa boutique à son bras droit, Luigi. Pavia en profita pour prendre des vacances au frais, en montagne. Avec sa Fiat*,* il avait roulé péniblement sur une piste de terre battue pour atteindre le Val Gardena dans la région des Dolomites. Il connaissait la réputation de ses sculpteurs sur bois. Lorsqu’il pénétra dans le bourg d’Ortisei, il s’installa dans l’unique et modeste auberge du village. Sitôt ses valises déposées, il se rendit à l’église pour repérer d’éventuelles perles artistiques. Lorsqu’il entra dans la nef, il fut immédiatement attiré par une évocation de Saint-Jean qui trônait sur l’autel d’une des chapelles attenantes. Luca se dit qu’il tenait là un artiste hors pair. Il sonna au presbytère, et le prêtre lui indiqua que l’auteur de la sculpture serait probablement présent à la messe du lendemain. L’antiquaire était éreinté par son périple, fatigué, il s’endormit très tôt mais se réveilla à l’heure, tout excité de pouvoir faire la connaissance d’un artiste aux mains d’or.

À l’issue de la cérémonie, alors que l’assemblée sortaient de l’église, le curé lui présenta Walter.

— J’ai pu observer vos œuvres en bois, et notamment le Saint-Jean, vous êtes assurément un artiste talentueux, lui dit Luca.

— Mon âge ne me permet plus de sculpter comme avant, mais cette statue c’est ma petite fille qui l’a sculptée, repris fièrement le vieux.

— Ah bon ! Et quel âge a-t-elle ?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans ! s’étonne le collectionneur.

— Serait-il possible de rencontrer ses parents ?

— Ils viennent de repartir.

Walter lui indiqua la maison des Moser. Pavia s’y précipita. Le père venait de refermer la porte derrière lui lorsqu’il entendit qu’on y toquait. Il l’entrouvrit, méfiant, et aperçu l’homme en chapeau melon, paré d’un costume de tailleur de belle facture. L’antiquaire savait les réticences et la méfiance des paysans envers ceux des villes, mais un sésame lui permettait d’entrer dans la plupart des foyers : une bourse de cuir qu’il agitait de sa main afin d’entendre le tintement des pièces sonnantes et trébuchantes. Le père retira son béret, se courba devant l’homme, et le pria entrer. Pavia garda son manteau et son chapeau tant l’humidité et le froid de la pièce étaient prégnants. La mère se retira dans la cuisine, mais écoutait furtivement, peu rassurée par les façons de cet homme.

— Je vous sers quelque chose ? demanda le père obséquieux.

— Non, rien, merci. Cher monsieur, allons au fait, dit Pavia. Je suis admiratif du Saint Jean qui trône dans l’église, et je souhaitais rencontrer votre fille, qui est, semble-t-il, à l’origine de cette œuvre.

— Anna est absente, car je lui ai demandé d’accompagner ses deux frères à la foire de Bolzano.

— Avez-vous une copie de cette statue ? Je suis prêt à en payer un bon prix, le coupe Pavia.

— Je crains que non, dit le père dépité, chaque œuvre est unique, mais je peux vous en montrer d’autres tout aussi belles, si vous le souhaitez.

La mère apparut et intervint :

— Je préférerais que ma fille soit présente, dit-elle d’un ton passablement contrarié.

— Toi, tu restes là et tu ne te mêles pas d’affaires d’argent, reprit le père, irrité par cette intrusion inopinée dans une négociation qui pourrait s’avérer juteuse. Je sais ce qui est bon pour elle et pour nous.

Puis d’un geste brusque, il rouvrit la porte et proposa à son invité de le suivre, puis la referma en la claquant derrière lui, laissant la pauvre femme désarmée.

Les stocks de nourriture étaient au plus bas. Au printemps, il n’y avait pas eu assez d’agneaux et l’été avait été sec et chaud, les récoltes furent mauvaises tant la pluie avait manqué. Les animaux étaient faméliques. Les réserves seront probablement insuffisantes pour remplir la marmite tout au long de l’hiver.

Le père ne mit pas bien longtemps à dégager l’amas de pierres qu’Anna avait accumulé devant la porte de la bergerie. Pendant ce temps, Pavia avait pu jeter un œil à l’intérieur par une embrasure et n’en avait pas cru ses yeux.

Les deux hommes pénétrèrent dans l’atelier. Le sol était jonché de copeaux de bois et sur l’établi, on pouvait distinguer une ébauche d’un David incroyablement ressemblant à l’originale de Michelangelo. L’échelle était réduite avec des proportions respectées. Le marchand d’art avait rarement vu une sculpture de cette finesse, si ressemblante à l’original. La bergerie recélait d’autres pièces de bois que Luca passa méticuleusement en revue avec son binoculaire grossissant. Il tenait là, sans doute, l’une des plus belles découvertes de sa carrière.

Il racheta, à un bon prix, une bonne dizaine de sculptures, et il proposa au père que sa fille puisse venir exercer son art à Vérone chez lui. Il sortit de son sac une liasse de billets, ainsi qu’une confortable avance pour le David inachevé.

Lorsque Anna et ses frères revinrent de Bolzano, ils avaient vendu le troupeau, mais, comme le père s’en doutait, pour une modeste somme. La famille était dans l’impasse. Le père entoura sa fille de ses bras, l’embrassa comme jamais il ne l’avait fait auparavant. Cette étreinte glaça l’adolescente et elle se douta que le pire s’était produit. Elle se précipita vers la bergerie et lorsqu’elle constata que le tas de pierres avait disparu, elle s’effondra. Le père l’avait suivi et lui détailla l’accord passé avec Luca Pavia. Il laissa pleurer sa fille toutes les larmes de son cœur, puis la menaça de lui interdire l’accès à la bergerie si elle n’acceptait pas le marché conclu. Le père ne lui laissait pas le choix, et partit avec Massimo qui ne pouvait pas défendre sa sœur, impuissant. La mère dévastée la rejoignit :

— Comment a-t-il pu me faire cela ? sanglota-t-elle dans les bras de sa mère qui baissa les yeux d’impuissance.

— Je n’ai pu rien faire, tu connais ton père.

— Maman ne t’inquiète pas. Je t’aime, et cet argent t’aidera. J’irai moi-même apporter le David à ce marchand.

La mère avait compris que sa fille ne voulait pas rester. Si la voir partir lui déchirait le cœur, elle savait qu’elle ne serait pas heureuse ici.

— Massimo t’accompagnera jusqu’à Vérone, je serai plus tranquille, lui avait-elle signifié.

— D’ici là, j’aurai terminé le David, et il te rapportera le reste de l’argent, dit Anna.

Le père les accompagna jusqu’à la gare avec son chariot chargé de deux caisses en bois. Une pour les affaires personnelles d’Anna et une contenant le David soigneusement protégé dans de la paille. Le paysan était aux petits soins pour sa fille, s’assurant que rien ne lui manquait. Elle restait impassible. Lorsque le convoi s’ébranla, Anna ne le regarda pas lui dire aurevoir, mais fixait un horizon rempli d’espoir.

À leur arrivée à Vérone, Pavia les attendait sur le quai et fut également très prévenant envers eux. Massimo et Anna avaient les yeux écarquillés car ils n’avaient jamais vu autant de femmes et d’hommes aussi élégants. Arrivés devant sa boutique, il les conduisit dans l’arrière-cour qui donnait sur un entrepôt qu’il avait reconverti en atelier pour son nouveau prodige. Il avait déjà acheté tout le matériel dont elle avait besoin.

Le soir, et grâce à la rémunération acquise par le David, sœur et frère profitaient des boutiques et des restaurants de la superbe ville italienne. Ils achetèrent des chaussures pour la famille, un tablier et une belle robe pour *la* *mama*.

\*

Anna travaillait, dormait et vivait dans un confort sommaire. Ce fut une des rares périodes heureuses de sa vie, absorbée par son travail, passionnée, valorisée par les compliments des acquéreurs. L’argent lui importait peu tant qu’elle pouvait exercer son art. Elle était reconnaissante à son patron qui l’avait extraite de son mouroir. Son petit bonheur était de recevoir une lettre de sa mère, écrite par son frère, car la femme était illettrée. Dès qu’il le pouvait, Massimo venait s’assurer que sa sœur était bien traitée. Anna était rassurée, car grâce à l’argent que Pavia lui donnait, elle savait que la famille avait pu déménager dans une ferme plus confortable et construire une vaste grange pour le bétail.

Anna se plaignait du froid quand elle dormait, et Massimo demanda un logement plus décent pour sa sœur. L’antiquaire concéda une des chambres de l’appartement bourgeois de la famille. Mais ce déménagement était un piège car Pavia pouvait ainsi avoir l’œil sur elle, et sur son travail.

Anna ne pouvait sortir seule car sa beauté attirait les regards et elle était importunée par les insistances déplacées des chemises noires qui pullulaient dans la cité. Luigi l’amenait danser secrètement sans que Pavia ne se douta de cette liaison. Luigi était un modèle d’employé dévoué, cependant il était ulcéré, car malgré le paravent de des obséquiosités de son patron, il savait qu’Anna était exploitée. Le jeune homme connaissait les prix des sculptures vendues et les sommes dérisoires qui étaient reversées à la famille. Cette situation lui était insupportable. Luigi en fit part discrètement à Massimo. Ce dernier demanda une augmentation substantielle de la rémunération, menaçant de repartir avec sa sœur dans la vallée.

Comme dans la plupart des montagnes alpines, la région du Sud-Tyrol abritait les groupes de résistances antifascistes. Massimo les ravitaillait en vivres et munitions et participait ponctuellement à des actions de sabotages avec eux. Pavia lui avait confié qu’il détestait les chemises noires. Massimo, en confiance, lui fit part de son engagement parmi les partisans, mal lui en pris. Ses revendications pécuniaires furent jugées excessives et l’antiquaire le dénonça aux autorités de police. Il put s’évader et rejoindre ses camarades du maquis. Anna était folle d’inquiètude, et n’avait plus de protecteur, elle était prisonnière.

Luigi était épris d’Anna. Il savait que le régime fasciste recherchait des volontaires pour partir coloniser la Lybie, et il envisageait de partie avec elle dans ces contrées. Dès 1932, les jeunes italiens se voyaient attribuer de larges portions de terres semi-désertiques. Pour Luigi, c’était une formidable opportunité de s’échapper d’ici. Un soir, il vint chercher une sculpture à l’improviste qu’il devait livrer à un client de Venise. Il découvrit Anna recroquevillée, figée dans un coin de la pièce. Avec beaucoup de tact et de douceur, il la convainquit de partir. L’évasion eut lieu la nuit à la lumière d’une demi-lune. Luigi positionna l’échelle et grimpa précautionneusement jusqu’à la chambre d’Anna. Il poussa délicatement un des battants de la fenêtre entrouverte et aperçut Anna avec un baluchon.

— Il faut y aller, chuchota-t-il. Anna eut une nouvelle hésitation.

— Luigi, je suis perdue, je ne sais plus.

— Anna, tu ne vas pas rester avec un type qui t’exploite et qui met ton frère en prison.

— Il va sans doute s’en prendre à ma famille, déplore la jeune artiste.

— S’il se rend chez ton père, je ne sais pas s’il sera bien reçu.

— Il reçoit de l’argent de sa part, et pour mon père, c’est tout ce qui lui importe.

— Oui, mais, depuis l’arrestation de Massimo, il n’a plus rien touché, et je lui ai envoyé un télégramme lui expliquant que c’est lui qui l’a dénoncé à la police. J’ai suffisamment d’argent pour prendre deux allers simples vers Naples. Là-bas, un oncle nous hébergera le temps d’effectuer les formalités de départ. Si tu m’aimes, viens avec moi, sinon adieu.

Lorsque le dimanche matin, Pavia constata que les deux tourtereaux s’étaient échappés, il partit à leur recherche. Sur le lit, Anna avait laissé un message, dicté par Luigi :

« Inutile de venir nous chercher. Attention, mon père et mon frère sont au courant que tu as dénoncé Massimo aux autorités. Ils ont beaucoup des défauts, mais ils ont le sens de l’honneur. »

Pavia se présenta au poste des *Carabinieri* afin de signaler leur disparition, mais n’avait aucune idée de leur destination. Sept jours après leur arrivée à Naples, les deux amoureux prirent un bateau vers leur nouvel eldorado.

À leur arrivée dans le port de Benghazi, ils furent convoyés dans un hangar d’accueil. Un immense portrait du Duce était affiché dans l’entrée et des cartes cadastrées étaient déployées sur les tables. Les agents administratifs du gouvernement local s’affairaient au découpage des parcelles. Dès qu’un groupe de migrants était formé, un bus les convoyait vers le territoire qu’on leur avait attribué.

Anna et Luigi étaient logés sous des tentes sommaires, puis au fur et à mesure, des bâtiments d’habitations furent construits. La collectivité ne disposait que d’un seul tracteur et de quatre chevaux pour les taches agricoles. Des outils, pelles et pioches, rudimentaires étaient disponibles pour creuser et labourer à la main, une terre aride, compacte. L’eau manquait. La solidarité s’organisa et on fora un puits, mais les explorations étaient sans résultat probant. Certains découragés pensaient retourner au Pays, leur rêve confronté à la réalité d’un désert au soleil de plomb. Il fallut des efforts acharnés pour qu’enfin l’eau jaillisse du sous-sol. Luigi put développer une exploitation d’arbres fruitiers et un maraichage abondant. Une bergerie permettait à Anna d’élever une trentaine de moutons et brebis. La terre qui leur avait été confiée devint si fertile qu’elle ressemblait à un jardin d’Éden. Anna et Luigi firent venir un prêtre et officialisèrent leur union.

Une année s’était écoulée depuis leur arrivée lorsque le conflit mondial éclata. Anna avait réussi à obtenir des nouvelles rassurantes de ses parents et de ses frères. Personne ne savait où était Massimo, mais il avait donné des signes de vie. L’antiquaire n’avait pas osé se rendre à Val Gardena, et Anna saura qu’il avait été dénoncé à son tour, puis fusillé.

Juin 1941. Luigi fut enrôlé dans l’armée italienne et la Lybie fut le théâtre d’affrontements précoces entre les blindés alliés et les forces de l’Afrikakorps, la redoutable armée dirigée par le général Rommel. La désolation était partout et face aux combats acharnés, Anna dut fuir. Les femmes isolées étaient abritées auprès des sœurs catholiques à Tunis, encore occupé par les troupes allemandes. Anna reçut la confirmation que son mari avait été tué dans l’assaut de la ville portuaire de Tobrouk.

Puis ce fut au tour de la Tunisie d’être en proie à la destruction, et de nouveau, ce fut l’exil. À Alger, Anna se retrouva dans un monastère de carmélites. On lui offrit un logement et de la nourriture, et elle proposait ses productions sur le parvis de la basilique. Paulette était une femme pieuse et perçut la détresse de la jeune femme et avec l’assentiment de Roger, la recueillie et lui proposa un poste de caissière. Son accent italien fut au départ un handicap. Elle devait faire face aux regards réprobateurs, voire aux insultes des clients qui exécraient le Duce et son ami le Führer. Pierre Jousset s’interposait, la défendait. Il passa de longues heures avec elle afin de lui apprendre le français. Anna était sous le charme.

**CHAPITRE V**

*Les vacances à Fort-de-l’eau*

1947. Sur le ferry qui les conduit d’Alger à Toulon, Anna et Pierre n’ont aucun point de chute précis. Un passager leur décrit un village comme étant un paradis au bord de mer et, précision importante, il leur indique que le précédent boucher n’est pas revenu du front, et qu’il n’a pas été remplacé.

Avec la vente du bar parisien, Pierre rachète le bail du local et le retape, mais les débuts ne sont pas aussi idylliques. Les spécialités d’Algérie, inconnues des tables provençales, ne trouvent pas preneurs, et ce couple venu d’ailleurs attire des suspicions de la part des locaux. Que vient faire ce Parisien et cette italienne par ici ? Pierre se résout à confectionner des saucisses à l’ail, du jambon blanc, des terrines de sanglier, et à élaborer ce qui avait fait sa renommée à Paris, le pâté en croûte et les boudins aux truffes qui font l’unanimité auprès des clients.

Les recettes sont suffisantes pour qu’Anna délaisse la caisse à une autre employée, et puisse reprendre son activité de sculptrice sur bois d’art. Les diocèses sont particulièrement friands de sculptures religieuses dont la plupart ont été abimées ou ont disparues pendant la guerre. Elle propose à son frère et à sa mère de venir la rejoindre en France. La mère refuse, mais Massimo n’a financièrement pas le choix et part rejoindre sa sœur. Il exerce en tant que maçon et participe notamment à la reconstruction des villes et des ports bombardés.

\*

Anna donne naissance à deux beaux enfants. En 1949, naît Jacques, suivi d’un second garçon, René, au caractère plus affirmé et plus indépendant. Chaque année, la famille prend ses vacances à Fort-de-l’Eau dans la banlieue d’Alger. Paulette y a hérité d’un terrain qui donne sur une plage de sable fin. Un ancien cabanon de pêcheurs fait office de cuisine et d’abri sommaire pour le couple de pieds-noirs. Anna et Pierre s’installent sur le terrain avec leur caravane. Sans eau, ni électricité, il faut se rendre à la fontaine communale afin de remplir des jerricans d’eau et entretenir le feu de la cuisinière. Roger emmène les enfants ramasser des pommes de pin, des branchages, et avec Pierrot ils découpent les troncs des arbres qui gisent au sol pour ensuite les charger sur le plateau arrière de la Peugeot dont l’essieu plie sous le poids. Marquise, une femelle épagneul breton, est bien sûr de la partie. Si à l’aller, elle ne se fait pas prier pour les accompagner, il faut que Roger insiste pour la faire grimper sur cet amas instable, l’échine et les oreilles baissées. Il faut habilement manœuvrer entre les ornières, et les enfants sont ravis d’être ainsi ballotés dans ce qui s’apparente à une nacelle de manège de fête foraine.

Des amis passent à l’improviste, de façon aussi chaleureuse que spontanée. On fait griller ce que l’on a, à la bonne franquette. Quand les lits viennent à manquer, on installe des matelas sur la plage et la brise marine rafraîchit les dormeurs à la belle étoile. Le matin, les hommes pêchent en mer tandis que les femmes s’affairent à ranger les lits et préparer le déjeuner. La sieste est parfois interrompue par l’entrechoquement des assiettes que l’on range dans le vaisselier, puis par le doux murmure de la conversation des épouses concentrées sur leurs ouvrages de broderie. L’après-midi, il n’est pas rare que Pierre donne un coup de main à son ami pour la construction de la villa dans laquelle le couple souhaite passer leur week-end plus confortablement que dans le cabanon, et y résider à leur retraite. Chaque année, Pierre est admiratif de l’avancée des travaux. Roger est un bricoleur passionné et met un point d’honneur à la bâtir de ses propres mains. Il y passe tous ses week-ends, et il faudra cinq longues années avant qu’elle puisse accueillir tous les couchages sous un même toit.

Après le dîner, on joue à la belote à la lumière des bougies sous une tonnelle de roseaux sommairement attachés. Marquise, reste aux pieds de son maître. Avec Roger, ils sont inséparables. Elle l’accompagne à la boutique où, blottie près de l’entrée, elle ne perd du regard ni son patron, ni les clients, ni les saucisses pendues au plafond. Roger possède deux vieux fusils, mais contrairement à son père, il n’est pas un chasseur invétéré. À dire vrai, c’est sa chienne qui l’amène à la perdrix ou au canard sauvage. Alors, elle gambade de joie et retrouve sa vraie nature.

Pour marquer la fin des vacances, Le hôtes organisent un méchoui. Paulette et Roger y invitent les amis, les voisins, les clients les plus fidèles, et la famille de son fidèle compagnon d’armes. Belkacem est un miraculé de la Seconde Guerre mondiale. Avec Roger, ils partagent ensemble l’épopée du débarquement de Provence en 1944 avec la remontée de la vallée du Rhône vers la frontière allemande. Dans les rudes combats qui eurent lieu dans la forêt du Jura, Belkacem avait été blessé au bras et fut évacué vers l’hôpital le plus proche. Là, il côtoya les limbes. Avec une régularité de métronome, les ambulances déversaient leurs funèbres cortèges de jeunes gens, de jeunes GI, mais aussi des hommes horriblement mutilés, le ventre ouvert, pour lesquels mourir paraissait plus doux que de survivre à d’atroces blessures. Un ambulancier déposa à même le sol, un jeune goumier dont le visage ensanglanté masquait par endroits un fin duvet. D’une main tremblotante, il tenait une photo. Puis ses yeux se révulsèrent. Sa main la laissa s’échapper au sol. Un cliché de sa famille marocaine posant fièrement avec de la jeune recrue sur le départ, en superbe uniforme militaire.

\*

Roger se rend dans le village dont est natif Belkacem. Ils choisissent ensemble le plus beau mouton. Belkacem l’immole, puis les deux hommes retirent les viscères, et insèrent les herbes aromatiques dans la cavité qu’ils referment avec un gros fils d’acier. Dès l’aurore, on allume le brasier. Un tas de bois a été disposé dans la fosse spécialement creusée pour l’occasion. Quand les flammes se sont assagies et que les braises sont ardentes, Pierre et Roger positionnent l’animal embroché sur les deux piquets en forme de Y. Chacun à tour de rôle, hommes et femmes se relaient pour faire tourner méticuleusement la carcasse en l’humidifiant à l’aide de longues branches d’olivier trempées dans une mixture d’eau, d’huile et d’épices. On se réchauffe autour du feu, on raconte des histoires aux enfants, on chante, et on discute de tout et de rien, en partageant du café, des dattes, des jujubes puis vers 11 heures, de l’anisette accompagnée de pistaches, de *blibli* et de fèves au cumin.

Les enfants, Jackie, René et Jean, le fils unique de Paulette et Roger, gardent des souvenirs impérissables de ces fêtes exceptionnelles. Des dizaines de copains et copines les rejoignent, tous jouent sur la plage, et il fait bon d’entendre leurs rires portés par les embruns venant du large. L’excitation est telle que parfois, on entend des cris de réprobation de la part des adultes. Lorsque Roger doit intervenir, le ton ne monte jamais très haut ni très longtemps. L’homme a une autorité qu’on ne peut contester. Un simple regard suffit pour vous faire comprendre que vous êtes sur la mauvaise voie et qu’il vaut mieux rectifier votre conduite. À midi, on retire la broche et les hommes s’attellent à la découpe. Paulette s’assure à ce que les bonnes parts soient distribuées aux enfants affamés.

\*

Paulette apparaît discrète, presque effacée, mais pour celles et ceux qui la connaissent, c’est une femme stoïque devant l’adversité. Paulette ne s’appelle pas ainsi, car officiellement c’est Jeanine*.* Une coquetterie de sa part veut qu’elle se fasse appeler par le prénom de sa grand-mère paternelle. Grâce à une lente et patiente transmission de son savoir-faire, Paulette est devenue une couturière hors pair et réputée. Le prêt-à-porter n’existe pas encore et chaque cliente choisit son tissu et son patron pour la confection d’une robe, d’une jupe ou d’un chemisier. Paulette a appris son métier sur le tas dès l’âge de quatorze ans et c’est dans cette boutique qu’elle a rencontré Roger lorsqu’il venait chercher des commandes pour sa mère.

Les deux amoureux se sont mariés dès leur majorité. C’est un couple extrêmement soudé et qui a traversé de multiples tempêtes. Hormis les deux mobilisations de Roger, ils ne se sont jamais quittés. Le couple rêvait d’une famille nombreuse, cependant lorsque Paulette accoucha de Jean, en 1938, elle faillit perdre la vie. Une opération urgente l’avait sauvée, mais les séquelles faisaient qu’elle ne pouvait plus enfanter.

Un autre moment difficile de leur vie commune fut la tentative d’assassinat visant leur fils. Jean n’était qu’un jeune adolescent quand il choisit de s’engager dans le camp des tenants de l’Algérie française, lors de ce qu’on a appelé « Les événements ». Il n’avait rien dit à ses parents et dès le couvre-feu, il s’échappait discrètement de la maison. On lui avait confié comme mission de transporter des tracts clandestins. Cependant, ses allées et venues n’étaient pas passées inaperçues et il avait été démasqué par ses ennemis. La lettre qu’il avait reçue émanait du FLN, la résistance algérienne, et l’avait condamné à mort. Lorsqu’il fut touché par une balle, il n’en avait perçu qu’une légère douleur au niveau du cou. Lorsque Paulette s’aperçut qu’une mare de sang tachait le col de sa chemise et coulait sur son torse, elle prit la mesure de la gravité de la blessure. Au service des urgences de l’hôpital général d’Alger, un jeune appelé du contingent le prit en charge et tenta à de multiples reprises de le perfuser. Jean racontera que la douleur de la balle qui l’avait traversée était sans commune mesure avec la douleur provoquée par ce jeune infirmier. Les tentatives échouaient les unes après les autres, et Jean le suppliait d’arrêter ce qu’il fit au bout de la onzième tentative. Le blessé passa une nuit sous surveillance et le lendemain, le médecin-chef considéra qu’il était hors de danger. Ce dernier conseilla à ses parents d’aller allumer un cierge à Notre-Dame car à quelques millimètres près, la balle aurait pu toucher la carotide avec une issue qui aurait été dramatique.

Paulette avait découvert la lettre comportant l’effrayant avertissement maladroitement caché dans le tiroir de son bureau. Roger était rongé par l’inquiétude, paralysé par l’épreuve. Sans Paulette, il aurait sans doute touché le fond, car derrière sa carrure d’athlète, se cachait un colosse aux pieds d’argile. Tous les deux passèrent la nuit à chercher une solution. Paulette trouva enfin l’échappatoire, un choix douloureux.

Dans la caserne de Sidi Bel Abbes, Roger remplissait les papiers d’enrôlement de Jean. Pendant ce temps, Paulette expliquait à l’officier les raisons de cet enrôlement précipité. Le capitaine appréciait la franchise de cette femme et il signa l’ordre d’affectation de la jeune recrue hors d’Algérie, à Meknès, au Maroc. Cela brisa le cœur de Paulette, mais au vu de la dégradation de la situation du pays, elle s’était résignée à ne pas revoir son fils avant quelques mois, car tous les militaires pieds-noirs ou appelés venus de France étaient menacés par le Front de Libération Nationale.

\*

Fort-de-l’Eau, Algérie, 1962. Roger est seul dans sa villa. Il n’a rien dit à Paulette pour ne pas l’inquiéter. C’est bien la première fois qu’il agit ainsi. Il a demandé à son épouse de rester à Alger chez sa mère, car l’insécurité envahit chaque hameau, chaque maison isolée, et ici, ils sont une cible potentielle. Ce jour-là, il a exceptionnellement fermé la boutique pour effectuer sa terrible besogne.

L’homme est déterminé. Son visage est tuméfié par une rage sourde. Habituellement, il supporte bien la chaleur, mais en cette fin de matinée, il a ôté sa chemise, et sur son torse dégoulinent de grosses perles de sueur qui finissent par tremper son vieux pantalon de velours. Il ne boit pas, n’a pas soif. Il ne mange pas et n’en a aucune envie. Sous un soleil de plomb, il œuvre méthodiquement sur ce qu’il a mis tant de mal à bâtir. Cette maison représentait l’aboutissement de cinq années d’un dur labeur.

Roger assène des coups de masse dans chaque cloison, puis il monte dans les combles. La construction de la charpente lui avait donné un mal de chien et quand il la regarde en enfilade, il est fier de cet assemblage de bois parfaitement aligné. La poutre principale est en chêne massif. Avec Belkacem, ils l’ont hissée au faîte du toit grâce à la seule force de leurs bras. Après avoir jeté les tuiles à terre, Roger redescend et à présent, il entame la partie la plus périlleuse en sapant le principal pilier porteur. Un sinistre craquement annonce l’effondrement. Il a juste le temps de faire quelques pas en arrière avant que l’édifice ne s’écroule comme un château de cartes dans un fracas inouï. Un nuage de poussière envahit un ciel d’une clarté absolue. Il s’acharne sur les derniers morceaux de mobiliers, de carrelage, de sanitaires, rien ne doit rester. Si les indépendantistes venaient à prendre le pouvoir, autant ne leur laisser que des ruines. Roger fait virevolter son outil en l’air, qui retombe lourdement sur ce tas de planches et de ferrailles. Remettre sa chemise, sa veste, et partir en se disant que sa famille sera plus en sécurité à Alger ou à Blida, le village de son enfance. À cet instant, il ne sait pas qu’il sera chassé de son pays, « La valise ou le cercueil » avait averti le Front de libération nationale.

Le couple a eu la vie sauve grâce aux conseils de Belkacem qui a averti Roger qu’un attentat était en préparation à Fort-de-l’Eau. Au départ, il ne l’avait pas cru, mais leur lien de confiance avait eu raison de son entêtement à ignorer la menace. Les informations qu’il avait obtenues furent fondées. Les huit maisons seront mitraillées par un commando du FLN, tuant les vingt-deux occupants pieds-noirs. S’ils avaient été présents, nul doute que le couple auraient fait partie de la liste des victimes.

Les communications sont interrompues de part et d’autre de la méditerranée. Pierre et Anna n’arrivent plus à joindre leurs amis. Ils sont inquiets.

\*

Réjusse, Provence, 1962. Peu avant l’ouverture de l’après-midi, une sonnerie du téléphone retentit dans la boutique, insistante. Un employé à peine réveillé de sa sieste râle contre cet appel intempestif et finit par décrocher en adressant un « allô » sec et contrarié. À l’autre bout du fil, une voix de femme demande si Pierre est là.

— Dites-lui que c’est Paulette d’Alger, je suis une amie, c’est important.

De la fenêtre, le jeune apprenti aperçoit son patron sortir de la voiture. Il lui signifie qui est au bout du fil, et Pierre accourt, se saisit le combiné.

— Paulette ? Je suis tellement heureux de t’entendre. J’ai essayé de vous joindre à plusieurs reprises, mais les lignes sont apparemment coupées et avec Anna, on s’inquiétait. Et Roger, comment va-t-il ?

— Il est à côté de moi, il est sous le choc. On t’appelle du port de Toulon.

— Sous le choc ? De Toulon ? Mais que se passe-t-il ?

— Nous avons dû partir précipitamment. Il ne nous reste rien, seulement trois bagages.

Paulette est au bord des sanglots.

— Savez-vous où aller ?

— Non, on a besoin de ton conseil.

— Je t’écoute.

— Un de nos clients nous a conseillé de nous rendre à Paris. Il nous a donné une adresse. Il y aurait du travail pour Roger. Ne connais-tu pas quelqu’un qui pourrait nous héberger là-bas pour quelques temps ?

— Cela fait plus de vingt ans que je n’y suis plus retourné, je ne connais plus personne malheureusement. Dans l’immédiat, je vous propose de venir vous chercher, et de dormir à la maison. Vous avez besoin de repos, et la nuit porte conseil.

— Bien, dit Paulette reconnaissante, mais on ne voudrait pas vous déranger, tu sais.

— Avec Anna, on sera ravis de vous revoir, tu penses !

— Nous sommes trois, ajoute Paulette. Nous avons recueilli Myriem, la fille d’Abdelkader Belkacem, tu te souviens de lui ?

— Bien sûr, répond Pierrot. J’ai une chambre pour elle aussi, ne t’en fais pas.

— Encore mille fois merci Pierrot. Tu nous remontes le moral.

Belkacem ne put bénéficier des bateaux français pour fuir les atrocités qui eurent lieu dès la proclamation de l’indépendance, les harkis n’étaient pas prioritaires. Belkacem avait demandé à ses amis de protéger sa plus jeune fille en la prenant avec eux. Paulette et Roger apprendront, horrifiés, qu’il fut liquidé, considéré comme un félon par le FLN. Chaque fois que Roger regarde Myriem, il ne peut s’empêcher de repenser à son ami. Lui, qui lui a sauvé la vie et il n’a pas pu sauver la sienne.

\*

C’est dans cette propriété surplombant la baie de Saint-Tropez, au cœur d’une Provence enchanteresse, que les amis se retrouvent après leur dernière rencontre en Algérie en 1957. Tous contemplent la vue qui s’offre à eux. Roger retrouve la parole.

— Quelle réussite pour vous ! Vous l’avez tous les deux amplement méritée.

— Mais on vous la doit, réplique Anna. On n’oublie pas ce que vous avez fait pour nous.

— Mais pourquoi vouloir absolument partir à Paris, restez avec nous ? Il y a du travail ici, poursuit Pierrot.

Anna se tourne vers Paulette, et ajoute :

— Il n’y a pas de couturière dans le village, tu peux venir me rejoindre dans mon atelier, j’ai de l’espace pour toi si tu le souhaites.

— Mon ami, je te propose de venir nous aider à la boutique, renchérit Pierrot.

— Merci pour vos offres généreuses. On est encore abasourdi par ce qui nous arrive, mais on ne va pas se laisser abattre, hein, mon chéri ! lance tendrement Paulette à Roger.

— Installez-vous ici le temps qu’il faudra. Vous prendrez votre décision lorsque vous serez reposé, conclut Anna qui emmène le couple et Myriem vers les deux chambres d’amis.

\*

Le couple a accepté la proposition de rester à Réjusse en insistant pour payer un loyer, ce que Pierrot refuse catégoriquement. Anna propose à Paulette une pièce pour y installer une machine à coudre et une grande table de découpe à tissu. Pierrot conduit son ami à la charcuterie. Jackie, son fils, y est présent. C’est lui qui gère à présent la boutique au quotidien. Pierre confie, en aparté, à Roger :

— Je ne sais pas si j’ai bien fait de lui laisser le commerce. Je lui fournis pourtant toutes les préparations, mais il est trop lent, et quand il sert, c’est tout juste avec un sourire. Je suis obligé de l’aider sinon les clients vont partir. Je ne suis pas mécontent que tu l’épaules car je n’ai plus le temps d’être avec lui, j’ai aussi mon usine à gérer. Viens, je vais te la faire visiter.

Les deux hommes grimpent dans une Aston Martin rutilante.

— Un petit cadeau que je me suis fait, sourit Pierrot. Un rêve d’enfant.

Il roule pied au plancher vers une ancienne briqueterie que Pierrot a entièrement réaménagée en une fabrique industrielle ultra moderne. Une vingtaine d’employés élabore les spécialités qui ont fait la renommée du charcutier. Roger est impressionné par l’immense chambre froide et l’étendue de la chaine de production.

— Il a fallu quelques années pour que ça prenne, mais à présent les gens du coin se sont mis à consommer tes spécialités, dit Pierrot. C’est une production industrielle, mais je garde un œil sur la qualité. Si ça ne me convient pas, je jette. Tiens, goûte.

Pierrot lui tend une Soubressade.

— C’est vrai qu’elle est bonne, dit Roger hochant la tête de plaisir. Même si je la préfère plus piquante, et avec plus de cumin.

— J’ai dû modifier ta recette, déplore Pierrot. Ici, ils n’aiment pas les épices, ils n’aiment que l’ail et le thym. Mes plus gros clients sont les restaurants du golfe, les traiteurs de Toulon, Marseille, jusqu’à Nice y compris les nouvelles épiceries où l’on se sert soi-même. J’ai dû m’équiper d’une machine d’emballage. Ça m’a couté un bras.

\*

Malgré la profonde déchirure liée au traumatisme de la séparation, et à l’assassinat de leur ami Belkacem, Roger et Paulette retrouvent peu à peu leurs marques. Roger aide Jackie, il y a moins d’attente et les clients semblent revenir. Pierre peut à présent se consacrer entièrement à l’agrandissement de son usine car la demande afflue. Paulette reçoit des commandes grâce au réseau d’amis et de connaissances de son amie. Anna mène enfin une existence paisible avec ses deux enfants. Sa passion pour le bois ne l’a jamais quittée, mais Pierre, n’a pas la même quiétude. Il feint une sérénité de façade. Un mauvais pressentiment le hante. Il n’a pas rendu son pistolet militaire et le garde sur lui ou à proximité. Le même qui a tué Loulou et le pauvre soldat innocent. Le fait qu’un des malfrats de la bande puisse le retrouver l’obsède, et il s’empresse de dévisager chaque client inconnu qui rentre dans sa boutique. Son pressentiment s’avérera fondé car une femme le recherche, une dénommée « Suzanne », médecin des hôpitaux de Paris.

**CHAPITRE VI**

*Origines*

Normandie 1966. Lorsque Yvette avoua à sa fille qu’elle avait été adoptée, Suzanne tomba dénue. Pendant ces trente dernières années, jamais elle ne s’était doutée de quoi que ce soit. Si sa mère adoptive lui avait dissimulé la vérité, c’est parce qu’elle voulait lui éviter d’être confrontée à une vérité dérangeante.

Yvette était une vieille fille qui a toujours vécu de sa région natale du Perche, et ignorait tout de ce qui se passait à Paris. Elle connaissait peu de choses de son frère Louis et de Jeannette qu’elle n’a pratiquement pas connue, mais elle pressentait qu’ils menaient tous deux une vie dissolue, et qu’il valait mieux épargner à sa protégée d’avoir honte d’eux. Ces derniers lui avaient confié leur enfant après sa naissance. Ici, il y avait de quoi manger à sa faim. Suzanne y a vécu une enfance solitaire, mais heureuse, choyée, aimée.

Ses parents venaient rarement lui rendre visite et une fois, rien qu’une fois, ils l’avaient emmenée chez eux, à Paris. Cela restera son seul souvenir d’une courte période passée ensemble. Puis, ils l’avaient ramené chez Yvette, et ne les avait plus revus. Loulou avait envoyé un télégramme à sa sœur pour lui signifier que Jeannette avait disparu dans un terrible accident. Lui, devait partir, ailleurs, sans précisions. Sans nouvelles de lui, Yvette s’était rendue à la gendarmerie où on l’informa qu’il était mort. « Au Liban ? Mais c’est où ça ? », s’était-elle exclamée au maréchal des logis. Yvette avait élevé Suzanne dans le culte d’un héros tombé au champ d’honneur, et elle avait demandé à ce que le nom de son frère soit gravé sur le monument des guerres du village. Chaque dimanche, après la messe, mère et fille y déposaient un bouquet de violettes, les fleurs préférées de Loulou.

Maintenant qu’elle savait, Suzanne était assaillie de questions existentielles. Qui étaient ses véritables parents ? Pourquoi l’avaient-ils confié si jeune à Yvette ? Qu’était-il advenu de sa mère naturelle ? Autant de mystères qui l’intriguaient à tel point qu’elle consacrait le peu de temps libre dont elle disposait à chercher des réponses.

Sa première démarche fut d’aller consulter les archives militaires qui attestaient bien que Louis Combes était décédé en combattant dans la banlieue de la ville de Tyr, au Liban. Il avait succinctement dit à sa sœur qu’il était tenancier d’un bar dans le Marais. Dès lors, Suzanne écuma les bistrots et les brasseries de ce quartier, mais aucun patron ni employé ne le connaissait. Il était possible que l’établissement qu’il détenait ait été reconverti en un autre commerce. Elle interrogea au débotté, les personnes âgées sur les terrasses et dans les parcs avoisinants dans l’espoir d’obtenir un renseignement, mais rien. Pas la moindre piste sur ses parents.

A trente ans, Suzanne était interne en chirurgie. Avec beaucoup de travail et de volonté, et grâce à une bourse d’État, elle avait pu suivre les cours à la faculté de médecine de Caen, puis avait réussi brillamment son concours de spécialiste en ophtalmologie. C’est à l’hôpital des Quinze-Vingts de l’Assistance publique de Paris qu’elle rencontra son mari, lui aussi chirurgien, originaire de Nancy, ville dans laquelle ils s’installeront lorsque Suzanne sera agrégée, une des toutes premières femmes en 1982, à accéder à cette à ce titre et à la fonction de chef de service.

Suzanne n’exerce pas l’ophtalmologie par hasard. Un choix de spécialité sans doute liée à un souvenir d’enfance qui avait subitement refait surface, le 3 mai 1967. Ce samedi, il faisait beau, un printemps affirmé, le jardin de la place des Vosges exhalait des odeurs de lilas et de rosier en fleurs. Suzanne et son mari se dirigeaient vers l’ancienne demeure de Victor Hugo, transformé en musée. En passa sous les arcades, elle releva machinalement ses lunettes de soleil. Mais passé l’imposant pilier, un rayon de soleil réapparut et la frappa en plein visage. Elle ressentit un intense aveuglement douloureux, deux poignards qu’on aurait plantés dans ses yeux. L’éclat était si insoutenable qu’elle dut s’asseoir précipitamment car elle était au bord de l’évanouissement. Son mari la soutint, et les passants accoururent et s’inquiétèrent pour elle. Suzanne reprit peu à peu ses esprits et rassura tout le monde. Cette douleur n’était que la réminiscence soudaine d’un événement qu’elle avait jusque-là enfoui dans sa mémoire. D’aussi loin qu’elle se souvenait, un voile de soie ondulant au vent avait été tendu au-dessus de son landau, mais il n’était pas assez épais pour atténuer la luminosité d’un soleil tranchant. Suzanne enfant avait subi ce mème éblouissement qui ne dura que quelques brefs instants, suivi d’un apaisement, puis de nouveau ce rayon blessant qui disparaissait aussi vite qu’il était apparu, une alternance d’ombre et de lumière. La poussette s’immobilisait, et Suzanne apercevait sa mère qui lui souriait. Elle percevait les conversations animées d’une foule attablée, et les rires de Jeannette qui résonnaient sous les voûtes. Puis, Loulou recouvrait le landau d’une couverture épaisse et la berçait. Dans l’obscurité, calme et sereine, elle s’endormait. Suzanne devait avoir à peine plus de deux ans.

Cette douloureuse sensation indiquait que l’établissement que fréquentaient ses parents devait être à proximité de ces arcades. Le lendemain, Suzanne pénétra seule dans l’un d’entre eux, et lorsqu’elle vit ce vieillard assis au fond du troquet, voûté sur son journal, elle sut par intuition qu’il était celui qui l’aiderait. Elle s’était approchée à lente enjambée telle une féline s’apprêtant à fondre sur sa proie, et s’était assise à une table d’écart de l’homme, son regard planté sur lui. Il avait senti sa présence, s’était redressé, ils s’étaient salués d’un hochement de tête. Suzanne avait commandé un double Martini *dry*. Elle avala son verre d’un trait et s’adressa abruptement à lui :

— Louis Combes, cela vous dit sans doute quelque chose.

Le vieux s’était pétrifié. Lorsque Suzanne ajouta :

— Je suis sa fille.

Ses yeux s’embrumèrent, et il éclata en sanglots. Au comptoir, son fils s’étonna. Il était venu auprès de lui, mais il le rassura :

— Je dois quelques explications à cette dame, laisse-nous.

— J’appréciais beaucoup vos parents, affirma Raymond, sur la défensive, une façon d’amadouer, de préparer Suzanne à être confrontée à une sordide histoire de famille.

A l’époque, Raymond faisait partie de la bande à Loulou. Il disait regretter cette période de sa vie, celle d’un bandit notoire, l’homme de main d’un redoutable truand. Pour Suzanne, ce fut une nouvelle désillusion. Son père, ce héros qu’elle chérissait chaque dimanche, était en fait un repris de justice condamné pour extorsion de fonds et racket. Quand elle demanda au vieil homme ce qu’il était advenu de sa mère, il bredouilla, semblait perdu, épris d’une conscience qui n’était pas en paix, et qui attendait de se décharger d’un lourd secret. Jeannette Duveau était enceinte de Loulou par accident. Tous deux avaient l’habitude de fréquenter ce bar, et le premier propriétaire, joueur invétéré, avait été à l’initiative d’un tripot illégal. Il fut plumé et dût mettre en vente l’établissement pour rembourser Loulou. Jeannette avait trouvé le repreneur idéal, Adrian Poznanski. Ce dernier ne devait en aucun cas connaitre la liaison qu’elle entretenait avec Loulou et le fruit de leur union qui devait être caché.

Adrian rentrait avec son ami Roger à la caserne de Château Thiery, mais il fit subitement demi-tour. Adrian avait omis d’indiquer à sa femme où il avait caché ses dernières économies au cas où elle en aurait besoin. Lorsqu’il arriva sur le pas de la porte de l’établissement, Adrian recula brusquement en apercevant Loulou. Comble de l’horreur, il enlaçait Jeannette et celle-ci, loin de se débattre, l’embrassait rendrement. L’homme trompé se sentit profondément humilié, et comprit la supercherie dont il était la victime. Adrian décida de se venger, d’abord sur Jeannette et, coup du sort, sur Loulou. En 1945, Adrian vendit son bar à Raymond qui s’était rangé des voitures, et ce dernier fut même soulagé d’apprendre la disparition de son mentor car il craignait d’être racketté par son ancien patron. Dès lors, Raymond ne reçut plus aucune nouvelle d’Adrian. En 1949, il lui envoya un faire part de mariage à l’adresse indiquée sur l’acte notarié, à Alger, mais qui lui fut retournée avec la mention « Destinataire inconnu ». Il demanda à son frère, Wojtek, comment le lui faire parvenir. C’est ainsi que Raymond découvrit que son ami Adrian évoluait à présent sous une nouvelle identité. Il avait compris et n’insista pas, car il se doutait bien que celui qui à présent se faisait appeler Pierre Jousset voulait se faire oublier.

Suzanne doutait de la parole de Raymond, et elle consulta de nouveau les archives militaires. Le dénommé Andrian Poznanski était bien mort au champ d’honneur, le même jour que son père, au même endroit. La permutation d’identité était un subterfuge astucieux et plausible. Suzanne était convaincue qu’Adrian avait tué son père.

\*

Suzanne ressent de la pitié pour sa mère, une enfant de la balle d’après la description faite par Raymond. Elle garde le souvenir de ce large sourire aperçu dans son berceau, et elle reste persuadée qu’elle n’avait pu faire autrement la concernant, sous la pression de Loulou. Adrian, alias « Pierre Jousset », est-il encore en vie ? Comment obtenir des aveux de sa part ? Et comment lui faire payer ses crimes ? Les faits étant prescrits ou classés, Suzanne ne peut que compter sur elle. Elle pense un temps rencontrer son frère, Wojtek, mais elle ne connait pas la nature de leurs liens affectifs, et ce dernier risquerait d’alerter son frère et de compromettre une traque qu’elle souhaite la plus discrète possible.

 \*

La jeune médecin se rend à Réjusse, impatiente, La chance sera avec elle, car elle sera directement confrontée à Adrian Poznanski l’assassin.

Jackie est fébrile, le médecin lui diagnostique une méchante grippe et il doit garder le lit. Roger peut servir les clients sans Jackie, mais en ce début de weekend férié l’affluence sera sans doute au rendez-vous. Pierre insiste afin de remplacer son fils et prend plaisir à enfiler de nouveau son vieux tablier fétiche, celui de ses débuts ici. Il appelle Anna et lui demande de reprendre la caisse pour la matinée afin de libérer leur belle-fille pour qu’elle puisse rester auprès de son mari. Peu avant l’ouverture, en attendant l’arrivée d’Anna, les deux hommes prennent un café et se rappelle du bon vieux temps. Roger éprouve une profonde gratitude envers son ami. Il ne connaît Pierre que sous de bons auspices, travailleur infatigable, jovial, et respectueux. Mais son caractère irritable presqu’irascible, qu’il a mis en sourdine, refera surface. Anna a constaté un changement notable de son caractère il y a quelque temps déjà, et subit des reproches incessants et disproportionnées. Les prémices d’une nouvelle chute libre dont Adrian s’était portant extirpé à temps, en 1939.

Suzanne se tient à distance de la boutique et pense avoir aperçu Jousset au travers de la vitrine du magasin. Physiquement, il en impose. Sa carrure correspond bien à la description qu’il lui a faite Raymond, mais ses traits et sa silhouette ne sont plus exactement les mêmes. Il l’avait aussi décrit comme impulsif, emporté et colérique. Elle éprouve subitement une angoisse paralysante. Suzanne hésite un moment, puis la file des clients se dissipe. Elle prend son courage à deux mains et entre dans la charcuterie pour en avoir le cœur net.

Anna la salue, Pierre la dévisage, Roger s’affaire dans l’arrière-boutique. Suzanne demande quatre tranches de jambon blanc. Pierre se saisit de la pièce et la pose sur la machine à découper animée par une manivelle qu’il faut actionner. La jeune femme s’en étonne :

— Chez nous, à Paris, notre charcutier a une machine électrique.

Pierrot se limite à ses obligations professionnelles :

— Vous souhaitez des tranches fines ou épaisses ?

— Plutôt épaisses.

Pierre actionne une molette qui règle l’épaisseur des tranches. De nouveau, Suzanne s’exprime :

— La molette de votre machine est manuelle. Chez nous, à Paris, le réglage est automatique. Il suffit d’appuyer sur des boutons.

Les tranches ayant été découpées, il les enveloppe dans un papier d’une blancheur immaculée. Encore une nouvelle remarque :

— C’est curieux, mais à Paris, le jambon est emballé dans du papier transparent, du papier cellophane. Vous ne connaissez pas le papier cellophane ?

Trop, c’est trop ! Pierre fulmine :

— Madame, ici, vous êtes en Provence. Et ici, de Paris, nous n’en parlons jamais. Oui, jamais ! Est-ce que nous, nous allons passer nos vacances à Paris ? Dites-moi ce que nous irions faire là-bas, à part nous faire couper du jambon par une machine automatique, régler l’épaisseur des tranches en appuyant sur des boutons puis envelopper la marchandise dans du papier cellophane. Oui, que voulez-vous que nous allions faire à Paris ?

Anna se terre derrière sa caisse, elle ne dit rien, elle sait que cela ne sert à rien d’intervenir. Les boulistes se sont arrêtés de jouer et se délectent de cette algarade volontairement bruyante. Roger a entendu les vociférations de Pierre et reste immobile, stupéfait. Prenant une voix de plus en plus tonitruante, il enchaine :

— Ces quatre tranches, je vous les offre. Je ne serai ni plus riche ni moins pauvre. Si je dois vous rendre de la monnaie, vous allez me dire qu’à Paris, les pièces des commerçants sont plus ceci et moins cela, et inversement. Bien le bonjour, madame, sortez !

— Mais je tiens à vous payer, insiste Suzanne.

— N’insistez pas. Mais avant de nous quitter, je souhaite vous dire quelque chose, un conseil amical et sincère : à un Provençal comme moi, ne lui parlez jamais de Paris, jamais. Colossale erreur ! Gigantesque bévue ! Monumentale faute de tact ! C’est le type de propos qui peut avoir des conséquences insoupçonnées, mais irrémédiablement terribles.

Roger est interloqué par cette scène pagnolesque qui aurait pu être comique, mais l’attitude de Pierrot lui était jusqu’à présent inconnue. Pierre lui avait pourtant fait visiter avec enthousiasme son Paname. Il ne comprend pas.

La cliente se saisit de sa marchandise :

— Je suis désolée de la tournure prise par la conversation. Je le redis, je tiens à payer ce que je vous dois.

— Non, le fait que vous quittiez mon magasin me paye de tout.

Roger en a trop entendu et veut à présent intervenir pour signifier à Pierre son incompréhension devant de tels propos déplacés. Il passe à travers le rideau de lamelles plastiques orangées qui le sépare du point de vente. À la vue de l’expression de son ami, Pierrot réalise la rudesse de ses propos. D’un ton nettement plus calme, il se sent dans l’obligation de préciser :

— Vous ne me devez rien. Ne voyez aucune malveillance dans ce que je viens de vous dire. Vous savez, dans le Midi, se fâcher est un sport, un sport réservé aux amis. Je dirais même que, chez nous, se disputer est quasiment une preuve d’estime. Et que serait l’amitié sans la sincérité des paroles à dire ou à entendre ? N’est-ce pas, mon ami ?

Roger est décontenancé par ce qu’il entend. Pierre reprend :

— C’est ainsi et, sans vouloir vous froisser, j’ai pris plaisir à me fâcher avec vous. J’espère que, de votre côté, pour vous aussi, cet incident est clos. Allez, sans rancune.

Suzanne se dirige vers la sortie, un léger sourire en coin car elle est intimement persuadée qu’elle a eu affaire à Adrian Poznanski. Pierrot est épris d’un mauvais pressentiment : « Cette Parisienne n’est pas venue me provoquer ainsi de façon anodine », pense-t-il. Un fantôme aurait-il resurgi ? Peu importe, car cette mauvaise scène de vaudeville est une réussite, car l’esclandre a fait le tour du village en un rien de temps. S’en prendre à une Parisienne est un signe fort d’allégeance à la Provence. Les boulistes, aux airs réjouis et satisfaits, regardent la jeune trentenaire qui s’engouffre sous les portiques en direction du parking. Pierrot a réussi son rituel de passage, il sera à présent reconnu comme un vrai gars du pays. Il a franchi un dernier obstacle qui le conduira à se faire élire maire de Réjusse.

\*

Roger enlève son tablier, lance un regard inquisiteur à Pierrot, s’excuse auprès d’Anna, et court afin de rattraper la dame offensée.

— Madame, veuillez excuser l’attitude de mon ami. Il n’est pas comme ça d’habitude. C’est un coup de sang éphémère lié sans doute à de l’inquiétude pour son fils malade.

— Je l’ai un peu provoqué. Mais j’accepte volontiers vos excuses, répond Suzanne.

— Puis-je vous offrir quelque chose, un café, une orangeade ?

— Désolée, mon mari m’attend pour une sortie en mer, mais j’accepte bien volontiers votre invitation. Pouvons-nous nous revoir dans la soirée, à l’heure de l’apéritif par exemple ?

— Nous fermons la boutique à 19 heures. D’ici là, je convaincrai mon ami de venir nous rejoindre afin qu’il vous fasse personnellement ses excuses.

— Si vous me le permettez, je n’y tiens pas particulièrement, vous me les avez présentées, je les ai acceptées, pour moi c’est une affaire classée.

— Bon, comme vous le souhaitez.

— A ce soir, lâche Suzanne.

Les ventes se poursuivirent dans une ambiance mécanique pour ne pas dire fonctionnarisée. Les clients ne manifestent aucune remarque de peur de se prendre, eux aussi, une avoinée aussi stupide. Ils sont accueillis sans signes ostentatoires de bienveillance. Pierrot se limite à des phrases courtes, se bornant à l’essentiel, sans trop écouter ce qu’ils désirent.

C’est ainsi que, par inattention, il vend un kilo de saucisson à la place de saucisses. Lorsque la dame lui fait constater qu’il y a erreur, il lui répond :

— Je sais, mais aujourd’hui, dans le cadre d’une démarche commerciale, la maison vend le saucisson au prix de la saucisse. Vous y gagnez. Peu de charcutiers vont aussi loin afin de satisfaire leur clientèle. Quant à la saucisse, je vais la choisir spécialement pour vous. Je vous l’offre.

Anna marmonne :

— Jambon donné, saucisson soldé, saucisse offerte. Ce n’est pas comme ça qu’on renflouera la caisse de Jackie.

Puis le carillon sonne midi, Pierrot franchit le pas de la porte et s’exclame à la cantonade :

— Pour une fois que je discute gentiment avec une cliente, vous en profitez pour ne pas jouer. Allez, *zou*, une triplette ! Ne faisons pas patienter le 51.

Roger fait part à Anna de son étonnement devant de si blessantes paroles. Elle lui fait cette confidence :

— Tu sais, Pierre a bien changé. La gestion de son usine le préoccupe. Il en devient irritable, et je suis devenu sa tête de turc, soupire-t-elle.

— Il te fait peur ? s’étonne Roger.

— Il vaut mieux que je fasse profil bas.

L’homme est abasourdi par cette révélation. Lèverait-il la main sur son épouse ? Il tire le rideau métallique. Anna s’éclipse. Roger invite son ami à s’asseoir auprès de lui à une table de la terrasse.

— Je n’ai pas compris ton emportement vis-à-vis de cette femme, certes un peu hautaine, mais le client est roi !

— Et c’est tant mieux ! rétorque Pierrot agacé.

— Je sais que ta vie antérieure à la capitale reste un souvenir douloureux pour toi, mais cela ne m’explique pas pourquoi tu portes encore cette rancœur.

— Oui, excuse-moi, je suis tendu ces temps-ci, c’est vrai. Je m’inquiète pour la boutique. Jackie n’est pas à la hauteur. Grâce à toi, j’ai l’impression que ça va mieux, mais les clients que j’avais ne sont pas tous revenus.

— C’est plus comme avant, les gens sont pressés, se désole Roger, ils ne veulent plus discuter ou attendre.

— Jackie me fait perdre de l’argent, répond Pierrot.

— Je crois qu’il n’a pas, comme nous, la passion du métier. Il me l’a confié, sans s’en ouvrir à toi, déplore Roger.

— Je vais demander au premier adjoint que je connais bien s’il peut l’embaucher à la mairie. Il y sera certainement plus à son aise.

Jackie est soulagé de quitter une profession qui ne lui plaisait pas. Il est affecté aux espaces verts. Couper des haies, fleurir les bacs et tondre les pelouses lui laissera plus de temps pour customiser sa voiture de rallye.

Comme prévu, à 19 heures, Roger présente Paulette à Suzanne. Cette dernière s’excuse de l’absence de son mari qui s’est malencontreusement bloqué le dos en soulevant le bateau. Roger est un homme profondément intègre, attachant, au regard malicieux et qui ne manque pas d’humour. Suzanne se demande comment un homme aussi bon pouvait s’être lié d’amitié avec une crapule de la sorte.

Lorsque Paulette veut en savoir plus sur Suzanne, celle-ci reste évasive.

— Avec mon mari, nous passons nos vacances ici. Nous découvrons cette région, et nous nous plaisons beaucoup ici.

Paulette lui indique les musées et les lieux qu’il leur faut absolument visiter, ainsi que les bonnes tables incontournables. Roger ne comprend pas la saute d’humeur de son ami. Peut-être s’agit-il de cet épisode qui aurait pu changer son tempérament ?

Ainsi alors que les deux compères péchaient au large de Fort-de-l’eau, les éléments s’étaient subitement déchainés et l’orage grondait. Ils décidèrent de faire demi-tour, mais ce qu’ils redoutaient les frappa. La foudre s’abattit sur le mat. Sonnés, mais heureusement indemnes, Roger et Pierre se relevèrent péniblement puis se rassurèrent mutuellement. Au port, Pierre n’arrêtait pas de se plaindre de la malchance d’avoir été ainsi touché. Roger lui répondait combien ils avaient eu la chance d’en réchapper. Depuis Roger n’était plus venu en Algérie.

Grace à ces trois témoignages, Suzanne est à présent persuadé qu’il s’agit bien de l’homme qu’elle recherche. Comment lui dire qui elle est ? Comment le confronter à ses actes odieux ? Elle n’a pas le temps de rester à Réjusse, ses études l’attendent, elles sont accaparantes. Elle reviendra, c’est sûr, le plus vite possible.

**CHAPITRE VII**

*L’adoption*

Aéroport de Marignane, 1972. Dès la fin de sa période militaire, Jean a rejoint ses parents, Paulette et Roger. Il s’est reconverti en tant qu’électromécanicien sur les yachts de luxe qui s’amarrent dans le port tropézien. Il a épousé Véronique depuis cinq ans, mais l’enfant ne vient pas. Les démarches pour l’adoption sont longues, des paperasseries incomplètes, des tracasseries incessantes, mais leur projet se concrétise enfin.

L’horizon qui surplombe les pistes de l’aéroport est d’un rouge écarlate. Le comité d’accueil attend impatiemment l’arrivée de Véronique, de Jean et de leur enfant. Du haut de sa terrasse d’observation, tel le radar de la tour de contrôle qui tourne au-dessus de sa tête, ses yeux n’en finissent pas de scruter ce ciel embrasé. Lorsqu’enfin Myriem aperçoit la silhouette du quadriréacteur à l’approche, son appréhension et sa posture figée laissent place à un balancement frénétique de tout son corps. Son cœur tressaute telles les roues de l’avion touchants la piste d’atterrissage. L’engin parcourt le tarmac, et s’immobilise en face de la jeune femme excitée. Elle se précipite dans l’escalier vers le hall d’arrivée.

La porte coulissante qui sépare la douane de la zone d’accueil ne cesse de s’ouvrir pour laisser passer les passagers, puis de se refermer aussi abruptement qu’une lame de hachoir. Quarante-cinq minutes à reposer les mêmes questions à Paulette et Roger qui rassurent comme ils peuvent la gamine. Les formalités sont longues, car ramener un bébé d’aussi loin nécessite des contrôles supplémentaires pour les douaniers. La porte reste fermée, tous les passagers sont sortis et le hall de l’aéroport est désert, quand enfin le couple apparaît avec Hélène. Myriem croit apercevoir un halo de béatitude qui les entoure.

Cette souffrance n’avait que trop duré. Chaque fois, la désillusion succédait à l’espoir. L’absence d’enfants était devenue le sujet de discussion principal des réunions de famille et les démarches officielles entreprises se soldaient toutes par des échecs. Jusqu’à ce jour où, à la fin de la réunion des parents adoptants, un contact se fit sous le manteau. C’était un bout de papier glissé dans la poche de Jean par une inconnue. Il s’agissait des coordonnées d’un gynécologue retraité qui s’était installé sur l’ile de la Dominique. Il recueillait les orphelins de toute la Caraïbe. La discrétion était de rigueur et le médecin évoluait avec prudence face aux demandes d’adoption qui lui parvenait.

Myriem s’avance timidement vers eux, à pas de loup afin de ne pas réveiller l’ange emmitouflé dans les multiples plis et replis de la couverture. N’en pouvant plus d’attendre, elle se penche pour voir enfin Hélène, la petite nièce venue de si loin. Tous entourent Véronique qui, malgré les heures de voyage et le décalage horaire, est radieuse. Jean se tient derrière elle. Il adresse un regard assuré à ses parents.

— Mission accomplie, enfin ! soupire-t-il avec soulagement.

L’expédition avait été préparée à la hâte. Un simple coup de fil avait indiqué l’itinéraire, les formalités et le montant de la transaction.

— J’ai votre enfant, avait lancé le gynécologue véreux au bout du fil.

Un billet d’avion, des bagages bouclés à la hâte, et un détour par la banque pour un retrait d’argent important qu’il avait fallu justifier par les funérailles d’un oncle à l’autre bout du monde. Plus de dix heures de voyage avec une halte à Paris puis l’arrivée à Fort-de-France. Là, un homme les avait conduits vers un embarcadère où une pirogue les attendait. Après une heure de navigation vers l’île de la Dominique, le bateau s’approcha du dispensaire en traversant un décor paradisiaque parsemés de palmiers couchés sur une mer turquoise, langoureusement caressés par les alizées, mais le couple semblait indifférent à ce paysage de rêve.

Le vieux médecin anonyme les accueillit froidement dans son bureau cossu ouvert sur le lagon. Après quelques banalités d’usage, il s’empressa de demander :

— Vous avez l’argent ?

Jean, outré, resta silencieux, mais il était terriblement reconnaissant. Il tendit les 30 000 francs. Le profiteur ajouta :

— Vous avez bien respecté notre accord ?

— Oui, on n’a rien dit à personne et nous allons détruire la trace de notre voyage ainsi que vos coordonnées.

Il compta et recompta les billets et après un hochement de tête approbateur, une assistante les conduisit vers la pouponnière. Arrivée dans la pièce, elle désigna le berceau de l’enfant qui dormait près de la fenêtre. Véronique se pencha et la prit avec une infinie précaution et une ardeur contenue. Ils savaient que cette fois-ci, ils tenaient dans leurs bras leur plus grand bonheur.

\*

Anna et Pierrot sont présents lors de l’arrivée d’Hélène à l’aéroport. Ils paraissent heureux et n’ont rien laissé transparaître, pourtant leurs relations sont devenues exécrables, et leur séparation semble inéluctable. Un soir, la dispute est violente. Anna reproche à Pierrot de trop boire et lui barre la route pour l’empêcher de sortir. Celui-ci devient fou de rage et la bouscule. Anna trébuche et chute lourdement dans l’escalier en colimaçon. Dans sa chute, sa jambe heurte brutalement l’arête d’une marche. Elle présente une fracture ouverte du tibia. Son diabète n’arrange pas les choses et malgré de multiples opérations et des antibiotiques, ce qui devait arriver arrive. La plaie suppure, l’infection prend de l’ampleur, la situation est hors de contrôle. Les médecins sont dans l’obligation de lui faire, *in extremis,* une amputation pour lui sauver la vie.

Anna demande le divorce et lorsqu’elle porte l’affaire en justice, l’avocat de Jousset plaide l’accident. Pierrot demande à Jackie de témoigner en sa faveur puisqu’il était présent. Peureux et influençable, il déclare que sa mère a chuté toute seule. Le juge considère que les violences envers la femme mutilée ne sont pas avérées, et conclut à un accident domestique. Longtemps, Jackie se reprochera ce mensonge.

Pierre ne supporte pas la séparation, et demande à ses deux enfants de couper les liens avec leur mère. L’aîné, René, se range du côté de sa mère et se voit répudié par son père. Anna songe à retourner définitivement en Italie, mais elle a besoin de soins quotidiens et dans sa vallée, il n’y a ni pharmacie, ni soignants suffisamment qualifiés pour la suivre convenablement. Elle emménage dans le village voisin de Roquerouge, à quelques kilomètres de Réjusse, dans une maison superbement restaurée par son frère, assez spacieuse pour y installer son atelier.

René a quitté la maison pour vivre sa vie. Anna vivote de la vente de ses statuettes en bois, mais le travail lui est pénible du fait des douleurs liées à son membre fantôme. Les revenus s’amenuisent au fil du temps, car les diocèses ne passent plus autant de commandes qu’avant. Massimo lui apporte de quoi se nourrir et se vêtir car elle n’y arrive plus. Depuis l’amputation, le frère porte une haine farouche envers Pierrot. Paulette et Roger passent la voir tous les jours et l’aident comme ils peuvent, en veillant bien à ce que Pierrot ne le sache pas. Lorsque Massimo retournera définitivement en Italie, René reviendra et s’installera définitivement auprès de sa mère pour prendre le relai.

**CHAPITRE VIII**

*Un appétit d’ogre*

Réjusse, 2004. La secrétaire raccroche son téléphone, et s’adresse à l’homme en costume cravate qui attend devant la banque d’accueil :

— Monsieur le maire va vous recevoir.

Elle se lève et l’accompagne dans le couloir menant au bureau principal. Le président du club de basket n’a pas d’autres choix que de rester debout, car aucun siège n’est disponible. Il tapote impatiemment sa pochette de cuir qu’il tient contre lui. Jousset le laisse mariner une bonne demi-heure, puis il apparait.

— Tiens ! Émile. Cela faisait un petit moment que je ne t’avais pas aperçu. Entre, s’il te plaît.

— J’ai eu quelques problèmes de santé, veuillez m’en excuser monsieur le maire.

— C’est donc pour ça que je ne t’ai pas vu lors des dernières commémorations. Pour un ancien appelé d’Algérie, ça fait désordre.

— Je vous le répète, j’ai été opéré et j’ai dû me reposer…

— … Je sais Émile, pas la peine de me détailler, le coupe Jousset narquois. Pourtant, après une prothèse de hanche, on se remet vite sur les cannes. Non, ce qui me désole, c’est qu’il y a de moins en moins de monde à nos cérémonies officielles, et je vais finir par obliger tous les présidents des associations subventionnés par la mairie, à y être présents, sinon je vais devoir sabrer dans les dépenses. Bon, quel bon vent t’amène ?

— C’est précisément au sujet de la subvention de l’année prochaine. Emile marche sur des œufs. J’ai consulté le compte rendu du dernier conseil et j’ai pu constater que mon club ne recevra qu’une dotation de trente pour cent inférieure par rapport à cette année.

— Les temps sont durs, c’est la crise. Nous devons faire des économies, déplore le premier magistrat. Notre dette s’accroît. Tu n’es pas le seul à être concerné malheureusement.

— Oui, mais, une réduction de cet ordre, c’est énorme pour notre budget. Je te rappelle que l’équipe première est montée en division d’honneur. Avec cette somme, je ne pourrai pas assurer leurs déplacements et je serai obligé de supprimer deux postes d’éducateurs sous contrat.

— Ton club a du succès et recrute de nouveaux inscrits. Ce manque sera comblé par leurs cotisations.

— Non, malheureusement cela n’y suffira pas.

— Tiens, à ce sujet, puisqu’on évoque les cotisations, tu n’as pas payé la tienne.

— Tiens donc, bien sûr que si, en tant que président, cela aurait été mal venu de ne pas le faire, rétorque Émile.

— Voyons ! Ne fais pas l’idiot, mon ami, dit Pierre d’une mine exagérément désappointée. Une association à laquelle je tiens particulièrement. « Les amis du maire », tu te souviens ? Que je sache, tu n’es pas à dix euros près, non ? Mais ce n’est pas vraiment ces dix euros manquants qui me chagrinent.

Pierre se redresse, pose ses deux bras lourds, portant à chaque poignet une montre et un bracelet en or massif, sur la table et fixe droit son interlocuteur enfoncé dans la chaise basse.

— Soyons franc. Certaines personnes m’ont rapporté que tu leur aurais dit que mon fils n’était pas le bon candidat à ma succession et que mon départ serait finalement une bonne chose pour la ville.

Emile étouffe sous les diktats de l’autocrate et souhaite comme beaucoup un changement d’air.

— C’est faux, reprend immédiatement l’homme hypocrite, et vous le savez, monsieur le maire, je suis cash et direct. S’il y avait quelque chose à vous dire, je vous l’aurais dit. Et puis, à l’approche des élections, les rumeurs les plus folles circulent, il y a de mauvaises langues partout.

— Ah ! tu me rassures. Jousset se rejette alors brusquement en arrière. Prouve-moi ta confiance et fais en sorte que les membres de ton club votent pour Jackie. S’ils viennent en nombre à notre prochaine réunion électorale de mercredi prochain, je verrai ce que je peux faire pour ta subvention.

Émile a parfaitement compris l’avertissement. Il connaît le bonhomme. Dans cette commune, vous n’avez pas le choix, il faut ostensiblement montrer son allégeance quelque soit les circonstances.

\*

Pierre Jousset est un des maires les plus âgés exerçant sa fonction depuis maintenant plus de cinq mandats, trente ans, un double record de France. Il n’était pas destiné à faire de la politique, il s’y était d’ailleurs désintéressé, plus préoccupé par de développement de son usine que par les guéguerres picrocholines municipales.

Sa carrière politique débuta par une trahison politique. Claude, le premier adjoint du maire de l’époque, lui proposa secrètement de prendre la tête d’une liste dissidente. Il se désespérait de son maire qui n’accordait des permis de construire qu’avec parcimonie. Pierre Jousset, entrepreneur dynamique, était le candidat idéal pour arriver à ses fins personnelles, « l’homme de la situation » comme il aimait à le lui rappeler. Celui qu’on surnommera le « Juda », le flattait, vantant sa réussite, et Pierrot succomba à cette argumentation fallacieuse.

Jousset faisait vivre de nombreuses familles du Village qui lui en étaient reconnaissantes. Pierre avait la respectabilité, mais il lui manquait la popularité. Sur les conseils du Juda, sa société parraina les tournois de pétanque qu’il dotait de beaux prix et offrait des tournées générales. Sa large participation aux différentes festivités du village ne passait pas inaperçue, mais sa prononciation trahissait des origines non méridionales et le manque de musicalité dans son intonation, faisait que certains ne se privaient pas de le lui faire remarquer. Les villageois, enfermé dans leur pré carré, n’était pas prêt à élire un maire autre qu’un homme issu d’une de leurs vieilles familles. Malgré ce handicap de taille, Claude enseigna à Pierre quelques rudiments de la langue de Mistral, avec l’accent du Midi à renfort de *peuchère*, d’agrémenter son phrasé par les expressions issues des Félibriges, *fan de chichourle, adesias, boulège et autres,* mais cela sonnait horriblement faux. Il fallut l’humiliation publique de Suzanne pour qu’il soit enfin définitivement coopté.

\*

Lors de sa première mandature, Pierre était attentif, dévoué, disponible, et s’impliquait pour le bien-être de tous. Les bâtiments publics étaient défraichis et avaient besoin d’une réfection. Les routes étaient truffées de nids de poule, il n’y avait pas de gymnase, ni de garderie et il fallait agrandir l’école. Le village bénéficia d’une vaste avenue piétonne avec une aire de jeux, et un nouveau boulodrome à l’ombre des tilleuls. Les commerçants et les restaurateurs occupaient à titre gracieux, de larges superficies d’espaces publics, des terrasses qui se remplissaient de touristes aux beaux jours. Le 26 juillet était un point d’orgue, celui de la fête patronale. La journée débutait par une messe suivie d’un aïoli offert par la municipalité avec des attractions de fête foraine qui faisaient la joie des enfants. Puis l’après-midi, c’était le tournoi de football pour les plus jeunes et de pétanque pour les plus anciens, et en soirée le traditionnel bal des pompiers. Des bagarres éclataient avec les bandes venues des autres villages. Des blousons noirs qui venaient se provoquer, mais les débordements étaient contenus par les gendarmes vigilants à ce que ces dérapages alcoolisés ne dégénèrent pas en foire d’empoigne générale.

Claude avait eu l’accord de son maire d’obtenir le poste stratégique d’adjoint à l’urbanisme. Jousset lui avait rendu la pareille car il lui était redevable d’avoir embauché Jackie aux espaces verts, mais il manifestait des velléités qui devinrent pressantes. Le Juda était l’incarnation de la folie immobilière des trente glorieuses, mais Pierre ne souhaitait pas voir défigurer ce littoral sauvage. Il refrénait tant qu’il le put les ardeurs de cet homme vil dont les sempiternelles demandes devenaient lassantes. Entre les deux élus, les tensions étaient constantes, à tel point que les proches amis de Pierre lui demandèrent de lui retirer sa délégation. Mais ce haut fonctionnaire, élu de longue date, était avisé et connaissait si bien les rouages de l’administration qu’il en était devenu indispensable à la bonne marche de la commune. Le vers était dans le fruit. Redoutablement rusé, malin comme un singe, il cherchait une faille cachée, le talon d’Achille d’un maire jusque-là très apprécié par la population.

\*

Tous les mercredis, Jousset conviait les élus de sa majorité à une réunion de préparation du conseil municipal. Une collation clôturait les échanges. Claude avait compris qu’il fallait mieux mettre en sourdine quelques temps ses intentions, et avait peu à peu regagné la confiance de son maire en manifestant une affection trompeuse et perfide. Pierre ne buvait pas une goutte d’alcool, et cela n’avait pas échappé au Juda qui proposait de lever son verre à chaque occasion qui se présentait, et dans cette région viticole, cela était mal venu de le faire avec de l’eau. Pierrot agacé par ces *toasts* à répétition, ne pouvait faire autrement, mais ne faisait que tremper ses lèvres, se contenait. Ce premier stratagème échoua. Les échanges se poursuivaient dans la soirée, et les plus fidèles se réunissaient pour une partie de belotes. Ce soir-là, Claude fit une nouvelle tentative et proposa une partie de Poker, ce que Pierrot refusa catégoriquement une nouvelle fois, marqué au fer rouge par sa période parisienne. C’était un nouvel échec. Claude joua son va-tout, et l’invita à l’hippodrome de Cagnes-sur-Mer qui n’était qu’à une heure de route, pour célébrer son anniversaire entre amis. Ce fut le baiser de Juda. Pierre pariait, pariait encore, retombant dans l’engrenage infernal. Rapidement, il était à sec. Claude le renflouait. Dans le milieu des affaires immobilières, ce dernier avait un nom de code : « Le facilitateur ». Il était celui qui pouvait modifier le plan d’occupation des sols de façon à rendre la plupart des terrains constructibles. En livrant aux promoteurs, la commune sur un plateau, le béton coula sur les collines. Au cours des scrutins successifs, Pierre Jousset bénéficia de leurs reconnaissances, mais aussi de certains villageois qui avaient hérité de terres ancestrales qui ne valaient rien, tant au niveau agricole que pécunier, mais qui grâce au facilitateur s’étaient outrageusement enrichis en vendant à prix d’or ces surfaces au détriment de leur village ainsi défiguré.

Le changement du caractère de Jousset s’était opéré subrepticement, et la reprise d’alcool n’arrangeait rien. Au départ simplement irritable, ses accès colériques inopinés étaient incontrôlables jusqu’à provoquer la terrible blessure de son épouse. Pierre avait dépassé les bornes, et la plupart des élus de la première heure, pour la plupart dévoués et compétents, démissionnèrent et furent remplacés par un cercle d’affidés alimentés aux avantages. Le vieux possédait cette faculté de choisir un casting de canards boiteux corruptibles sans compétence, ni carrière professionnelle aboutie. En demande constante de reconnaissance, il était facile pour lui de les soumettre à sa volonté. Tous membres de « l’Association des Amis du maire ». Jousset faisait plier les plus récalcitrants. Son premier adjoint, un honorable notaire de la commune, marié père de quatre enfants, dont la réputation était irréprochable, le menaça de révéler les magouilles à la presse. Pierre ne supporta pas ce chantage à l’argent, et demanda à Claude de payer grassement une prostituée toulonnaise. Les ébats furent captés par des caméras indiscrètes, afin que la proie indocile soit prise dans le piège d’une infidélité compromettante.

Les verres de l’amitié se multipliaient. Pierre avait retrouvé le sens de la fête et voulait que Réjusse puisse offrir aux visiteurs fortunés les mêmes prestations qu’offraient Saint Tropez. Il avait fait voter une délibération permettant d’acheter un restaurant routier pour en faire un relai gastronomique municipal qui devint la cantine gratuite et quotidienne des élus majoritaires, un véritable gouffre financier. Sa nouvelle compagne lui avait suggéré d’acquérir un vieux rafiot qu’ils avaient dispendieusement rénové. Un espace de réception municipale haut de gamme pour les hôtes de prestige, mais c’était en fait une discothèque de luxe à ciel ouvert, afin de passer des nuits de luxure entre amis. Les frais de représentation municipale explosaient, et les traiteurs et restaurateurs locaux n’étaient pas si mécontents de bénéficier de ces dépenses inconsidérées.

Le maire n’osait plus s’aventurer à pied dans les rues du village au risque de se voir apostrophé sévèrement par des Réjussiens en colère. Lors de la quatrième élection municipale, les sondages lui étaient défavorables, la reconduction de l’équipe sortante était largement compromise. Pierrot était au coude à coude avec le groupe de Jean-Pierre, son opposant principal. Il multiplia les embauches de complaisance, un bataillon de personnes incompétentes, mais de potentiels électeurs redevables. L’investiture du parti « La France au cœur » fut également un soutien de poids car le populisme d’extrême droite gagnait du terrain. Le député local du parti souverainiste avait remporté haut la main les suffrages dans cette circonscription. Pierre obtint l’investiture de ce parti en versant son obole par l’intermédiaire du facilitateur qui ne manquait pas de prélever sa commission. Cela lui permit de remporter cette élection sur le fil du rasoir à quatre-vingt-six suffrages près. Les listes électorales n’avaient volontairement pas été réactualisées par l’élu responsable, ce qui permis aux électeurs décédés, de voter pour Jousset.

\*

Au fil des décennies, Pierre était devenu l’archétype d’un dictateur assoiffé de pouvoir, d’argent, méprisant, arrogant, vulgaire. Lors des conseils municipaux, les insultes pleuvaient sur les opposants qui étaient systématiquement pris à partie, à tel point qu’il avait réussi à les faire tous démissionner, écœurés par une autocratie poussée à l’extrème. Les employés municipaux qui ne se pliaient pas à ses injonctions aussi inutiles que stupides, étaient mis au placard. Leurs absences lors des réunions publiques et plus encore aux meetings de campagne étaient sanctionnées. Au cours de la période de noël, Jousset offrait généreusement des colis cadeau aux plus âgés, une façon de s’attirer leurs votes, et participait au spectacle de fin d’année de l’école déguisé en père Noël au volant de son traineau, sa luxueuse Mercedes de fonction, transformée pour l’occasion. Les somptueux cadeaux étaient prélevés sur un budget exsangue que l’adjoint aux finances comblait par des emprunts à coups de millions d’euros garantis par les multiples projets de construction en préparation.

Le projet le plus dévastateur pour la commune avait été de supprimer le port de pêche pour bâtir un complexe touristique comportant un hôtel de luxe, des appartements avec vue sur mer, un port de plaisance et un Casino. Ce projet avait défiguré une des plus belles calanques du littoral. Devant ce scandale, un collectif de contribuables s’était formé et avait dénoncé l’affaire en justice. Le permis de construire comportait des irrégularités flagrantes. Du haut de son balcon du premier étage de la mairie, Jousset toisait, goguenard, les manifestants qui avaient osé défiler sous sa fenêtre. Il avait publié un communiqué de presse dénonçant une manipulation odieuse orchestrée par ses opposants politiques. Il agissait en toute impunité, car il était couvert par le puissant député, ouvertement franc-maçon, un avocat de formation avec un réseau influent au niveau du barreau local. Ainsi, les initiés ne furent pas étonnés du verdict dans l’affaire de la Marina qui disculpa la municipalité de toute erreur.

\*

Pierrot est atteint d’une maladie de Parkinson débutante. Ses tremblements s’accroissent et ses déplacements sont hésitants, mais il peut encore s’exprimer et garde le sens des affaires. Afin de garder la main et de continuer à percevoir les dividendes des affaires immobilières qu’il conclue, il a le projet de présenter et de faire élire son fils lors de la prochaine mandature.

Jackie a été élevé dans la puissance de l’argent et du pouvoir, un enfant roi. Plus jeune, il n’hésitait pas à se présenter à ses copains d’école comme étant le fils du maire et s’en servait comme d’un passe-droit. Tour à tour, pilote de motos, puis de karting, de rallye puis de formule trois. La carrosserie de son véhicule de compétition arbore le nom du promoteur immobilier hégémonique du territoire qui sponsorise son activité. Jackie ne dépassera pas le stade des compétitions régionales.

Comble de l’ironie, et comme une provocation de plus, ce que ses détracteurs appellent « l’idiot du village » a été nommé adjoint à la culture par son père. L’activité culturelle de la commune se réduit aux sports mécaniques. Jackie se charge d’organiser de multiples animations orientées vers des shows mécaniques sur terre comme sur mer, des courses autos ou motos, dont il délègue l’organisation aux Hells Angels, dont il fait d’ailleurs partie. Lors du festival annuel, il fait venir des groupes de musique Metal, et son père lui demande de signer des contrats de représentation avec des comiques et des chansonniers orientés politiquement, des *has been*, des vedettes aigris de ne plus être en haut de l’affiche, à l’humour douteux. De pâles étoiles descendantes, avec des sketches aux propos outrageusement grossiers, orientées vers la droite réactionnaire, et avec lesquelles Pierre pose fièrement dans la gazette municipale. Les pièces de théâtre sont de pâles vaudevilles d’une troupe locale dont la dirigeante n’est autre que la compagne de Pierre. Les représentations sont de si piètre qualité que son rayonnement ne dépasse pas les frontières de la commune. Le public convié est composé d’agents communaux obligés d’assister à ces séances de tortures artistiques.

**CHAPITRE IX**

*L’honneur d’un homme*

2004. Réjusse n’est pas le faux village provençal que les bâtisseurs l’ont obligé à devenir. C’est une charmante bourgade sortie des « Lettres de mon Moulin ». De nombreux chênes-lièges ainsi que d’innombrables mimosas, sans oublier les eucalyptus, garnissent et inondent de fraîcheur et de senteurs les quelques reliquats de reliefs qui cintrent ce havre de paix. Cette abondante végétation borde les allées qui convergent vers l’horizon que dessine au loin la Méditerranée, tandis qu’une multitude de pins d’Alep longent le littoral, fournissant une ombre salvatrice aux baigneurs allongés sur les plages. Hélène a grandi dans ce décor verdoyant, entourée de l’amour de ses parents, Véronique et Jean, et de ses grands-parents, Paulette et Roger.

Avec Myriem, sa tante de cœur, elles sont inséparables, partageant leurs joies et leurs peines. À leur arrivée au sein du village, les deux filles avaient suscité quelques interrogations et remarques désobligeantes sur leurs couleurs de peau, mais avec le temps, elles furent acceptées par les gens du coin tant elles étaient travailleuses et affables. Avenante au sourire enjôleur, Hélène a un mot aimable pour chacun. Par son dévouement, elle attire la sympathie, mais elle n’est pas pour autant docile et son caractère est affirmé lorsque l’on s’attaque à ses convictions.

Après avoir passé son baccalauréat, elle a obtenu un brevet de commerce à Marseille, mais la vie urbaine ne lui convenait pas. Elle était revenue à Réjusse pour aider Myriem aux travaux de son exploitation. Son but était d’ouvrir une épicerie proposant les produits de la ferme. Elle avait donc repris une buvette, dans la Grand-Rue, à une cinquantaine de mètres de la charcuterie de son grand-père. Tôt, les artisans y avalaient leur café matinal, les éboueurs y faisaient une étape, et dès le milieu de la matinée, les habitués venaient planter leurs coudes sur le comptoir jusqu’en fin d’après-midi, chacun offrant de généreuses tournées, mais les ardoises qu’ils laissaient étaient rarement soldées. Des hommes souffrant de solitude, étanchant leur soif avec des amitiés de circonstances, une gentille cour des miracles. Il y avait M. Bianco qui venait avec son coq, Napoléon, sous le bras, M. Morin, l’ex-chef de gare qui poussait des airs d’opérette dès le cinquième ballon de rouge avalé, M. Nils, ex-ingénieur des ponts et chaussées qui ne cessait de contredire M. Janson, ancien professeur de physique-chimie en classe préparatoire, et puis un peintre aigri, d’une tristesse infinie, et que personne n’avait entendu rire. Il essayait de vendre ses croûtes provençales aux rares touristes qui pénétraient dans ce local empesté par la fumée des gitanes, un véritable repoussoir pour les touristes. Ces personnalités étaient toutes aussi pittoresques qu’attachantes, et Hélène aimait bien discuter avec eux, et avait joliment baptisé son troquet « Le comptoir de la gaieté ». Mais ce débit de boissons n’assurait des revenus suffisants, et elle s’était résolue, à regret, de supprimer cette buvette et de la convertir en un espace de restauration.Hélène avait appris à cuisiner les saveurs créoles, car au cours de son enfance, Jean et Véronique avaient tenu à ce que leur fille ne se coupe pas de ses racines. Ils participaient aux rencontres qu’organisait la communauté caribéenne de la côte d’azur. On pouvait y apprendre la culture et les recettes Antillaises, et c’est ce qu’Hélène proposait au menu de son nouveau restaurant.

\*

De son enfance, Hélène garde le souvenir d’un Pierrot attentionné et prévenant. Maintenant, la jeune femme est dépitée par ses dérives et attristée par le comportement outrancier de son maire. Dans le village règnent un sentiment général d’impuissance et ce goût amer que quoi qu’on puisse faire, il reste indéboulonnable. Mais une accusation ignoble réveillera le devoir moral de la jeune femme qui la portera avec une détermination sans faille à se présenter aux prochaines élections municipales.

La rumeur s’est répandue telle la peste qui aurait contaminé le village : le curé aurait abusé d’enfants du catéchisme. Pour celles et ceux qui connaissent le père Guy, cette révélation est un choc, mais aussi un cas de conscience redoutable. S’il est coupable, il faut le condamner sévèrement, ou bien cela relève de l’injustice, de la vengeance et de la cruauté.

Pierrot se rend à l’église pour les grandes célébrations. Il communie pieusement à chaque fois, et il s’entendait bien avec le père Guy. D’ailleurs, il a fait voter, le remplacement de la chaudière et la rénovation du presbytère. Pierre entretient une relation avec une de ses élues, une jeune artiste de trente ans de moins, dénué de talents et avec qui ils ont le projet de se remarier. Le père Guy se voit dans l’obligation de refuser la célébration d’un second mariage au sein de l’église, car les prétendants sont tous deux divorcés et, par ailleurs l’extrait du certificat de baptême est introuvable dans le diocèse de Champigny où portant Pierre affirme *mordicus* y avoir été baptisé. Face à ce refus, Pierrot est furieux, et devant l’intransigeance du prêtre, se venge en répandant la calomnie.

Que faut-il faire face à ce doute intenable ? Hélène veut en avoir le cœur net. Au milieu de l’église, il est là, seul, assis, en prière, les yeux rivés dans un missel, récitant des psaumes.

— Quand cela est arrivé à mes oreilles, le mal était déjà fait, j’ai été pris au dépourvu, accablé par un démoniaque, dit-il, un *tremolo* dans sa voix. Je n’ai été malveillant envers des enfants.

— Je vous crois Père Guy, dit tendrement Hélène.

— Il m’en veut, mais je n’ai fait qu’appliquer le dogme, célébrer une seconde noce au sein de l’Église est impossible. Ce n’est pas moi qui ai édicté les règles, j’ai eu beau le lui répéter, il ne voulait rien entendre.

— Et il a voulu vous le faire payer, dit Hélène dépitée.

— Il est facile pour un loup vorace de s’en prendre à une brebis isolée. J’ai mes convictions et la foi en Dieu pour résister à cette injure suprême, c’est mon armure.

— Jésus prône le pardon, mais, excuser moi Père Guy, mais je ne lui pardonne pas cet outrage, dit Hélène.

— Si des personnes comme toi me croient, pour moi, c’est l’essentiel.

Le père Guy ne sera visé par une quelconque plainte au cours des décennies suivantes. Les photos compromettantes ne sont qu’affabulation. Mais l’évêque ne l’a pas entendu de cette oreille et face au doute, le père sera écarté de l’église du village, et sera muté en Guyane en tant qu’aumônier dans l’armée, loin des enfants. Une condamnation au bagne du déshonneur.

\*

Hélène se rend à la mairie, demande à voir Pierrot. On lui en empêche, elle force le passage, et ouvre la lourde porte capitonnée sans prévenir. Pierre est affalé dans son grand fauteuil de cuir, épluchant les pages de la revue du Pari Mutuel Urbain.

— Eh bien Hélène, on ne t’a pas appris à frapper avant d’entrer ? Laissez-moi avec elle, dit-il à la secrétaire qui a couru après la jeune femme.

— Est-ce toi qui es à l’origine de cette infamie ? lui demande Hélène en le regardant droit dans les yeux.

— De quoi parles-tu ? dit Pierre qui sait parfaitement pourquoi Hélène est ici.

— Tu les sais très bien, du père Guy.

— Ah, oui. C’est vraiment embêtant cette histoire, dit Pierrot dans un grand soupir. Figure-toi qu’un des ouvriers de la commune m’a fait parvenir des photos choquantes dissimulées dans le faux plafond qu’il devait remplacer.

— Je connais le père Guy, et j’ai fait mon catéchisme, ma communion et ma confirmation avec lui. C’est un homme doux, proche des enfants sans le moindre geste déplacé. J’ai interrogé beaucoup de celles et ceux qui l’ont côtoyé et aucun ne m’a dit quoi que ce soit de répréhensible à son sujet.

— Ce que tu avances n’est pas un argument recevable. Une personne peut être irréprochable avec quatre-vingt-dix-neuf pour cent des enfants, sans que cela signifie qu’elle peut l’être avec les autres, rétorque Pierre. Et pour le gamin abusé, les prédateurs utilisent leur aura sur les victimes pour les faire taire.

— Montre-moi ces preuves ? demande Hélène qui, dans le même temps, redoute d’être confronté à la vision de scènes obscènes et répugnantes.

— Je les ai confiées au procureur, tu penses bien.

— J’ai demandé au père Guy de me dire la vérité. Son regard, profondément désespéré, était celui d’un honnête homme. Il en avait les larmes aux yeux. Tu as atteint son honneur et tu instilles le doute sur sa probité. Je sais à présent pourquoi tu veux sa peau, il me l’a raconté. La marina, c’est du béton, mais là tu t’en prends à un homme vulnérable, seul et sans défense. C’est un lynchage public abject.

— Hélène, tu te trompes lourdement, et mêle-toi de ce qui te regarde, le coupe Pierrot. Après ce que j’ai fait pour tes grands-parents ! Se faire agresser par leur petite fille adoptive dans son propre bureau, c’en est trop.

— Ah, nous y voilà ! Laisse mes grands-parents en dehors de cela.

Hélène lui tenait la dragée haute, et Pierrot détestait qu’on s’oppose à lui.

— Sors d’ici, hurle Jousset furibond. Si tu continues, je vais porter plainte contre toi. A bon entendeur !

Hélène sait que c’est peine perdue. Averti par la secrétaire, un agent de la police municipale apparait. Elle n’oppose aucune résistance.

L’accusation du prêtre est le scandale de trop. En sortant de la mairie, Hélène prend la mesure du combat qu’elle devra mener pour destituer Pierre à défaut de pouvoir le raisonner.

\*

Le lendemain, Hélène guette Marc. Il vient réguloièrement faire quelques emplettes à l’épicerie. Ancien expert parisien en finances, Marc est lui aussi scandalisé de la main mise d’un seul homme sur la commune. C’est en épluchant minutieusement le livre des comptes qu’il a repéré une grossière manipulation financière. La carte essence payée par la commune appartenant à Pierre Jousset comptabilise des montants de carburants astronomiques et à plusieurs reprises, ce sont deux pleins d’essence qui sont débités du compte bancaire municipal à quelques minutes d’intervalle. Il soupçonne le père et son fils de s’en servir pour remplir les réservoirs de leurs bolides aux frais du contribuable. L’association des contribuables qu’il a créée, a porté cette affaire en justice avec la qualification d’abus de biens sociaux.

Cet après-midi, ce ne sont pas de simples échanges d’amabilités habituelles et convenues, la jeune femme lui expose sa volonté d’un engagement plus politique. À l’écart, Marc lui propose de venir rejoindre le groupe d’opposition dont il fait partie, lors de leurs réunions hebdomadaires. Tous seront surement ravis de rajeunir l’effectif en recrutant du sang neuf pour attirer à eux les suffrages des plus jeunes. Ce groupe est composé majoritairement d’hommes, d’anciens cadres supérieurs, d’élus, de vieux briscards de la politique qui passent leur temps dans l’ennui d’une retraite confortable. Mais, au fil des réunions, la jeune femme se sent exclue. Si l’accueil est chaleureux, on ne lui donne peu la parole. C’est l’instruction des multiples scandales, dans lesquelles les élus majoritaires et à sa tête Pierrot, sont impliqués, qui accapare les débats. Et plus l’échéance électorale approche, plus les discussions d’arrière-cour, les tractations, les alliances improbables avec les éventuels dissidents de la liste majoritaire se multiplient. Pour Hélène, ces stratégies de conquête du pouvoir sont vides de sens. Un soir, elle s’exprime à cœur ouvert.

— Il nous faut des propositions concrètes pour les habitants plutôt que de la politique politicienne.

— Le principal, c’est de le destituer, répète Jean-Pierre, le leader du groupe, et ce dossier est bien avancé. Nous avons alerté le préfet qui y prête une oreille attentive.

— Vous êtes dans une chasse à l’homme sans doute légitime, mais vous savez aussi que la justice est particulièrement lente. Vu son âge, il ne connaîtra même pas la prison, pourtant il le mérite mille fois, rétorque Hélène.

— Les électeurs vont être effrayés par la révélation de ces scandales. On fédérera la population par ce biais-là. Une fois élu, on reprendra le même programme qu’on avait élaboré à la dernière élection : des routes bien goudronnées, de nouveaux parkings, la lutte contre les crottes de chien, voilà ce qui plaît au peuple, s’exclame Jean-Pierre hautain et méprisant.

— Concentrons-nous sur cet escroc, c’est comme cela qu’on obtiendra la victoire, reprend un autre, prêt à cirer les pompes de son chef.

— Je ne suis pas d’accord avec vous, car la donne a changé depuis la dernière élection. La priorité actuelle des habitants est de ne plus connaître de drames tels que ceux que nous avons vécus.

Ces derniers temps, le village a été la victime de catastrophes jusque-là inconnues par leurs ampleurs. C’est comme si les plaies d’Égypte s’étaient abattues sur le territoire. A une inondation centennale succéda une sécheresse estivale anormalement prolongée qui provoqua un incendie ravageant la superbe pinède du monastère nichée plus haut sur le village.

Hélène renchérit :

— J’ai bien lu le programme que vous avez présenté aux dernières élections et vous ne proposez rien concernant notre environnement et l’adaptation au changement climatique. Il n’est pas à la hauteur des enjeux à venir. J’ai quelques propositions à vous faire en ce sens.

— Chère Hélène, l’interrompt Jean-Pierre, tu as raison, mais si on commence à faire de l’écologie, on va être taxés de gauchistes.

— Et pour nous, ce sera foutu, reprend une nouvelle fois le petit roquet de la bande.

— Je te rappelle qu’ici, l’électorat est de droite, voire d’extrême droite. Bien sûr, on proposera un plan de prévention des risques, mais cela n’est pas très vendeur. On le fera quand on sera élu, cela viendra en son temps. Nous avons suffisamment de charges et de preuves contre Jousset pour qu’il soit traîné devant les tribunaux et que son système s’effondre.

Hélène est outrée par tant de passivité et d’indifférence. Elle perçoit le décalage immense entre sa génération et la leur. Pire, au fond d’elle, elle pressent qu’en cas de victoire de leur part, un nouveau système remplacera l’ancien et elle ne voudrait pas y être associée. Un pressentiment qui se révélera exact, car lorsqu’elle annoncera officiellement sa candidature à la tête de sa propre liste, ces membres deviendront de farouches détracteurs de la jeune femme utilisant les mêmes procédés de menaces et d’intimidation que Jousset utilise *ad libitum*.

\*

Nous sommes à quelques mois de l’échéance électorale. Pierre Jousset garde une certaine vigueur, mais le poids de la maladie lui fait perdre ses facultés en public. Il se répète, bafouille et il passe pour un gâteux. Ses affidés commencent à se poser la question de quitter le navire et de rejoindre les autres listes qui se multiplient. Le village est profondément divisé avec une lutte féroce entre des clans locaux pour s’approprier le magot immobilier. La division est consommée au point que la haine débouche sur des attaques verbales, voire physiques entre les rivaux.

Une trentaine de citoyens s’est constitué afin de défendre ce qu’il reste d’espaces naturels. Ils sont suffisamment nombreux pour constituer une liste et Hélène est pressentie pour en prendre la tête. Marc, la personne qu’Hélène avait initialement approchée, a quitté le groupe d’opposition officielle. Comme elle, il juge Jean-Pierre trop autoritaire et dépassé. Il propose de rejoindre la jeune femme sur sa liste, Hélène accepte et lui propose d’être son principal colistier.

Avant de déposer son dossier de candidature en Préfecture, Hélène consulte ses parents et grands-parents. Véronique et Jean admirent le combat de leur fille. Paulette et Robert sont tiraillés entre la reconnaissance qu’ils doivent à leur ami, et les frasques de celui-ci qui ne leur inspirent qu’incompréhension et répulsion. La gestion de la mairie était un sujet tabou qu’il valait mieux éviter d’aborder avec eux sous peine de les blesser. Mais depuis, les choses ont changé.

— Il t’a évincé de son bureau comme une malpropre et cela, je ne peux lui pardonner, déplore Paulette.

— Oui, reprend Roger, on a trop longtemps avalé notre salive. On te soutiendra envers et contre tous, bien évidemment.

Avec ces assentiments, Hélène franchit le Rubicon, et quand Pierrot apprend par ses services qu’elle est officiellement tête de liste, il est furieux. Il sait que son poids électoral est loin d’être négligeable et envisage des mesures de représailles. Lors du conseil municipal suivant, il fait voter la décision de supprimer la terrasse du restaurant dont la jeune femme a la jouissance. L’été, elle y sert une vingtaine de couverts à midi et une trentaine le soir. Un coup dur pour son chiffre d’affaires. Jousset prétexte un non-paiement de la redevance. Pourtant le quitus municipal qu’Hélène a gardé atteste que les règlements ont été effectués en temps et en heure, mais Jousset n’est plus à un mensonge près. Hélène porte plainte, mais dans l’attente du verdict de cette procédure en justice qu’elle a intentée contre lui, Hélène doit se plier à cette décision.

**CHAPITRE X**

*Panne électrique*

Réjusse 2005. Hélène aide dès qu’elle le peut sa tante Myriem. C’est dans cette exploitation agricole qu’elle a rencontré Alexandre qui pratique les labours avec sa charrue tractée par son unique cheval de trait. Grâce aux conseils d’Alexandre, Myriem a développé une culture, sans pesticides, ni engrais, bien avant que le label bio soit créé. Hélène et Alexandre sont à présent en couple et participent aux actions et manifestations des mouvements de défense de l’environnement et de la cause animale, et notamment pour la création d’un refuge pour les chiens abandonnés et la fermeture du zoo marin d’Antibes. Alexandre a initié Hélène à l’escalade. Maintenant, la jeune femme est suffisamment expérimentée pour gravir, ensemble, les falaises abruptes des gorges du Verdon où ils se rendent dès qu’ils peuvent.

\*

En ce dimanche brumeux et maussade, l’escalade sur leur site favori est impraticable. Le jeune couple se rabat sur le « rocher aux Trois Croix » qui surplombe le village médiéval de Roquerouge. L’humidité est telle que les prises sont glissantes et finalement, ils renoncent pour de bon à pratiquer leur sport favori.

— Et si on allait prendre un chocolat à la nouvelle librairie qui vient d’ouvrir ? propose Hélène.

— Volontiers, je ne sens pratiquement plus mes doigts, une boisson chaude nous réconfortera, acquiesce son petit ami.

Tous deux empruntent la route qui serpente et descend jusqu’au village. Ils passent à côté d’une maison, assez caractéristique, la seule avec un tuilage en génoise. Hélène cherche le nom des propriétaires sur la boite aux lettres.

* Tu connais ? demande Alexandre.

— Je pense qu’il s’agit de la maison d’Anna, l’ex-femme de Jousset, une amie de mes grands-parents et de René, répond Hélène.

— J’ignorais qu’elle habitait ici, s’étonne Alexandre. Je pensais qu’elle était retournée en Italie.

— J’y venais enfant, mais cela fait bien longtemps que je ne l’ai vue. Depuis son divorce, elle vit recluse. Elle ne désire revoir personne de sa vie d’avant. Seuls son frère, son fils, et mes grands-parents peuvent la voir, personne d’autres.

 A mi-parcours, ils aperçoivent au loin un attroupement. Deux hommes sont courbés et tentent de pousser un fauteuil roulant. Un autre tient la main de la dame handicapée en pleurant les larmes de son cœur.

— Tiens, mais ne serait-ce pas René et sa mère justement ? s’interroge Hélène.

— Ils ont visiblement un problème, s’exclame Alexandre. Allons voir !

Ils pressent leurs pas et viennent à la rencontre des protagonistes. René est paniqué, son discours est un flot de paroles ininterrompues, il est incohérent, et passe du coq à l’âne. Le visage de la dame arbore des lunettes noires qui tentent de dissimuler une double cataracte, et un long foulard cachant sa bouche édentée par un diabète qui la ronge de l’intérieur. Hélène a du mal à la reconnaitre.

— Que se passe-t-il ? On peut vous aider ? lance Hélène.

— Ah oui, on veut bien ! lance un des deux hommes qui peine à débloquer les roues de ce fauteuil. Les deux chasseurs étaient à l’affût quand ils ont entendu les cris de René. Hélène jette un coup d’œil sur le boîtier de commande. Un voyant clignote.

— Le système électrique de sécurité a dû verrouiller automatiquement les freins, conclut-elle.

—  Je reconnais ton si doux sourire qui n’a pas changé, chère Hélène.

— Ravie de vous revoir enfin, chère Anna.

Ils s’y reprennent à quatre pour pousser l’engin, mais rien n’y fait. La vieille femme ne veut pas quitter son fauteuil pour monter dans la voiture que lui a gentiment proposé un des chasseurs. Pour cela, il faudrait qu’elle soit soutenue.

— Elle refuse de se faire toucher par des hommes, précise René.

— Peut-être que moi, je pourrais ? demande Hélène.

Alexandre trouve cette idée périlleuse. Il lui fait part discrètement de ses craintes :

— Tu sais qu’elle est amputée d’une jambe.

— Il a raison, je suis bien trop lourde pour vous, acquiesce la vieille dame qui a tout entendu.

Alexandre appelle la gendarmerie, mais la patrouille est partie sur un accident survenu sur la départementale.

— On n’habite pas loin, lance René.

— Tu es sûr ? demande Hélène, parce qu’on est passé devant votre maison, et il y a une bonne vingtaine de minutes de marche.

Pas le choix, il faut ramener cette dame au bercail. Un des gaillards dégote deux planches en bois, les glisse sous le fauteuil et ils réussissent à soulever l’engin. Les deux hommes, dont l’haleine exhale une forte odeur d’alcool, mettent du cœur à l’ouvrage. On s’encourage mutuellement, on se relaie, et la situation est à ce point cocasse que des rires nerveux jaillissent de la part des porteurs. Grâce à leurs efforts soutenus, ils progressent malgré tout.

— On n’est plus très loin, répète René à l’envi, ce qui a le don d’agacer tout le monde.

La nuit s’installe et le froid est plus vif. La vieille femme aux lèvres violacées grelotte. Alexandre enlève son manteau et l’enveloppe de sa doudoune. Après une bonne dizaine de minutes d’effort supplémentaire, tous arrivent finalement à destination. René va chercher un large fauteuil de bureau, qu’il place côte à côte avec l’autre fauteuil, en bloquant les roulettes avec son pied. Il est à présent rassuré, plus orienté et chaleureux. Il convie tous les aidants à venir partager un verre d’eau-de-vie de sa fabrication. Anna demande à ce qu’Hélène reste avec elle, mais cette dernière ne sait pas comment aider la vieille dame à effectuer le transfert.

— Ne vous tracassez pas, j’arrive à le faire par moi-même d’habitude.

La vieille femme empoigne les deux accoudoirs, tend les bras, se soulève, prend son élan, et s’effondre lourdement dans le fauteuil en cuir. Une fois installée, elle regarde tendrement Hélène d’un regard profond :

— Tes grands-parents me parlent souvent de toi. Il a fallu cet incident pour que je puisse te revoir.

— À chaque chose, malheur est bon, répond Hélène avec une large sourire.

— Tu as bien grandi. J’étais là pour t’accueillir quand tu es arrivé avec tes parents. Et puis, j’ai dû m’éloigner dans les circonstances que tu connais sûrement, déplore-t-elle en pointant sa jambe manquante.

— Mes grands-parents sont tellement peinés de cette situation.

— Je leur dois énormément tu sais, et encore maintenant malgré leurs âges, ils m’aident beaucoup.René a été longtemps loin de moi, mais je lui pardonne, avec un père pareil ! Qui n’aurait pas fui une telle situation ? Nous serons mieux dans le salon, et je voudrais te montrer quelque chose. Tiens, débloque les roulettes et pousse-moi par là.

Quand Hélène pénètre dans la pièce, elle est subjuguée, émerveillée. Un véritable musée d’objets en bois s’offre à son regard ébahi. Une abondance de sculptures disposées dans un bric-à-brac étourdissant, tantôt pendues au plafond, tantôt trônant sur la commode et en haut des armoires.

— Voilà ce qui m’a fait vivre, mais à présent, j’ai du mal à sortir des œuvres présentables. J’ai perdu la vue, mes mains sont déformées.

Hélène s’attarde sur une réplique de la Pietà. Le visage du Christ si expressif, si émouvant, les mains de la Madone, finement ciselés, les plis des draps méticuleusement façonnés et polis.

— C’est magnifique, lance-t-elle.

— Elle te plaît ? Je te l’offre de bon cœur.

— C’est trop, vous me faites un cadeau que je ne peux accepter.

— Tu vas me vexer si tu refuses. Si tu savais comme j’ai mal à ma jambe. Je crois que mon heure a sonné. J’aurais tellement voulu finir au fond du ravin.

— Que dites-vous ? Heureusement que les roues se sont bloquées, dit Hélène horrifiée.

— Je voudrais retourner dans ma vallée avec mon frère, mais mon médecin me l’a déconseillé. Je voudrais au moins être enterrée là-bas.

— Oui je sais, ma grand-mère me l’a dit. Nous ferons en sorte que cela soit respectée. Soyez-en assurée.

— Et je ne veux que personne, surtout pas les hommes, ne récupère quoi que ce soit de ce qu’il y a ici, reprend sèchement et sévèrement Anna. Elles finiront avec moi, dans la tombe.

Hélène est étonnée par ce regain subit d’animosité d’une femme qui avec l’âge devient plus acariâtre selon Roger.

— Méfie-toi d’eux, des hommes à qui j’avais donné ma confiance, m’ont trahie, ajoute-t-elle.

Hélène reste coite.

— Au fait, j’ai su que tu te présentais aux prochaines élections. Sais-tu à quoi t’attendre ?

— J’ai ma petite idée, oui.

— Au pire ! réplique instantanément la vieille dame.

— Pierrot fait pression sur mes grands-parents pour que je retire ma candidature.

— Ça ne m’étonne pas. J’ai une information cruciale qu’il faut que tu saches le concernant, dit Anna en s’approchant de l’oreille d’Hélène, en chuchotant.

— Paulette m’a racontée.

— Oui, mais je ne lui ai pas tout confié, lui dit Anna d’un ton martial.

— Eh bien, je vous écoute, répond Hélène gênée par une confidence qui s’avèrera compromettante.

\*

— Jousset est vraiment un sale type, ne peut s‘empêcher de s’exclamer Hélène tout haut. Merci pour toutes ces informations. J’en ferai bon usage, croyez-moi.

Les bons samaritains, ragaillardis par l’alcool de myrte, saluent les dames et reprendront leur traque au sanglier demain dès l’aube. René dépose une bûche dans la cheminée.

— Il fait nuit noire, vous devriez rentrer, dit Anna.

Hélène l’embrasse tendrement.

**CHAPITRE XI**

*Une vie de bohème*

Réjusse, mars 2006. Hélène se gare un peu à l’écart du marché. À cette heure matinale, le soleil vient de se lever et le parking est déjà occupé par les camionnettes des commerçants qui déchargent leur cargaison. Ils déploient leurs tréteaux et disposent les cagettes remplies des premiers primeurs. Myriem est déjà prête à accueillir les premiers clients. Elle aperçoit sa nièce et se dirige vers elle.

— J’admire ta détermination. C’est une sacrée aventure qui commence pour toi.

— Je m’en serais bien passé, rétorque Hélène.

— Tu vas y arriver, j’en suis certaine. Même si la violence qui règne ici me fait craindre pour toi.

— Je suis forte, tu sais, plus forte que tu ne crois.

— Je sais, je te connais, j’ai confiance, dit Myriem, lui lance sa tante de cœur

Myriem est une paysanne dans l’âme, travaillant d’arrache-pied. Elle propose sa production maraichère, le samedi sur le marché, et fournit l’épicerie de sa nièce. Très jeune, elle manifesta le désir de cultiver la terre, perpétuant ainsi le souvenir de ses parents. Belkacem, son père, vivait de l’élevage en Kabylie. Puis, la demande en main-d’œuvre l’avait poussé à venir travailler sur les terres des colons dans la plaine de Mitidja. Faire les vendanges, récolter les clémentines et effectuer les moissons étaient plus rémunérateurs que de faire paitre des chèvres et des moutons dans les montagnes. Avec son épouse, ils logeaient à une dans une modeste masure avec un jardin vivrier qui permettait d’améliorer un quotidien de pauvreté. Frères et sœurs y sont nés et ont suivi toute leur scolarité jusqu’à l’école primaire. Tous savaient lire et écrire. Myriem était vive d’esprit, brillante et aurait aimé continuer les études. Cependant, la concrétisation de ce rêve lui était impossible. Elle n’avait pas d’autre choix que de rejoindre le contingent des ouvrières de la plaine. Arrivés en France, Roger et Paulette avaient acquis un terrain en friche au bord du fleuve qui longe l’ancienne colline du castrum millénaire afin qu’elle puisse exercer le métier qu’elle désirait.

Hélène ouvre le hayon arrière de la voiture. Une puissante odeur d’encre se dégage de ce coffre rempli de cartons dans lesquels se trouvent les tracts et les affiches fraîchement passés sous le rouleau des rotatives. La campagne électorale est ouverte officiellement depuis minuit. Elle veut être la première à tracter et à inaugurer les nouvelles colonnes d’expression libre. Elle est en avance et attend Marc, son colistier. Elle culpabilise d’avoir laissé Alexandre gérer tout seul l’épicerie et le restaurant, mais celui-ci a tenu à ce qu’elle reste sur le marché jusqu’à l’heure de sa fermeture. Arrive enfin Marc, son colistier.

— Dans l’excitation, j’ai oublié le pinceau et la colle, se désole Hélène.

— J’ai ce qu’il faut, rassure Marc.

La jeune femme sort une d’affiche du paquet et ensemble, ils se dirigent vers le panneau dédié aux élections. Les deux candidats appliquent méticuleusement l’affiche afin qu’elle épouse le support en chassant les bulles d’air avec la main. Hélène recule et éprouve une sorte de gêne. S’exposer ainsi ne lui procure aucun plaisir. Son ambition n’est pas de siéger à la mairie afin d’utiliser son écharpe tricolore comme d’un étendard qui la lancerait vers une ambitieuse carrière politique, comme le prétend ouvertement Jean-Pierre. À peine ont-ils fini leur collage qu’un des sympathisants de l’équipe de Pierrot, venu distribuer la propagande municipale, les nargue. Il distribue le dernier bulletin municipal digne des publications soviétiques. La photo du grand ordonnateur de la commune s’affichent à chaque page, accompagnée de textes lénifiants. Pierre met en avant sa politique de démocratie participative locale, une nouvelle tendance qui se diffuse à travers l’opinion, mais choisit soigneusement les représentants des conseils de quartier. Conseils qui ne sont qu’une caisse d’enregistrement de décisions préalables de constructions supplémentaires déjà actées par le service de l’urbanisme. Une gazette officielle que les passants sont obligés de prendre sous peine d’être étiquetés d’opposants. L’homme les interpelle :

— L’espoir fait vivre. Vous n’avez aucune chance ici, les écolos.

Il est un bénéficiaire pur et dur du système, et un membre actif de la « France au cœur ». Il continue :

— Et puis ici, ce n’est pas l’Afrique ni l’Algérie !

— Qu’est-ce que tu veux dire par là ? s’exclame Myriem. Hélène renchérit :

— Les peuples d’Afrique, des Caraïbes et d’Algérie se sont battus pour la France pendant la Deuxième Guerre mondiale.

— Pendant que ton peuple à toi adorait le Duce, reprend Myriem.

Cela a irrité le militant aux origines italiennes et le ton monte, mais déjà Marc et les autres commerçants sont venus s’interposer de peur que cela ne tourne au vinaigre, et qu’un mauvais coup ne parte, car les invectives de l’homme sont vives et ils le savent brutal. Cet accrochage n’est qu’un énième triste épisode d’un village au bord de l’implosion, où chaque étincelle peut faire exploser la poudrière. À l’approche du scrutin, les tensions montent. Chaque rassemblement ou manifestation nécessite une présence policière. La justice est saisie de part et d’autre.

Alors qu’il s’apprête à porter le poing sur Myriem, René se précipite, enserre le gars et le met à terre. Devant la stature imposante du berger, celui-ci abandonne le combat, et prend ses jambes à son cou.

— Merci, René ! On ira porter plainte à la gendarmerie cet après-midi, dit Hélène à Myriem.

— Je le connais bien, il a l’alcool mauvais. Bon, quand est-ce que vous commencez la distribution des tracts ? demande le berger.

René tient son stand de vente de fripes de seconde main, et propose les sculptures en bois de sa mère. En saison, il n’hésite pas à donner un coup de main à son ami Antonin en l’accompagnant en transhumance, mais pas longtemps, car sa mère a besoin de lui.

La matinée se déroule de façon moins houleuse qu’elle n’avait commencé. Quelques passants accostent discrètement la jeune femme pour la soutenir. Ils savent qu’ils risquent gros s’ils sont vus en sa présence par Jousset et sa clique. René est satisfait. Nous sommes dans la période des rameaux et il a réussi à vendre six œuvres de sa mère. Treize heures, les marchands remballent leurs produits, Hélène propose à Myriem et René de leur offrir un repas dans son restaurant. C’est aussi l’occasion de découvrir René qu’elle ne connait qu’au travers de ses grands-parents.

René est une personnalité fantasque que les gens du coin surnomment « Le berger ». Discret, on ne connait pas grand-chose de sa vie, car dès ses seize ans, il avait quitté l’école et était parti dans les montagnes. Sa mère ne s’était pas opposée à son départ tant les relations avec son père étaient détestables, même si Anna ne cachait pas son inquiétude qu’au vu de sa jeunesse, il ne tombe dans de mauvaises mains. René est un vrai gentil, il a le cœur sur la main, très loquace. Lorsqu’il est sur les marchés, il n’hésite pas à interpeller les touristes en narrant des anecdotes passionnantes sur l’histoire de sa Provence qui prend une certaine distance avec la réalité. Un vrai moulin à parole qu’il est difficile d’interrompre à moins d’être franchement impoli. Il a une constitution et une condition physique hors norme, et n’hésite pas à chevaucher son vieux vélo, les raquettes accrochés au cadre, pour rouler sur la route gelée qui mène au point culminant, la montagne du Lachens. Il parcoure les couloirs enneigés que seuls les plus expérimentés peuvent emprunter. Chaque dimanche, il encourage ardemment les joueurs de rugby au son de son galoubet et de son tambourin. Fervent supporter des « Rouge et Jaune », il est devenu la mascotte du club et un siège d’honneur lui est réservé dans les tribunes.

René est moins volubile, plus calme que lors de leur dernière rencontre :

— Hélène, je t’ai connue dans un berceau et maintenant, tu es une femme affirmée.

— Si seulement Pierre pouvait redevenir ce qu’il était quand nous l’avions connu.

— Mon père avait une énorme emprise sur moi et mon frère. J’ai échappé à ses griffes, et il ne me pardonne pas d’être resté fidèle à ma mère, ce qu’il considère comme une forme de trahison de ma part. Je n’en veux pas à Jackie d’être resté avec lui, il est faible, influençable, et mon père continue d’exercer un chantage en le présentant à l’élection.

— Tu est un très bon musicien parait-il ?

— Oui, comment le sais-tu ? s’étonne René.

— C’est ce que mes grands-parents m’ont raconté.

— C’est grâce à eux que je le suis devenu. Suite à l’agression, ils ont aidé maman et lorsqu’ils lui rendaient visite, ils se désespéraient de me voir si malheureux, inerte. Pour mon quatorzième anniversaire, Paulette m’avait offert un lecteur audio, et Roger ma première guitare. Ils y avaient joint des cassettes et une méthode d’apprentissage de l’instrument. Cette musique m’a sorti de ma léthargie. Puis à seize ans, j’ai appris le métier de berger, c’est le père d’Antonin, qui m’a tout appris. La journée, j’emmenais ma guitare en bandoulière et le soir quand le troupeau avait rejoint son enclos, je m’exerçais, un œil toujours ouvert afin d’y repérer d’éventuels loups. Mon répertoire s’étoffait de morceaux qui exigeaient une certaine dextérité. Dès que je le pouvais, je n’hésitais pas à parcourir des kilomètres pour écouter les concerts des héritiers musicaux de Django Reinhardt, dont le virtuose Stochelo Rosenberg. Ce dernier donnait une série de représentations exceptionnelles à Marseille. J’attendis l’artiste à la fin de son récital et n’espérait qu’une seule chose : qu’il accepte de jouer avec moi. Celui-ci fut intrigué que je sois un berger musicien, et il m’invita à sa table dans un restaurant du vieux port. A cette heure avancée, la plupart des clients avaient déserté le lieu, et la soirée se déroula en toute intimité, et se termina par un bœuf improvisé époustouflant. Stochelo apprécia mon jeu. Il me demanda d’intégrer le groupe pour quelques concerts, et j’acceptai du tac au tac, sans trop réfléchir.

— Quelle chance !

— Je confiais mon troupeau à Antonin, et je percevais chaque soir un bon cachet qui me permettais de vivre de ma passion. Je me suis identifié au monde des gitans. Je m’habillais de la même façon qu’eux, et j’ai même été adoubé par les anciens lors du pèlerinage aux Saintes-Marie-De-La-Mer. La plupart des musiciens avec qui je jouais, avaient perdu des membres de leurs familles, exterminés par les nazis. Les persécutions dont ils furent victimes sont malheureusement occultées. J’ai su ce que c’était d’appartenir à une minorité différente, pourchassé, ostracisé, rejeté par des populations qui ne comprennent rien à leur philosophie de vie. Bref, j’étais devenu un saltimbanque romanichel, un vrai troubadour qui jouait de ville en ville. J’avais suffisamment d’argent pour acheter une roulotte authentique. Son intérieur et ses décorations bohèmes kitsch surchargés qui remontaient au début de siècle dernier m’avaient envoûté, et tu vois j’y vis encore maintenant.

De sa vie d’errance, René en a gardé de merveilleux souvenirs, mais peu d’économie. Il a élu domicile dans sa roulotte stationnée à côté de la maison maternelle. Il se produit l’été dans les campings, les fêtes de village et les restaurants du bord de plage. Hors saison, il se produit dans un restaurant sud-américain sur le port de Toulon, car René le guitariste, est aussi un aficionado des rythmes syncopés et chaloupés de la samba, de la rumba, du tango et de la biguine, fan de Carlos Jobim, João Gilberto et Stan Getz. La capitale brésilienne est la Mecque de la bossa nova, et se rendre à Rio de Janeiro avait été son seul et unique long voyage. Il avait sillonné les quartiers de Copacabana et d’Ipanema pour écouter les artistes dans les *boteco* en dégustant de la *cachaça*. Il en avait profité pour acquérir son instrument favori de la fabrique Di Giorgio, reconnaissable à sa tête sculptée qu’il conservait précieusement tel un talisman dans son étui rigide, et qu’il ne sortait qu’à de rares occasions.

Depuis son retour définitif à Roquerouge, il prend soin remarquablement de sa mère. La malheureuse ne peut plus rester debout à cause d’une prothèse usée qu’elle ne tolère plus. Elle garde la foi, ce qui la fait tenir, et René l’accompagne au village afin d’assister à la messe dominicale.

**CHAPITRE XII**

*Nos identités*

Au sein du village, la colère gronde face à une carence d’informations municipales, surtout lorsqu’un épisode méditerranéen s’est abattu sur la région faisant vingt-deux noyés dans les flots d’un fleuve qui avait largement dépassé sa côte historique.

Dans la première décennie des années 2000, les réseaux sociaux et l’Internet se développent. Hélène a mis à profit son talent de rédactrice maitrisant les outils informatiques pour créer un site web. Dans les jours qui ont suivi cette inondation tragique, elle a collecté et diffusé de précieuses informations permettant l’entre-aide avec les sinistrés. Puis, elle a créé un système d’alerte permettant de suivre la crue du fleuve et l’état des routes en cas d’orage. Les abonnés sont de plus en plus nombreux. Son site était initialement centré sur l’écologie, mais sur les conseils de Marc, sa ligne éditoriale est à présent plus politique en publiant aussi des articles qui traitent des turpitudes de la bande à Jousset. Ce genre de sujet fait plus recettes que ceux traitant de l’environnement. Dans le même temps, la population de la commune s’est considérablement rajeunie, et les jeunes actifs s’allient à la cause qu’Hélène et ses colistiers défendent, un vivier d’électeurs considérable. Lorsque Pierrot et les retraités du groupe d’opposition s’aperçoivent de l’influence grandissante de ce réseau informatique, Hélène a déjà un coup d’avance. Nous ne sommes plus qu’à quatre semaines du premier tour.

\*

Réjusse, mai 2006. De la route départementale qui relie le col des vaches jusqu’au carrefour des quatre chemins en contrebas, Hélène distingue le complexe sportif plongé dans la nuit noire d’un ciel lourd et sans étoiles. Seul le gymnase brille de tous ses néons et les voitures se garent une à une, et éclairent de leurs phares le parking adjacent. Fidèle à ses principes, Hélène s’y rend à vélo, même si elle sait qu’il faudra user de ses mollets pour remonter la pente. Elle aurait mieux aimé rester avec Alexandre, mais c’est à présent une femme qui n’a qu’un seul objectif en tête : en finir avec le système Jousset.

Elle n’est plus qu’à quelques centaines de mètres du lieu de la réunion, et elle aperçoit déjà des parebrises constellés de tracts ainsi que les affiches placardées sur la vitre de la cabine téléphonique, sur les containers des poubelles et même sur le transformateur électrique. Hélène pousse un soupir d’exaspération. Ceci est parfaitement illégal, mais qui oserait protester ? Elle sait que pour cela, personne n’inquiétera le maire sortant pour des dérives dont il est coutumier.

Aucun arceau dédié aux cycles n’est disponible. La jeune femme attache son vélo au poteau d’un lampadaire. Déjà les chiens de garde postés à l’entrée du bâtiment, fument cigarette sur cigarette. Malgré l’obscurité, ils ont repéré la jeune femme, et les premières invectives ne tardent pas à fuser à son encontre.

— Ah, les vipères sont sorties ce soir ! s’exclame l’un d’eux.

— Vous venez voir votre futur maire ? lance un autre de façon ironique.

Ne se laissant pas intimider, Hélène réplique :

— Si je vous gêne, vous n’avez qu’à détourner les yeux et je disparaîtrai instantanément.

— Baisser les yeux devant toi ? Laisse-moi rigoler.

« Inutile d’insister, je sais malheureusement à qui j’ai affaire », pense-t-elle.

Elle verrouille son cadenas et pénètre dans l’enceinte du gymnase. Des calicots et autres banderoles tricolores, trop ostentatoires pour être honnête, inondent l’espace. Elle jette un regard sur la foule, et aperçoit Marc, accompagné d’autres membres de sa liste. Parmi eux, elle est surprise de reconnaître René.

— Je suis venu pour te défendre encore une fois, au cas où, lui dit-il.

— J’apprécie ta présence réconfortante, répond Hélène.

Dans la foule, il ne manque aucun des habitués du système. Leurs yeux sont déjà tournés vers le fastueux banquet. Disposés çà et là, les seaux remplis d’eau glacée dans lesquels sont plongées les bouteilles de champagne. Deux cerbères en interdisent l’accès.

— Vous avez vu ces agapes ! s’exclame Marc. Certainement payées par nos impôts.

— Une probable manipulation grossière entre le budget municipal et les comptes de campagne, comme à son habitude, réplique Hélène.

— C’est de cette façon qu’il ferre le poisson en proposant du pain et des jeux, et sa pêche est miraculeuse, pourquoi changerait-il de méthode ? déplore un autre.

De part et d’autre du pupitre de la tribune s’installent les adjoints, les élus et les principaux cadres ainsi que l’avocate de la commune qui tire de substantiels profits des multiples procès qu’intente le dictateur à ses détracteurs.

La lumière s’éteint, un faisceau de lumière puissant éclaire l’entrée du couloir latéral, et surgissant des vestiaires, tels des boxeurs voulant en découdre, apparaissent le patriarche accompagné de son fils Jackie. L’hymne national résonne et la réverbération est si forte qu’il en est inaudible. Le public se lève, et l’édile remonte la travée principale distribuant accolades et embrassades. La ferveur s’empare d’une foule qui lance des hourras en agitant frénétiquement des drapeaux arborant le blason de la ville ou affichant le slogan « Jackie le maire qu’il vous faut ». Un peuple en adoration qui feint la transe, une secte saluant son gourou.

Pierrot grimpe sur l’estrade, mais manque une marche et trébuche. Il est rattrapé par un agent technique heureusement placé au bon endroit.

— Espèce de crétin, lui lance le vieux avec un regard furibond lui reprochant d’avoir été négligent sur le positionnement du marchepied.

Le pauvre employé municipal blêmit, sachant qu’il sera immanquablement sanctionné pour ce crime de lèse-majesté. Passé cette frayeur, Pierre arbore son sempiternel sourire carnassier, une dentition d’implants acérés, négociés contre l’obtention d’un permis de construire avec le dentiste du village.

Panurge contemplant son troupeau de moutons en liesse, le fils préfère rester derrière son père, observant ses moindres faits et gestes, attendant nerveusement les directives. Pierre essaie de contenir ses tremblements et s’approche du micro. D’un geste auguste, il fait taire instantanément les excités.

— Chers amis, cela fait trente ans que j’ai l’honneur d’être votre maire. Mon Dieu ! Comme cela est passé si vite. De la confiance mutuelle et du travail acharné pour transformer et embellir notre commune. Pour les plus anciens, souvenez-vous de l’état lamentable du village avant l’élection de votre serviteur. À l’époque de mon pâle prédécesseur, elle végétait dans son jus médiéval, un village en ruine, sans dynamisme, qui se dépeuplait, un exode rural massif.

Son parcours, dithyrambique à son propre égard, est celui du sauveur providentiel :

— J’ai réveillé la belle endormie. Depuis mon arrivée, grâce à mon entreprise j’ai redonné du travail pour les jeunes, j’ai créé une police municipale qui a ramené l’ordre et la sécurité, j’ai fait construire des logements, des équipements sportifs, une médiathèque à la pointe de la technologie, et cette salle multisport en est aussi le parfait exemple. Il tourne la tête vers le petit groupe d’Hélène. Et pour ces éternels pleurnichards d’opposants qui passent leur temps devant leur écran à nous critiquer, je leur signale que chaque année, on nous décerne de multiples labels de qualité attestant qu’il fait bon vivre à Réjusse.

Une véritable ovation debout est lancée par Claude, le Juda.

— Mais quel toupet ! tempête Hélène. C’était un charmant petit village millénaire, paisible, à présent défiguré. Il a fait construire des logements luxueux rentables pour son portefeuille que les plus modestes ne peuvent acquérir, et des villas secondaires inoccupées l’hiver.

— Ne parlons pas des vols à la roulotte. J’ai interdit aux gens du voyage de pointer leur nez ici. Et d’ailleurs, vous le constatez, il n’y a pratiquement plus de cambriolages.

— Les cambriolages sont rares ici, gitans ou pas, dit René dans sa barbe. Il sait que cette flèche lui est directement adressée.

Le discours est soporifique. Pierre s’en prend au gouvernement socialiste trop laxiste et à son représentant, le préfet, qui, selon lui, le harcèle et veut le briser, suivi d’une diatribe contre un Président de la République qui encourage une immigration du Maghreb, et qui n’engendre qu’insécurité et chômage.

— Les populistes ne sont plus à une contradiction près, ils inventent des problèmes, les grossissent démesurément, puis désignent un faux coupable, et se présentent en des sauveurs charitables, une grosse ficelle politique utilisée depuis l’antiquité, réplique Marc tout bas.

Pierre évoque le procès en cours qui le concerne directement, celui de la carte essence. Car si le vieux lâche son poste au profit de son fils, ce n’est pas du fait de son état de santé qui n’est qu’un faux prétexte, mais parce qu’il risque une humiliante destitution. C’est une nouvelle charge contre une justice partisane qui va certainement lui faire payer son franc-parler et son bord politique. Pourtant le député Gibour a pris ses distances. Il a retiré l’investiture du parti « La France au cœur » à Jackie, de peur qu’il ne soit entaché par la condamnation à venir du maire sortant.

— Je suis un maire débonnaire qui dit tout haut ce que les gens pensent tout bas, et on veut me faire taire, serine Jousset. Tous ces ingrats qui essaient par une odieuse machination de nous empêcher de poursuivre le développement si vertueux de notre si beau village. Des mesquins qui trouvent le moindre argument minable pour nous nuire.

Le groupe d’Hélène reçoit une bordée d’injures.

— D’ailleurs, j’ai intenté plusieurs procès contre eux, renchérit Pierrot.

— Des frais de justice payés par les propres deniers de la commune au titre de la protection fonctionnelle, mais nous on doit payer nos avocats de notre propre poche pour nous défendre, reprend Marc.

— Et je suis certain de remporter ces procès, tant les propos tenus à mon égard sont diffamatoires. Il porte une nouvelle fois son regard sur Hélène. Je vois que Mme la représentante et ses partisans dotés d’une intelligence d’huitres (des rires forcés, exagérés émanent du public) sont venus nous narguer.

Les plus vils s’en donnent à cœur joie pour conspuer la jeune femme. Hélène garde son calme. L’envie de partir lui vient en tête tant cet homme lui inspire le dégoût, mais Marc la retient par la manche, et l’incite à rester assise, une telle attitude lui donnerait raison. Ils attendront leur tour. Puis l’orateur conclut :

— Chers amis, vous le savez, mon état de santé ne me permet plus de vous servir. Il est temps pour moi de passer le relais.

Des « non ! » fusent de la part des affidés des premiers rangs.

— Je vous rassure, je vous rassure, répète-t-il d’un ton qui se voudrait rassurant. Vous le savez, j’ai demandé à mon fils, Jacques, de se présenter à vous et de reprendre les rênes. Et lorsqu’il sera élu dès le premier tour, ce dont je suis persuadé, je resterai auprès de lui pour l’aider, autant qu’il le faudra.

— Ah ! reprend une nouvelle fois à l’unisson le chœur des anges, soulagé de savoir que leurs petits arrangements ne seront pas menacés.

Même condamné, avec Jackie comme maire, Pierrot continuera à gérer les affaires à son profit. Jackie n’a pas les capacités de s’opposer tant il est sous sa coupe.

Une nouvelle Marseillaise est entonnée à tue-tête par le candidat avant que Jackie ne se dirige vers le pupitre et c’est un nouveau panégyrique, poussif, ennuyeux, insipide, un *bis repetita* du discours précédent, un texte que manifestement il ne comprend pas. Puis vient le temps des questions avec les électeurs. Le micro circule de main en main avec des intervenants préalablement choisis. Des questions rédigées à l’avance et Jackie n’a plus qu’à lire les réponses. Marc demande la parole, lève la main, mais le micro semble circuler au large afin d’éviter qu’il puisse le saisir. C’est oublier un peu vite la persévérance d’Hélène qui malicieusement arrive à s’en emparer. On essaie de le lui reprendre dans une brève empoignade, mais Pierrot sait que la presse locale est présente et calme les protagonistes, car il comprend que cela risque de nuire à son rejeton. Il demande de la laisser s’exprimer. Le calme revient et Hélène tend le micro à Marc qui interpelle à Jackie.

— Bonsoir, je suis Marc Leverger. Vous vous présentez à cette élection en tant que successeur de votre père et vous connaissez le fonctionnement municipal si particulier de cette commune avec un déficit qui se creuse d’année en année. N’est-ce pas ?

Jousset grommelle et tend maladroitement une note de papier, écrite à la va-vite, à son fils qui la lit dans un mot à mot saccadé :

— Monsieur, vous faites partie de cette bande qui jalouse notre bilan. Le résultat est là, et il est admirable.

— Si vous êtes élu, allez-vous changer cette équipe car beaucoup ici vous considère comme un homme intègre et droit.

Une louange qu’Hélène trouve un temps inapproprié, mais elle se ravise quand elle comprend qu’il s’agit d’une ruse. L’effet recherché est atteint, Jacques en est troublé. Personne, son père ou quiconque, ne lui a adressé un tel compliment. Il en est troublé.

— Oui, c’est vrai, je suis un homme propre, moi.

Une réponse sortie du fond du cœur. Marc met immédiatement à profit cette réponse, et reprend :

— Je suis propre, moi ! Moi ? Vous insinuez donc que les autres personnes qui sont avec vous ne le sont pas ?

Jackie vient de réaliser qu’il a commis une grosse bévue. Sa langue a fourché, c’est un aveu cinglant. Il essaie de se justifier maladroitement, mais, il est en détresse. Un lapsus révélateur, une énième gaffe dont il est coutumier et que le père redoutait.

— Laisse-moi faire, abruti, je vais lui régler son affaire.

Pierrot s’empresse de reprendre la parole en poussant son fils d’un coup d’épaule.

— Cher monsieur le Parisien, donneur de leçons, vous êtes installé ici depuis peu de temps, non ?

— Pourquoi m’interpeller de cette façon ? D’ailleurs vous êtes également né à Paris il me semble, répond Marc.

— C’est bien parce que j’étais Parisien que je les connais bien. Des gens condescendants et arrogants vis-à-vis des Provençaux. Et vous visiblement, vous ne faites pas exception à la règle.

Des sifflets et des quolibets jaillissent envers Marc qui reprend :

— N’oubliez pas qu’une bonne partie des électeurs sont à présent des retraités issus de l’Île-de-France qui se sont installés dans les nombreuses villas que vous avez vous mème faites construire au bord de mer.

Pierrot rit jaune, et reprend :

— Permettez-moi de m’adresser à votre représentante, puisque c’est bien elle qui se présentera contre mon fils. Chère Hélène, nos deux familles ont beaucoup apporté à ce village, c’est vrai, et Jackie continuera à le faire, faites-lui confiance. C’est un enfant du pays, un bon français contrairement à certaines.

Hélène et Myriem se sentent directement visées par cette assertion inopportune, elles qui ont vécu le racisme dans leur enfance.

— Tu insinues donc qu’avec Myriem, nous ne pourrions pas être « de bonnes françaises », alors que tu es issu d’une famille d’origine polonaise. Cela n’est en rien blâmable, mais pourquoi dire à tout le monde, que tes ancêtres sont français depuis des générations ?

Pierrot apparaît déstabilisé. Seul Raymond savait cela, mais il n’a plus de nouvelles de ce dernier depuis des lustres.

— Je suis français ET catholique. La Pologne est un pays très catholique, et mes parents m’ont élevé dans la foi du christ.

— Pourtant, tu n’as jamais pu fournir ton certificat de baptême, répond Hélène.

Roman et Monika étaient un des rares couple de l’époque à avoir gardé une neutralité religieuse dans l’éducation de leurs deux enfants.

— Mais comment peux-tu te référer à la parole d’un pédophile ! Mes grands-parents et mon père étaient juifs, mais ma mère était catholique, et c’est bien de sa mère qu’on reçoit sa religion ?

Le maire de Réjusse a donc du sang juif. Cette révélation glace l’assistance dont l’antisémitisme latent est à peine dissimulé.

— Contrairement à toi, je suis né en France. J’aime la France, j’ai fait la guerre pour elle, et j’ai été blessé, mutilé au combat pour elle.

— Puisque tu évoques la guerre, explique-nous pourquoi tu as changé d’identité au cours de celle-ci ? Car Pierre Jousset n’est ni ton prénom ni ton nom de naissance, c’est celle d’un soldat innocent que tu as froidement abattu. Il était le malheureux témoin d’un crime que tu as perpétré, un règlement de compte. Tu lui as subtilisé ses papiers pour te dérober à tes poursuivants.

Des cris de stupéfaction jaillissent. Un doute s’installe parmi la foule. Le micro d’Hélène est coupé par le régisseur.

— Cette attaque personnelle n’est qu’un délire et une affabulation. Tu es une parfaite ingrate après ce que j’ai fait pour tes grands-parents lorsqu’ils ont été expulsés par les Algériens.

Soudainement, une voix puissante, profonde, solennel, résonne. C’est elle de Roger. Sa parole est rare, et elle est respectée. L’audience est transie, silencieuse, on entendrait une mouche volée.

— N’essaie pas de ramener le débat à une affaire qui ne concerne que nous, dit-il.

Pierrot est une nouvelle fois déstabilisé. Il ne s’attendait pas à l’intrusion de son ami dans le débat.

— Je t’ai recueilli avec Paulette lors de ton expulsion d’Algérie, tu ne te souviens pas ? Assène Pierrot d’un ton manifestement blessant.

— Et nous t’avons recueilli à ton retour de Syrie. Tu étais désespéré et tu ne savais pas où aller. Il me semble que nous sommes quittes.

— Nous nous sommes battus pour la France, reprend Pierrot maladroitement, visiblement gêné. Tous deux des héritiers du gaullisme, des patriotes, et je le répète : ce qui n’aime pas la France doivent quitter notre Pays.

Le troupeau approuve bruyamment.

— Tu as vécu entre la Syrie et l’Algérie. Tu m’avais confié que cette période était parmi les meilleures de ta vie, rétorque Roger. Tout t’attirait en Orient, les traditions, l’art de vivre et les coutumes. Tu appréciais Belkacem car vous pouviez débattre ensemble pendant des heures. Vois-tu, je suis un pied noir déraciné, j’aurais pu devenir raciste, mais avec le temps, je n’en tiens pas rigueur à quiconque. Qu’ont-ils fait de si répréhensible ? Tes employés magrébins ? Sans eux, ton usine ne pourrait plus fonctionner.

Roger se rassoit calmement. Pierre improvise.

— Mes amis, je vous propose de laisser de côté des enfantillages qui n’intéressent personne ici. Vous avez sans doute faim et soif comme moi. Je vous invite à se retrouver au buffet.

Pierre donne le top départ au régisseur et l’hymne provençal, la *coupo santo*, retentit. Le public se rue, tels des ventres affamés, vers les tables garnis d’amuse-bouche appétissants. Le petit groupe d’amis d’Hélène ignore ces agapes, et se dirigent vers la sortie. C’est à peine arrivés au seuil d’entrée du gymnase, que Pierrot surgit, remonté, colérique. Il a repris ses esprits et la sueur perle de ses tempes. Il lance un regard courroucé à Hélène.

— Je sais qui t’a raconté cette mensongère histoire du soldat innocent, et elle va me le payer cher.

— Si tu t’en prends à maman, je te jure que tu auras affaire à moi, dit René qui retrousse ses manches, prêt à en découdre. Pierrot regarde son fils de façon dédaigneuse.

— René, non, ne fait pas ça, lance Marc qui s’interpose. Cela pourrait se retourner contre nous.

Pierre part rejoindre ses partisans,

— Je sais combien ce fut difficile pour toi d’être présent ici, ce soir, dit Hélène à René.

— Pas du tout. Je suis au contraire ravi d’avoir appris que j’ai du sang juif qui circule dans mon cœur de Tzigane.

Roger sort à son tour, et regarde tendrement sa petite fille, les larmes aux yeux. Hélène sait combien cela fut douloureux pour lui de prendre parti contre son plus vieil ami, et aucun mot ne pourrait le réconforter. Elle l’enlace affectueusement. Il salue la petite troupe, et repart vers sa voiture. Marc lance hilare :

— Eh bien, tu leur as foutu la soirée en l’air. Tu as vu la réaction du public ? Il n’y avait plus le même enthousiasme qu’au début.

— J’aurais voulu le faire autrement, mais comme l’a dit si bien dit Jackie, la fin justifie les moyens, répond Hélène.

— On verra ce qu’en dit le journal demain ? reprend le colistier.

— N’y compte pas ! réplique Hélène. Ils ne rédigeront rien contre Jousset. Je me souviens qu’un article lui avait déplu, et qu’il avait supprimé tous les encarts publicitaires qu’il achetait dans chaque parution, et il en achetait beaucoup. Ce manque financier avait plongé les comptes du journal dans le rouge qui était au bord du dépôt de bilan.

Le lendemain, les faits donneront tort à Hélène et c’est une large brèche qui apparaît dans la muraille de la forteresse. L’article de presse relatant le déroulé de la réunion est élogieux pour la candidate. Jackie est décrit tel un naufragé sur le radeau de la Méduse, effacé, à l’inverse d’Hélène dont les qualificatifs abondent, une battante, courageuse, qui tient enfin tête au patriarche.

**CHAPITRE XIII**

*Dans le vide*

Depuis le village de Roquerouge, on peut entendre les sirènes et apercevoir les gyrophares du cortège des véhicules de police et de secours qui remontent à vive allure la route départementale. C’est le curé qui a donné l’alerte. Ne voyant pas arriver une de ses plus fidèles paroissiennes, il avait emprunté la route qui mène jusqu’à son domicile. Son attention fut attirée par un bout de tissu suspendu dans un buisson que l’homme semblait reconnaître, en s’approchant il eut la confirmation que c’était bien le foulard de la vieille dame qui dissimule habituellement son visage. Une barrière de sécurité était renversée. Des branches du buisson, cassées, laissaient apparaître une trouée. Le curé se pencha et regarda au travers. Ce qu’il vit en contrebas fut une vision d’horreur. : un corps sans vie au fond du ravin.

Une unité spécialisée dans les opérations de sauvetage en montagne est dépêchée. La nouvelle s’est répandue comme une traînée de poudre, et déjà quelques curieux se sont amassés près du site de l’accident. Ils sont tenus à l’écart par le dispositif de sécurité déployé par les gendarmes. Le secouriste descend prudemment la longue paroi verticale. Arrivé en bas, il ne fait que confirmer l’évidence. « Delta Charles Delta » lance-t-il dans la radio, autrement dit, il n’y a plus d’espoir de sauver la vieille dame. Le corps est sanglé sur une civière qui est remontée par le treuil. Le fauteuil roulant sera expertisé. Les premières constatations du médecin légiste indiquent que la mort est survenue entre sept et neuf heures. La victime est identifiée par les gendarmes qui la connaissaient bien, et la maison d’Anna est investie dans la foulée. La porte d’entrée est ouverte. Des traces d’effraction sont relevées. Le fil du téléphone a été volontairement sectionné. Une lettre est retrouvée sur la table du salon. Elle accuse Pierre Jousset.

Hélène se rend à Roquerouge avec ses grands-Parents. Un cordon empêche l’accès à la maison. Elle se présente à l’officier Bermond chargé de mener l’enquête. Celui-ci cherche René, mais il reste introuvable. Paulette pense qu’il est au village. René est bien là à attendre, inquiet de ne pas voir sa mère. Il est arrêté et auditionné par les gendarmes. Bermond connait bien René qui a une bonne réputation, mais il veut s’assurer de son emploi du temps. Une nouvelle fois, pris dans l’émotion, le pauvre bredouille de façon incompréhensible, ne cessant de répéter :

— Papa a tué maman. Papa a tué maman, …

L’agitation du berger s’amplifie. Voyant qu’il n’obtiendra pas de réponse cohérente, le gendarme demande un avis médical. Paulette explique au médecin que René devient ainsi lorsqu’il est sous l’effet d’un stress intense, et qu’il va se calmer. Le médecin déclare que son état est incompatible avec une garde à vue et ordonne son hospitalisation d’office en psychiatrie.

Bermond fait rentrer Hélène dans son bureau, en compagnie de ses grands-parents.

 — Quelle est la nature des liens que vous entreteniez avec Mme Anna Moser ? demande-t-il au vieux couple.

— C’est une amie de plus de cinquante ans.

Il se tourne vers Hélène :

— Vous m’aviez fait part des menaces qu’avait proférées M. Jousset envers son ex-épouse à l’issue de la réunion électorale. À votre connaissance, avait-elle d’autres ennemis qui auraient pu attenter à sa vie ?

Tous se regardent un instant et répondent par la négative.

— Pensez-vous que Mme Moser était capable de sortir de chez elle sans aide ? reprend l’officier.

— Nous lui avions confectionné une rampe afin qu’elle puisse sortir dans son jardin avec son fauteuil, dit Roger. De là, elle pouvait théoriquement accéder à la route puisqu’il n’y a aucun escalier qui la sépare de la maison. Mais à ma connaissance, elle ne sortait pas sans son fils.

— Elle était handicapée et malvoyante du fait de son diabète, ajoute Paulette.

— Quand avez-vous vu la victime pour la dernière fois ? demande Bermond.

— Avec mon mari, nous passons tous les lundis la voir. Donc lundi dernier, répond Paulette.

L’officier tend la lettre retrouvée sur la table du salon.

— Est-ce bien l’écriture d’Anna Moser ?

Tous parcourent la lettre accusatrice.

— C’est terrible, dit Paulette. Oui, c’est bien elle qui l’a écrite.

— Oh, je n’aurais pas dû l’écouter, se désole Roger. Elle se croyait en sécurité avec son fils. Je voulais rester avec elle, mais elle avait refusé. Pourquoi ne nous a-t-elle pas appelés ?

— L’assassin s’est semble-t-il introduit par effraction et a coupé le fil du téléphone.

— On sait qui a tué Anna. C’est clair comme de l’eau de roche, dit Hélène.

— N’allons pas si vite en besogne, retorque Bermond. Même si les soupçons se portent en priorité sur Pierre Jousset, il ne faut éliminer aucune autre hypothèse. Intéressons-nous maintenant à son fils.

— René n’est pas un meurtrier, lance Paulette dans un cri du cœur.

— Madame, je vous prie de garder vos considérations pour vous. Une nouvelle fois, l’enquête, c’est moi qui la mène.

— Je comprends, dit la grand-mère penaude.

— Savez-vous si René était présent ce dimanche avec la victime, demande Bermond.

— Nous l’avons vu avec sa mère le lundi, mais après, je ne sais pas ? répond Paulette.

Hélène est inquiète pour René, mais elle ne peut réprimer une mauvaise pensée. Et si l’officier avait raison. Anna ne lui avait-elle pas confié qu’elle le soupçonnait de ne pas lui donner l’entièreté de ce qu’il percevait pour la vente des statues.

\*

C’est au tour de Pierre Jousset d’être auditionné. Sa maison est perquisitionnée. Son emploi du temps doit être vérifié. Le maire ne comprend pas les accusations qui pèsent contre lui, et clame son innocence.

— Nous avons divorcé il y a plus de vingt années, et depuis je n’ai plus de contact avec elle.

— Nous avons une déposition avec plusieurs témoins qui atteste que vous aviez proféré des menaces envers elle, rétorque Bermond.

— J’ai été profondément blessé que des propos mensongers, et graves à mon encontre, soient ainsi divulgués en public, se lamente-t-il.

— Où étiez-vous ce dimanche matin ? questionne l’officier.

— J’étais à la mairie dès sept heures pour une réunion avec mes adjoints, puis je suis allé à la messe avec eux, tous peuvent en attester.

— Monsieur Jousset, nous reviendrons sur tout cela. En attendant, vous êtes placé en garde à vue.

L’alibi est vérifié auprès des témoins. Aucune trace de son ADN ou de ses empreintes digitales n’est retrouvée au domicile de la victime. Malgré la lettre l’accusant explicitement, mais du fait de son âge et de sa maladie, il est laissé en liberté et placé sur écoute.

\*

René a retrouvé ses esprits. Il est à la fois déprimé et en colère. Il accuse une nouvelle fois ouvertement son père d’être à l’origine du meurtre de sa mère. Il explique au capitaine Bermond qu’il s’était absenté quatre jours, pour aider son ami Antonin à réparer le toit de la bergerie effondré par les chutes de neige. Sauf le jeudi après-midi, où il a fait un petit crochet à la maison pour venir chercher une échelle. Sa mère lui avait assuré que Paulette viendrait l’aider durant cette période, mais cette dernière dément cette information. Anna lui avait demandé de venir la récupérer à la fin de la messe dominicale. Roger l’accompagnerait pour l’aller. Roger dément cette information, une nouvelle fois. « Pourquoi avait-elle menti par deux fois à son fils ? » se demande t-il. Le témoignage d’Antonin et le bornage de son téléphone portable attestent que les jours précédents et le jour du drame, René était présent à la bergerie.

A son retour, Roger, Paulette, Hélène, Alexandre, Myriem, Jean, Véronique sont venus soutenir le pauvre René. Ils l’aident à ranger soigneusement les statues de bois dans les cartons. Tous souhaitent respecter le vœu le plus cher de la défunte, celui de reposer dans le caveau familial avec sa sœur disparue trop tôt, sa mère, son grand-père Walter, son frère cadet tué par les fascistes de Mussolini, entourée de ses œuvres préférées. Hélène et Alexandre organisent les formalités pour le rapatriement du corps en Italie. Paulette prévient Massimo qui prépare la cérémonie d’inhumation dans la vallée. Il reviendra à Réjusse pour la levée du corps. Lorsqu’il prend connaissance du contenu de la lettre laissée par sa sœur, il est fou de rage contre Pierre. Le salon est pratiquement vidé de tous ses trésors empaquetés, remisés dans la voiture de Massimo, la sonnerie du téléphone retentit. René décroche :

— C’est papa, je t’en supplie ne raccroche pas, j’ai quelque chose d’important à te dire. René active le haut-parleur afin que chacun dans la pièce puisse entendre et reprend :

— Espèce de salaud, tu as tué maman et tu oses m’appeler chez elle en plus. Où es-tu ?

Tous ont arrêté subitement leurs occupations. Ils n’en croient pas leurs oreilles, abasourdis par ce coup de fil impromptu et inconvenant.

— Je te le répète une dernière fois, pourquoi aurais-je fait cela ? répond Pierre dépité.

— Maman nous avait prévenus qu’elle avait peur de toi depuis tes menaces. D’ailleurs, tu lui as rendu visite pendant que je n’étais pas là, elle t’accuse dans un de ses derniers messages.

— Je ne sais pas pourquoi elle a écrit cela, c’est une manipulation, car je t’assure que je ne suis pas rendu chez elle, à aucun moment. C’est vrai que je me suis emporté l’autre soir, un coup de sang, mais tu me connais, ce ne sont que des paroles. Mon fils, je suis dévasté comme toi. Je te le répète, je suis innocent.

René s’effondre et Roger se saisit du téléphone :

— Tu m’a menti de bout en bout, Adrian. Que tu t’en prennes à ton racketteur, passe encore, mais le jeune soldat, ce pauvre Pierre Jousset, il n’y était pour rien dans cette affaire ?

— Comment sais-tu cela ?

— Anna nous a tout raconté.

— Mais, cela remonte à plusieurs années et puis tu sais dans quelle situation difficile je me trouvais, insiste Pierre. Nous étions dans le feu de l’action. J’ai paniqué, cet acte me hante encore maintenant. Je t’assure, il n’y a pas une nuit où ce cauchemar ne me revient.

René reprend le téléphone :

— Une femme te cherche, elle est sur tes traces. L’heure de la vengeance a sonné.

— Comment ça ? S’exclame Pierrot surpris et paniqué par cette révélation.

— Tu ne te rappelles pas. Une Parisienne qui voulait des tranches de jambon si particulières et que tu as humilié publiquement ? Cela ne te dit rien ?

René raccroche subitement. Paulette s’approche et le prend contre elle. Il fond en larmes.

— C’est cette dame avec qui nous pris l’apéritif il y a bien longtemps, mais dont j’ai oublié le prénom ? lâche Roger. Tout ça pour des tranches de jambon ? Je ne comprends pas, explique-nous.

— Elle s’appelle Suzanne, ajoute Paulette. D’ailleurs, on ne connait d’elle que son prénom. D’ailleurs, depuis cette rencontre, nous ne l’avons plus revue dans le village,

— Et tu penses qu’elle pourrait être mêlée à cet assassinat ? demande Hélène.

— Je n’en sais rien, mais maman m’avait dit qu’elle la craignait.

— Comment ? Ta mère la connaissait ? s’étonne Roger. René reste silencieux, pris dans ses sanglots.

— Mais toi, tu l’as vu récemment ? demande Hélène.

— Oui, dit tout bas René.

— Il faut que tu le dises aux gendarmes, s’exclame Hélène, cette dame sait sûrement des choses.

— D’accord, mais d’abord faisons-en sort que maman repose en paix. Ah ! Au fait j’oubliais, Jackie sera présent aux funérailles.

Tous sont surpris par ce revirement inattendu.

— Il est mal lui aussi, ajoute-t-il.

Malgré la division de leurs parents, les deux frères sont restés en bons termes et se retrouvent dès qu’ils le peuvent pour une partie de pêche, en catimini. René confie à Hélène :

— Je t’annonce que Jackie n’est plus en état, il abandonne sa candidature.

\*

Le corps d’Anna est placé dans un véhicule funéraire. La route sera longue, trop pour les grands-parents qui préfèrent prendre le train de nuit en compagnie de leur petite fille. Massimo et René viendront les chercher en gare de Bolzano après avoir fait le trajet en voiture.

Le résultat de l’enquête technique est rendu public. Le rapport des experts atteste d’une défaillance électrique du fauteuil. Le système de sécurité ayant été volontairement endommagé afin que les freins d’urgence ne puissent plus fonctionner. L’autopsie confirme un décès par un traumatisme crânien et une rupture de la rate, mais l’analyse biologique a aussi détecté un taux sanguin de morphine bien au-delà de la norme, sirop que prenait la victime pour les douleurs séquellaires de son amputation.

Pour l’officier Bermond, l’implication de Jousset n’est pas aussi évidente. Les traces d’effraction, le fil du téléphone coupé, et cette lettre ne sont qu’une grossière manipulation. Ses soupçons se portent sur cette « Suzanne » aperçue brièvement par René. Celle-ci a pu surdoser la morphine en la versant dans son verre, sans que la victime ne s’en aperçoive et grâce à cela déguiser ce crime en accident. D’après René, Anna Moser connaissait cette personne, et l’analyse des différents prélèvements génétiques effectué au domicile d’Anna révèle sans doute ses traces, mais elles sont inconnues des fichiers de police judiciaire. Le motif du crime reste lui aussi, obscur.

Malgré l’appel à témoins lancé par la gendarmerie et notamment la diffusion du portrait-robot, personne n’a vu quoi de la chute mortelle ou n’apporte d’élément permettant d’identifier la suspecte. L’enquête est dans une impasse.

\*

À leur retour d’Italie, le petit groupe apprend que le corps de Pierre Jousset a été retrouvé échoué sur une plage de calanque longue, une balle de son pistolet en pleine tête.

**CHAPITRE XIV**

*Une paire de dames*

8 juin 2006. Au sein du bureau principal de la gendarmerie de Réjusse, l’officier Bermond attend. En compagnie du brigadier Astier, ils s’apprêtent à auditionner Suzanne.

— Mon capitaine, sur quoi reposent les soupçons que vous portez envers elle ? demande Astier.

L’officier se saisit d’un sac plastique sous scellé.

— Voici une pièce à conviction essentielle. Une lettre rédigée par Anna Moser destinée à cette dame.

— Pourtant la perquisition du domicile de la défunte n’avait rien retrouvé ? s’interroge Astier.

— La victime s’est faite inhumer avec ses œuvres. Au cours de la cérémonie, une des statues a échappé des mains du fossoyeur. En percutant le sol, une trappe située dans le socle s’est ouverte, ce qui a libéré une enveloppe comportant une lettre, qui n’a semble-t-il pas été envoyée. C’est comme cela que nous vous avons retrouvé cette dame, à Nancy. L’officier la lit à haute voix.

« Chère Amie. Je suis arrivé à un point de non-retour. Plus rien ne calme ma douleur. Ma cicatrice me brule en permanence et lorsque vous lirez cette lettre, j’aurais probablement quitté ce monde. Je vous remercie pour votre sollicitude à mon égard. Je comprends ce sentiment de colère envers le meurtrier de vos parents, j’ai éprouvé ce même sentiment envers la même personne, celui qui m’a fait devenir cette femme handicapée. Comme vous, j’ai eu envie de meurtre, mais force est de constater que nous avons échoué à lui faire payer ses crimes. Pour vous remercier, je vous offre cette modeste sculpture que j’ai faite spécialement pour vous. Une évocation religieuse de la rédemption. Je vous embrasse tendrement. Anna »

— Croyez-vous qu’elle soit passée à l’acte concernant Jousset, et qu’elle soit également impliquée dans l’affaire Moser ?

— René nous a confié avoir fortuitement croisé cette dame au domicile de la victime. À ce stade, il ne faut rien éliminer, lui répond l’officier. Nous avons, en main, une paire de dames.

— Je dois vous avouer mon capitaine, que j’ai joué au poker dans ma jeunesse et que remporter la mise avec une paire de dames est assez rare.

— À moins de tenter un coup de bluff, rétorque malicieusement Bermond.

\*

Il est 22h 00, la porte de la gendarmerie s’ouvre. Une dame apprêtée, mais visiblement épuisée, se présente à pas lents au brigadier de permanence. Astier recueille sa carte d’identité et lui demande d’ôter ses longs gants noirs afin de prendre ses empreintes digitales. Les doigts tachés d’encre, il lui tend un chiffon, elle s’en empare de façon brusque, s’essuie nerveusement, redonne le bout de tissu de façon aussi impolie et remet ses gants aussitôt. Astier lui demande de s’asseoir afin de recueillir sa salive. Un fois le prélèvement effectué, il accompagne la femme dans le bureau du capitaine.

Bermond la salue, et la dévisage un instant. Suzanne le regarde, gênée par cette insistance. Il est quelque peu étonné de constater que le portrait décrit par René ne correspond pas vraiment au physique de la personne qu’il a en face. Dans la pénombre d’une lampe blafarde posée sur l’imposant bureau en bois massif, il jette un œil sur son écran, saisit son code confidentiel, et fait glisser sa souris pour ouvrir le dossier d’audition.

— Vous êtes bien madame Suzanne Martine Estienne, nom de jeune fille Combes. Vous êtes née le 24 mai 1938 à Paris. Votre résidence principale se situe à Nancy, Meurthe-et-Moselle, 34, rue Lepois. Est-ce exact ? demande le gendarme.

— Oui, c’est exact, répond la vieille dame paniquée qui reprend aussitôt. Je ne vous cache pas que j’ai été plus qu’inquiète de voir débarquer un gendarme pour m’apporter cette convocation qu’il m’a présentée comme étant urgente. Je viens de faire treize heures de voiture, et je n’ai même pas déposé mes valises à l’hôtel. Je vis seule depuis la disparition de mon mari et j’ai quatre chats, il fallait que je trouve une solution urgente pour les garder. Heureusement, ma fille m’a aidée. L’officier la laisse débiter ses phrases sans l’interrompre. Je dois repartir demain sans faute, car elle ne pourra pas les garder plus longtemps. Bon, pourquoi vouloir me voir si vite ?

— J’allais y venir si vous me laissez le temps de vous l’exposer. Une précision. Vous possédez une deuxième adresse, une résidence secondaire pas loin d’ici ?

— C’est exact. Avec mon mari, nous avons acquis un modeste appartement à Saint-Raphaël, mais depuis sa disparition, je n’y viens pratiquement plus. D’ailleurs, je songe à le mettre à la vente.

— Madame, vous êtes entendue dans le cadre d’une commission rogatoire concernant le décès de Mme Anna Maria Moser sur la commune de Roquerouge, reprend sèchement l’officier. Si vous êtes là, c’est que nous avons retrouvé une lettre manuscrite, mais qui vous était destinée.

— Ah bon ! Qui vous dit que c’est bien elle qui l’a écrite ?

— Un expert l’a authentifiée, et il est formel. Il s’agit bien de son écriture.

— Je pourrais prendre connaissance de son contenu ?

— Elle est sous scellée, dit le capitaine en désignant la pochette plastique posée sur le bureau. Nous auditionnons les personnes que la victime a côtoyé, un cercle assez restreint, reprend le capitaine.

— Et que dit cette lettre ? répète avec insistance la dame.

— Ce qu’il en ressort, en substance, c’est qu’elle semblait bien vous connaitre et vous apprécier, mais elle comporte aussi un élément qui a retenu mon attention. Depuis combien de temps, connaissez-vous Mme Moser ?

Pendant le trajet, Suzanne avait un temps penser nier d’avoir connu Anna, mais sa rencontre fortuite avec René ne lui permet pas de mentir sur ce point.

— J’ai aperçu Mme Moser pour la première fois il y au moins trente ans à l’issue d’une altercation que j’ai eu avec son ex-mari dans leur boutique.

— Parmi les auditions que nous avons pu mener, seules trois personnes proches de la victime vous ont rencontrée, mais très brièvement, comme si vous désiriez vous cacher. D’ailleurs, ils ne connaissent que votre prénom. Pourquoi ?

— J’ai fait connaissance de deux amis, Paulette et Roger. Des gens charmants au demeurant. Nous ne nous sommes rencontrés qu’une seule fois, le soir même de ce différent. Puis, je suis retournée à mes études, je n’avais plus le temps de m’en occuper.

— Plus le temps de m’en occuper ? reprend à Bermond. Vous occupez de qui ?

— De Pierre Jousset évidemment. Ce monstre a tué mes parents alors que je n’avais qu’à peine deux ans.

Un long silence s’installe. Suzanne pousse un soupir et se prend la tête dans les mains.

— Voulez-vous une boisson, une collation ? dit l’officier d’un ton plus accommodant.

— Oui, je veux bien, car je n’ai rien avalé depuis hier.

Le brigadier Astier lui tend une tasse de café et une madeleine. Après quelques gorgées, elle reprend :

— Dès ma naissance, mes parents m’avaient confié à la sœur de mon père, en Normandie. Tous deux résidaient à Paris, ils étaient désargentés, mais ils avaient élaboré un plan machiavélique pour s’en sortir. Ma mère était une femme au physique avantageux, elle aimait se divertir et danser dans les cabarets. C’est d’ailleurs dans une guinguette qu’elle avait repéré son futur riche mari, Pierre Jousset qui d’ailleurs ne s’appelait pas ainsi à l’époque.

— Pierre Jousset est un nom d’emprunt ?

— Tout à fait. Au cours de la guerre, il a échangé ses papiers avec un autre soldat.

— Pourquoi a-t-il fait cela ?

— Une manœuvre afin de faire croire à sa disparition aux yeux de la bande dont mon père était le chef, et qui l’extorquait.

Suzanne avale une madeleine puis continue son récit.

— Pierre Jousset appris que sa femme l’avait trompé. Il avait contacté un tueur à gages, un dénommé Raymond qui appartenait à la bande d’escrocs, mais qui avait pris ses distances avec leur chef. Pierre lui promit de lui vendre son troquet à un prix arrangeant, s’il tuait le couple diabolique. Il lui confia ses clés afin qu’il puisse rentrer à toute heure dans l’établissement. Le soir du crime, Loulou s’était absenté. Jeannette était toute seule dans sa chambre. Il fallait que le meurtre soit maquillé de façon à ce que cela passe pour une altercation entre époux qui aurait mal finie. Jousset était retourné sur le front et avait donc un alibi inattaquable. Loulou avait un casier judiciaire déjà bien rempli avec quelques séjours en prison, de fait, il était le principal suspect. Il se demandait bien qui avait pu tuer la pauvre Jeannette dont il était éperdument amoureux. Il avait pourtant bien fermé à clé la grille du bar derrière lui en partant. Pour lui, l’absence d’effraction attestait bien que le meurtrier possédait les clés, et seul Jousset les détenait. Après la défaite de 1940, démobilisé, il avait peur que Loulou ne le retrouve. Il s’était porté volontaire pour s’engager dans l’armée du Levant. Loulou voulait le buter où qu’il aille parce qu’il présumait que Pierre était à l’origine de l’assassinat de Jeannette. Loulou le savait au Liban, mais finalement, Pierre Jousset réussit à le tuer avant qu’il ne le soit lui-même.

— S’il avait changé d’identité, et que vos parents ne pouvaient plus témoigner, comment êtes-vous arrivé à démêler toute cette histoire ? demande à présent, intrigué, l’officier.

— J’ai pu retrouver un ancien membre de la bande de malfrat qui m’a tout raconté. En épluchant l’annuaire, il m’a été ainsi facile de localiser Jousset.

— Vous aviez donc retrouvé Pierre Jousset, et quand l’avez-vous abordé la première fois ?

— Le premier face à face que j’ai eu avec lui, c’était dans sa boutique. Une rencontre aussi brève que tumultueuse. Je ne me suis pas présenté, car Raymond décrivait un homme paranoïaque. On m’avait dit qu’il était constamment armé. J’ai mis notre contentieux en sourdine, pour tout vous dire, il m’avait fait peur, et je voulais abandonner, oublier cette affaire et continuer mes études, j’étais interne en médecine à l’époque. Cependant je restais abonné au journal *La Provence,* etje gardais un œil sur la rubrique de Réjusse. C’est ainsi que j’ai su que Jousset était devenu maire, puis j’appris que sa femme avait demandé le divorce dans le cadre d’un procès retentissant au verdict plus que discutable. Le verdict m’avait révolté.

— C’est à cette occasion que vous avez pris contact avec Mme Moser ?

— Anna Moser m’avait détaillé comment il l’avait battue, et je ne pouvais plus rester insensible face à un homme qui récidivait dans la violence. Je lui racontais comment son ex-mari s’en était pris à mes parents. Elle en était sidérée et n’arrêtait pas de répéter : « Comment a-t-il pu me cacher tout cela ? ». Elle craignait pour ma personne, car elle savait que Pierre Jousset était capable de tout s’il découvrait qui j’étais. Elle me demanda de ne plus chercher à la voir, mais uniquement de correspondre avec elle par courriers postaux. Des lettres qui devaient être détruites dès la lecture achevée. C’était le pacte que nous avions conclu. Désormais, il nous fallait choisir le bon moment pour le confronter à toutes les horreurs qu’il avait commises, coûte que coûte.

— Coûte que coûte. Pour le supprimer ?

— Non, monsieur l’officier. Oui, c’est vrai, nous avions toutes les deux la haine contre lui, mais qu’auraient fait deux femmes de notre gabarit face à un colosse armé ?

— Comment avez-vous su que Jousset avait été à l’origine du meurtre de votre père ?

— Lorsque j’avais consulté les archives militaires, je découvris que Adrian Posznanski était mort au même endroit, le même jour que mon père, et Mme Moser m’avait confirmé cela.

— Mais comment Mme Moser a-t-elle pu savoir ce qu’il s’était passé alors qu’elle ignorait tout de sa vie d’avant ?

— Lorsqu’il se sont rencontrés à Alger, Anna Moser savait qu’il revenait du Liban. C’était la seule vérité qu’il lui avait confiée. Elle me révéla qu’une nuit alors que son ex-mari était fortement alcoolisé, il lui avait avoué comment il avait tué de sang-froid un homme qui l’avait menacé de mort, et cela ne pouvait être que mon père, ainsi qu’un témoin innocent.

L’officier continue de taper fiévreusement la déposition. Cet imbroglio dégage un suspense dont il attend, tel un lecteur d’un thriller captivant, impatiemment le dénouement. L’officier Bermond imprime les multiples pages de son rapport, et demande à Suzanne de le signer. Celle-ci est surprise que l’entretien s’interrompe ainsi.

— Nous continuerons votre audition demain. En attendant, vous êtes en garde à vue pendant vingt-quatre heures supplémentaires. Vous avez le droit d’être examinée par un médecin, de prévenir son entourage et d’être assistée par un avocat.

— En garde à vue ? s’étonne Suzanne. Mais, je vous ai dit que mes chats m’attendent, mais que me reprochez-vous excatement ?

L’officier reste muet.

Le brigadier accompagne la dame dans une cellule dédiée, lui apporte un repas chaud et une couverture pour la nuit.

\*

L’audition reprend à sept heures trente. Suzanne n’a pas dormi et les deux gendarmes, cachent difficilement une excitation inconvenante.

— Monsieur le capitaine, est-ce normal qu’une femme de mon âge ne puisse pas bénéficier d’un lit et d’une douche ? C’est parfaitement indigne. Je suis traitée comme un trafiquant de drogue. Allez, posez-moi vos questions et qu’on en finisse.

À bout de nerfs, l’officier pressent qu’elle va vite passer à table.

— Quand avez-vous vu Mme Moser pour la dernière fois ?

— Jousset avait proféré des menaces contre elle en public.

— Oui, je sais, c’est moi qui ai recueilli les dépositions de Mme Hélène Fabre à ce sujet.

— Elle m’a appelée terrorisée. Elle avait rompu notre pacte, mais se sentait réellement en danger. Je suis donc venu la rejoindre.

— Et c’est à cette occasion que son fils René vous a vu.

— Il était revenu à l’impromptu, et sa mère me l’avait présentée. J’ai laissé Anna le samedi après-midi, et j’ai pris le train afin de retourner à Nancy. D’ailleurs j’ai encore mon billet.

L’officier sait que l’on peut réserver et composter un billet, sans pour autant prendre le train en question. Cela n’est en aucun cas un alibi fiable.

— Pourtant René ne devait revenir que le dimanche en fin de matinée, du moins c’est ce qu’il avait convenu avec sa mère. Vous avez donc laissé une dame handicapée toute seule sans attendre le retour effectif de son fils, déplore le gendarme.

— Anna m’avait certifié que René allait revenir juste après mon départ. Je réalise à présent mon erreur de ne pas l’avoir effectivement attendu. J’en suis désolé.

— Revenons à présent à la lettre que Mme Anna Moser devait vous envoyer. Elle vous supplie de ne pas tuer M. Pierre Jousset.

— Vous m’accusez encore une fois d’être une criminelle ?

— Cette lettre comporte des éléments qui vous accuse de toute évidence. Madame, maintenant, vous allez me dire la vérité, dit le gendarme d’un ton martial. Arrêtons de jouer au chat et à la souris. Ne tournons pas autour du pot. Ce que contient cette lettre est accablant contre vous.

Suzanne détourne son regard vers la fenêtre qui donne sur un terrain vague lugubre. Ses yeux sont hagards, perdus dans le vide. Bermond reprend :

— Vous pouvez continuer à nier, c’est votre droit, mais lorsque vous comparaîtrez aux assises, cette lettre authentifiée risque de vous amener derrière des barreaux. À présent, tout ce que vous allez déclarer pourra se retourner contre vous : avez-vous tué M. Pierre Jousset ? articule le capitaine.

— Anna avait des désirs de meurtre, et elle ne désirait qu’une chose : que je passe à l’action. Elle était une personne instable, un jour, elle voulait que je le supprime et un autre, elle voulait m’en dissuader. Comme vous, la vérité, je l’ai recherchée, La vérité sur mes origines, la vérité sur Jousset, et ses aveux confortèrent mes hypothèses.

— Mais pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour les obtenir ?

— Je vous le répète, j’étais occupé par ma vie professionnelle et il était rarement seul, accompagné par son fils, avec sa compagne, ou avec des élus. Les choses se sont par la suite accélérées suite aux menaces qu’il a proférées contre Anna.

— Vous m’aviez décrit votre première rencontre houleuse avec lui, quand l’avez-vous croisé de nouveau ?

— Avec mon regretté époux, nous sommes devenus propriétaires d’une résidence secondaire près du port de Saint-Raphaël. Il avait une passion pour la plongée sous-marine et je l’accompagnais avec notre Zodiac. Un matin, nous étions amarrés sur le quai, et nous avions croisé le père et le fils, Jackie, qui attendaient leur tour sur la cale de mise à l’eau. Au départ, je ne l’ai pas reconnu, mais lui, oui. En pénétrant dans sa boutique, Jousset avait imprimé mon visage. Il m’avait nargué : « Vos tranches de jambon, étaient-elles à votre goût ? ». Mon mari, à qui je cachais tout, ne comprenait pas, et je dus inventer une histoire pour faire diversion. Une fois son bateau à l’eau, Jousset était parti en nous saluant de façon dédaigneuse, mais c’est comme cela que je sus qu’il pêchait tous les week-ends en compagnie de son fils.

— Comment avez-vous finalement obtenu ses aveux ?

— Après le décès d’Anna, j’ai pris mon courage à deux mains, je me suis rendu sur le port à l’attendre. Je ne l’avais pas vu depuis longtemps, mais sa photo figurait régulièrement dans le journal. Par chance, il s’y présenta comme à son habitude, je le reconnus immédiatement. Il était seul pour une fois, son fils était absent. J’ai su que Jackie s’était rendu à l’enterrement de sa mère. Le vieux avait placé ses cannes à pêche et tout le matériel sur son bateau. J’avais enfin l’opportunité que je recherchais depuis longtemps.

— Et vous l’avez suivi ?

— Il avait jeté l’ancre dans une calanque étroite. Si étroite que lorsque j’arrivais, j’obstruais la sortie avec mon esquif, il ne pouvait plus se dérober. Je l’abordais en arrimant les deux bateaux côte à côte. Lorsque je l’ai interpellé par son vrai nom, Adrian Poznanski, il se mit debout lâcha son matériel, et me fit face.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il se doutait que je venais d’un lointain passé qu’il aurait voulu effacer. Il était consterné d’apprendre que j’étais la fille de Jeannette, et comment j’avais pu remonter le fil de mon histoire. Il m’a confirmé le meurtre de mon père au Liban et de ce témoin innocent. Concernant la disparition de ma mère, j’appris qu’il l’avait commandité à Raymond. Tout, il m’a tout raconté. Puis j’ai bien vu qu’à un moment il cherchait à sortir son arme, et je pensais qu’il voulait me tuer. J’ai littéralement plongé vers le poste de pilotage pour enclencher le moteur, il a été déstabilisé, le coup est parti pendant qu’il passait par-dessus bord. Il était habillé d’un lourd manteau, et il a coulé comme une pierre.

Le gendarme s’est arrêté de taper sur son clavier et regarde Suzanne prise dans une colère froide, s’essuyant des larmes de désespoir.

— L’autopsie a conclu qu’il avait reçu un impact de balle en pleine tête, dit Bermond. Ce n’est pas une chute accidentelle qui peut provoquer cela.

— Monsieur l’officier, malgré la confusion, je peux affirmer qu’il ne m’a jamais visé, et qu’il a pointé son arme sur sa tempe.

— Pourquoi ne pas être venu nous voir, et pourquoi le bateau de M. Jousset a été retrouvé à son emplacement habituel ?

— J’ai paniqué mon capitaine. Je pensais que personne n’aurait cru à cette histoire. J’ai mis tout son matériel à l’eau, puis j’ai ramené son bateau au port, comme si de rien n’était.

L’officier se redresse sur son fauteuil et reprend sèchement :

— Madame, votre audition est terminée. Vous allez être présenté au juge d’instruction qui décidera d’une détention provisoire ou d’une liberté conditionnelle.

— Et mes chats ?

\*

Le brigadier Astier accompagne la prévenue en attendant l’arrivée du fourgon cellulaire. Il revient dans le bureau.

— C’est une affaire unique, et j’avoue la plus complexe de toute ma carrière, lui confie Bermond. Une sorte de *cold case* qui resurgit, et qui s’est réactualisé bien des années après l’assassinat des parents de Suzanne.

— La version du suicide de Jousset vous semble-t-elle plausible ?

— Je n’y crois pas une seule seconde, répond Bermond catégorique.

— Pourtant avec son gabarit, face à un vieux lion même diminué, elle ne faisait pas le poids.

— Vous avez raison Astier, je pense qu’elle n’était pas seule. Massimo Moser et René Jousset lui en voulaient aussi. Ils ont pris la route vers l’Italie pour être présents à la cérémonie d’inhumation. Les relevés de la carte de crédit des passages aux péages attestent que la vitesse moyenne du trajet était au-delà de la vitesse autorisée, le conducteur devait avoir le pied au plancher.

— Suzanne veut les protéger en déclarant qu’elle était seule ?

— Sans doute. Malheureusement aucune trace, aucun témoin ne conforte l’hypothèse d’un assassinat en bande organisée.

— Justement, ces gants qu’elle porte en permanence, c’est suspect, non ? s’interroge Astier.

— Je suis bien d’accord avec vous, plus personne ne porte ce type d’accessoire vestimentaire désuet. Et sur l’affaire Anna Moser ? reprend le capitaine, quel est votre point de vue, Astier ?

— Par contre, dans cette affaire, je suis convaincu que c’est Mme Estienne-Combes qui a poussé Anna Moser dans le vide, répond le brigadier sans hésitation.

— Et pourquoi donc ?

— Si l’on se réfère au contenu de la lettre, Suzanne ne lui cachait pas son projet de supprimer Jousset. Mme Moser l’avait mis en garde contre un tel geste. Peut-être Suzanne avait-elle réalisé qu’elle était allée trop loin dans ses confidences, et que son amie risquait de la compromettre. Elle savait qu’elle prenait du sirop de morphine, et en tant que médecin, elle devait savoir comment surdoser la prise afin que Mme Moser devienne inconsciente. Elle a faussé le système électrique empêchant le freinage de secours.

— Et elle aurait contraint Mme Moser à écrire cette lettre accusatrice contre son ex-mari, reprend Bermond. Pourquoi pas ? Mais cependant, je ne partage pas votre opinion et pour deux raisons.

— Je vous écoute, mon capitaine.

— Par son acte suicidaire, Anna Moser voulait faire endosser à Pierre Jousset sa mort*.* Une ultime vengeance. C’est elle-même qui a trafiqué les freins et qui a sans doute faussé la porte d’entrée, coupé le fil du téléphone, laissant supposer à une agression de sa part. Le médecin de Mme Moser nous a confirmé que sa patiente était soumise à des douleurs insupportables. Elle avait exprimé à plusieurs reprises des velléités d’en finir. Il lui avait proposé une hospitalisation qu’elle avait refusée.

— Et votre deuxième argument, mon capitaine ?

— Savez-vous d’où est originaire Mme Moser ?

— D’Italie, il me semble ?

— Du Tyrol plus exactement, dans les Alpes italiennes, son frère me l’a confirmé. Et connaissez-vous la célèbre cantatrice, Maria Callas ?

— Je vous avoue que je préfère écouter Johnny Hallyday que La Castafiore.

— Lorsque l’on a perquisitionné le domicile d’Anna Moser, il y avait un tourne-disque. Vous savez, un appareil avec des galettes de vinyles avant que n’apparaissent le numérique et les CD.

— Plus personne n’a ce type d’appareil aujourd’hui, répond Astier,

— C’est vrai, seuls les vieux comme moi en ont gardé un. De façon étonnante, nous n’avons retrouvé qu’un disque chez elle, un seul. Un opéra dans lequel chante Maria Callas, *La Wally,* et qu’Anna Moser écoutait inlassablement. René nous l’a confirmé.

— Je ne vois pas bien le rapport, mon capitaine.

— L’héroïne de cet opéra est *La Wally* une femme indépendante qui décide de quitter la maison familiale, mais c’est surtout l’histoire d’une déception amoureuse qui finit mal.

— Comme dans beaucoup d’opéras, il me semble.

— Effectivement. Au dernier acte, *La Wally* se lance dans le vide d’un précipice par dépit amoureux.

— Elle est donc sortie de chez elle, toute seule, puis a ingurgité le flacon de morphine, et s’est jeté dans le ravin.

Bermond se dirige vers son vieux tourne-disque, ouvre le couvercle, pose le disque retrouvé chez Anna Moser sur la platine, dépose délicatement le diamant sur le microsillon.

Se doutait-il à ce moment-là que le destin d’Anna Moser était bien celui d’une femme qui tout au long de sa vie fut en mal d’amour, un amour déçu ou brutalement interrompu. Un père qui ne l’aimait pas, une sœur disparue trop vite, un souteneur qui avait abusé d’elle, un compagnon fauché par la guerre et un mari violent qui l’avait handicapée à vie ?

Le timbre unique de la diva, sa voix cristalline résonne dans la gendarmerie. Il ne peut s’empêcher d’avoir la chair de poule lorsque commence l’acte I, un aria d’une difficulté inouïe, que seules les divas peuvent interpréter : *Ebben ? Ne andrò lontana*, je m’en irai loin.

\*

Concernant les deux affaires, les dossiers d’accusations sont minces, et ne reposent que sur une lettre, un message écrit, et sur les dépositions recueillies par l’officier Bermond. Aucun indice probant ne permet d’accuser formellement qui que ce soit dans la mort de Pierre Jousset et d’Anna Moser, seule l’intime conviction prévaudra.Lors du procès, les jurés d’assise furent horripilés par la personnalité répugnante de Jousset, et ils avaient exprimé de la compassion envers les deux femmes, expliquant sans doute leur clémence.

Lors du rendu du jugement, et concernant « l’affaire Anna Moser », Pierre Jousset est reconnu coupable de l’assassinat de son ex-épouse. Selon les experts médicaux et techniques, l’état de santé de M. Jousset était compatible avec le fait qu’il puisse avoir empoisonné Mme Moser et qu’il puisse l’avoir transportée inconsciente grâce au fauteuil électrique.

Au sujet de « l’affaire Pierre Jousset », la thèse de la défense avait soutenu que ce dernier éprouvait des remords et ses ultimes aveux, faits à Suzanne sur les deux meurtres, et la terrible blessure de son épouse qu’il avait commise, l’avait conduit à son geste de désespoir. Les jurés avaient adhéré à ce scénario en acquittant Suzanne. Elle ne sera plus inquiétée par les tribunaux. Pourtant, cela ne s’est pas passé ainsi. En s’éteignant de sa mort naturelle, Suzanne avait emporté un secret qu’elle partageait avec son amie, Anna.

Suzanne avait pris la mesure de la détresse de la vieille dame, de sa douleur permanente qui ne la lâchait pas. Anna avait déjà voulu attenter à sa vie en voulant se précipiter du haut de la falaise, mais avait échoué à désactiver le système de freinage de secours. C’était d’ailleurs à cette occasion qu’elle avait rencontré Hélène et Alexandre. Puis, elle fut menacée par Pierre, et très vite elle échafauda une mise en scène, celle d’une intrusion de Jousset à son domicile. Le vielle femme avait absorbé deux fois la dose de morphine qui lui avait été prescrite. Elle ne répondait plus, mais elle respirait avec des râles terrifiants. Comme elle le lui avait demandé, Suzanne actionna les commandes du fauteuil jusqu’aux barrières de sécurité. Elle avait réussi à désactiver le système de freinage et lorsque le fauteuil prit de la vitesse, Anna ne s’était aperçut de rien.

Quelques jours avant de partir pour l’inhumation d’Anna, René appela Suzanne. Il lui confia que sous le coup de l’émotion, il avait malencontreusement révélé sa présence auprès d’Anna quelques jours avant sa disparition. Hélène l’avait signalé aux gendarmes qui étaient à présent, à sa recherche. Entre temps, Jousset avait été relâché, et Suzanne en était dépitée, mais ne lâchait pas l’affaire. Elle suggéra à René de donner un faux portrait-robot aux gendarmes et qu’elle viendrait le plus vite possible, car elle avait un plan B.

René accompagna le petit comité à la gare afin de prendre le train de nuit. Puis il rentra. Aux alentours de 19h30, Pierre pénétra seul dans le salon du domicile d’Anna Moser. C’est René qui lui avait donné rendez-vous, afin de s’expliquer, avait-il dit. Lorsque Pierre aperçut Massimo dans la pièce, il ne fut pas étonné de le voir, mais quand il vit Suzanne, il se douta qu’elle était la femme qui était à sa recherche. Il se sentit pris au piège et tenta de sortir son arme du revers de sa veste. Une altercation s’en était suivie, Massimo le maîtrisa facilement et Suzanne réussit à subtiliser l’arme.

Pierre désemparé regarda René, impassible. Le père le conjurait de croire qu’il n’était pour rien dans la mort d’Anna, et puis ce fut un déballage de reproches qu’il se faisait à lui-même et il en était touchant et, pour une fois, sincère. Il demanda pardon à son fils. Il confirma à Suzanne qu’Adrian Poznanski avait bel et bien tué son père, Loulou :

— C’était lui ou moi, s’était-il justifié.

Et il avait demandé à Raymond de supprimer « cette salope » de Jeannette. Les mains de Raymond avaient donc étranglé le cou de sa mère, une énième et ultime révélation pour Suzanne.

— Jamais je n’aurais osé tuer une femme, mais elle a eu ce qu’elle méritait.

Cette affirmation avait mis Suzanne hors d’elle. Qu’on puisse traiter sa mère ainsi, lui était inconcevable. Elle n’avait jusque-là aucune intention mortifère, pourtant le tir ne lui a laissé aucune chance. Massimo, était maculé de sang et restait sidéré. Cette femme paraissait si inoffensive. L’irréparable avait été commis, le corps sans vie de Jousset gisait à leurs pieds. Massimo ne put s’empêcher de s’exclamer :

— Il n’a eu que ce qu’il méritait.

Puis ce fut une suite de décisions improvisées. Suzanne plaça le revolver dans la main de Jousset et René subtilisa les clés de la voiture. Ils roulèrent le corps dans le tapis et le transportèrent ainsi, sanglé. Auparavant, ils avaient fait un détour au port pour y déposer la voiture de Pierre. Arrivés à calanque longue, René replaça les clés dans la poche de son père. Ils embarquèrent sur le Zodiac, et au large, ils déroulèrent le tapis qui relâcha le corps. Suzanne ramena les deux hommes sur le rivage et retourna à Nancy avec sa remorque. Quant aux deux compagnons, ils roulèrent à vive allure en direction de l’Italie. Vers quatre heures du matin, ils firent une halte en pleine campagne sur un pont et se débarrassèrent du tapis et du manteau de Massimo tachés du sang en les jetant dans le Pô. Ils purent arriver à l’heure en gare, comme prévu.

\*

Lorsque Suzanne sortit du tribunal, soulagée, elle fut accueillie par une haie d’honneur. Des villageois qui avaient tant souffert des brimades du tyran pendant ces années noires, voulaient la remercier d’avoir contribué à évincer Jousset et sa clique, comme ils avaient remercié Hélène en votant pour elle afin qu’elle accède à la fonction de première magistrate de la commune.

Sur le quai de la gare, Suzanne salua une dernière fois, Paulette, Roger, Myriem, Hélène, Alexandre, Jean et son épouse Véronique, ainsi que les deux frères, Jackie et René, définitivement reconciliés. René à qui elle adressa une longue accolade amicale. Pendant que le train s’éloignait du quai, elle agitait ses longs gants noirs en guise d’adieu car elle ne reviendra plus ici. Elle avait vendu les deux appartements, celui de Nancy et celui de Saint-Raphaël.

Le convoi prit de la vitesse et passa au travers des champs de vigne de Roquerouge qui s’étiraient à perte de vue. Lorsqu’elle aperçut la maison d’Anna, Suzanne lança ses gants par-dessus la fenêtre, à la volée. Ce TGV la ramenait là où elle comptait enfin prendre sa retraite, là où elle avait passé la période la plus heureuse de sa vie, chez sa mère Yvette, dans le Perche, en Normandie.